This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

LIBRERIA
D'ANTIQUARIATO
MARIO
CESARINI
ROMA

UN FRANÇAIS
EN AMÉRIQUE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en avril 1876.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

UN FRANÇAIS
EN AMÉRIQUE

YANKEES, INDIENS, MORMONS

PAR

PAUL TOUTAIN

PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1876

Tous droits réservés

BODLEIAN
25 FEB 1968
P
LIBRARY

AVANT-PROPOS

Je connais d'excellents esprits, qui sont admirateurs passionnés des États-Unis, pour qui cette nation américaine a des vertus à nulle autre pareilles, et qui ne cessent pas d'en faire l'éloge. A ceux-là, j'ai mille excuses à faire, car je vais les scandaliser grandement, ayant eu le malheur de consigner dans mes notes de voyage mainte irrévérence à l'égard de leur divinité.

Non pas que ce livre soit un pamphlet d'un Français contre l'Amérique; loin de là. Vous y verrez, en effet, que la France non plus n'y est pas bien traitée par l'au-

teur, qui se déclare ici intimement convaincu des ridicules, des travers et des faiblesses de son bienheureux pays. Vous y trouverez des louanges sincères à l'adresse des Américains, dont nul ne peut nier les immenses qualités, et pour rien au monde je ne voudrais atténuer la réelle admiration que m'ont inspirée certains côtés, magnifiquement énergiques, de leur caractère. Vous reconnaîtrez que j'ai relevé, avec un soin jaloux et patriote, tous les grands enseignements que nous pouvons puiser dans l'étude de ce peuple étrange, si vanté et si peu connu pourtant.

Mais, d'un autre côté, j'ai été trop profondément choqué des vices, des monstruosités de cette civilisation; j'ai été trop vivement indigné, surtout, de sa prodigieuse absence de moralité, pour la présenter comme un modèle à mes compatriotes :

voyant la gangrène qui la ronge, j'ai dû faire des réserves sur son avenir et ses destinées.

Dieu sait pourtant que je passais l'Océan avec une grande propension à l'enthousiasme pour ce pays que j'allais voir, le pays des *pilgrims* et de *Washington!* Et ce n'est pas ma faute, je vous jure, si j'en rapporte des études comparées sur les *bowie-knives*, l'ivrognerie et les pick-pockets.

J'estime, au surplus, que les plus chauds partisans de l'Amérique sont ceux qui n'y sont jamais allés; de même que les plus grands admirateurs du mont Blanc sont les touristes qui n'en ont jamais fait l'ascension. Ceux-ci ont vu de Chamounix la radieuse montagne; ils en rapportent une impression d'ensemble grandiose et saisissante; ils croiront difficilement qu'à ce

sommet brillant, on risque de périr dans les tourmentes et les avalanches; que, sous cette neige immaculée, il y a des fondrières.....

Mais j'y songe : vous, monsieur, qui me lisez, peut-être êtes-vous l'un de ces excellents esprits dont je parlais au début, pour qui l'Amérique est le plus grand pays du monde, une nation merveilleuse qu'il convient d'admirer en silence.....

Dans ce cas, monsieur, fermez le livre, restez à Chamounix — avec votre lorgnette.

UN FRANÇAIS
EN AMÉRIQUE

NEW-YORK. — LE NIAGARA. — LES MORMONS.

J'arrive d'Orient : j'ai visité successivement le Caire, Aden, Jérusalem, Baalbeck, Constantinople, Athènes : j'y ai vu des merveilles et des misères, de grands souvenirs et des peuples décrépits; j'y ai vu des nations usées d'où la vie se retire, nations autrefois puissantes; j'y ai vu des brutes dont les ancêtres gouvernèrent le monde; j'ai vu ces horizons fameux où apparut, aux yeux de l'histoire, le grand soleil de la civilisation, cet astre qui a longtemps brillé à notre zénith et qui, maintenant, semble plonger dans l'Océan, éclairant d'autres rivages et jetant un dernier reflet sur ces antiques régions d'où il a émergé.

Et maintenant je veux voir ces nations de

l'Occident; j'irai en Amérique : après avoir parcouru l'ancien monde, je vivrai dans le nouveau; après les pays de servitude, je verrai le pays de liberté; après les hommes d'hier, les hommes de demain; après le fracas vide et la stérile agitation, j'assisterai au spectacle réconfortant de l'activité saine et des grandes œuvres simplement accomplies; à la race sémitique, indolente, étourdie, pusillanime, je comparerai la famille anglo-saxonne, industrieuse, froide, énergique; je verrai l'étrange contraste de la civilisation assise et de la civilisation debout.

Aller de la Palestine à la Californie, du Nil au Sacramento, parcourir ces quelques mille lieues de longitude qui renferment toute l'histoire du monde, n'est-ce pas là un curieux voyage? Et, après avoir vu d'où l'humanité est partie, n'est-il pas du plus haut intérêt de voir où elle arrive et ce qu'elle est devenue?

*
* *

Et, présentement, vous me voyez installé

dans une cabine à trois hublots à bord du *Péreire,* magnifique steamer de la Compagnie transatlantique.

Ce voyage, je le ferai seul. Si agréable que soit la société de quelques compatriotes, j'y renonce ; elle a ses inconvénients, elle distrait, elle empêche de voir. Dans le cerveau du voyageur isolé, ne disant rien, les hommes et les choses se réfléchissent fidèlement, comme dans une chambre obscure. La conversation fait souvent sur les pensées l'effet d'un coup de fusil dans une volée d'hirondelles.

*
* *

Le sémaphore vient de nous envoyer son adieu grimaçant et s'est évanoui sous l'horizon. « A toute vitesse ! » commande le capitaine ; les branches de l'hélice roulent, faisant des tourbillons d'écume. Le vent est bon, on hisse quelques voiles, et nous voilà partis vers la haute mer, à tire-d'aile.

*
* *

Très-peu de passagers à bord : les désastres

récents ont jeté la défaveur sur la Compagnie transatlantique : au bout de quelques jours tout le monde se connaît. Quelques types :

— D'abord les inévitables émigrants qui vont en Amérique chercher fortune, qui courent après le bonheur, lui tournant peut-être le dos. Parmi eux, une famille d'Alsaciens dont je veux conter l'histoire pour la confusion de ceux qui nous gouvernent. Ne voulant pas devenir Prussiens, ces pauvres gens sont d'abord allés en Algérie, qui, pour eux, est toujours la France; mais là, ils ont eu tant de papiers à fournir, tant de justifications à donner, tant de démarches à faire, tant de formalités à remplir, tant de rebuts à essuyer de cette administration compliquée de militarisme, qu'à la fin ils ont dû se soustraire à ces tracasseries inintelligentes.

Et ils vont maintenant en Amérique, et l'Algérie périclite faute de bras, et la France s'occupe de la conjonction des centres!

— Des acteurs, actrices, danseuses qui vont à New-York jouer, chanter, montrer

leurs jambes, que sais-je encore! le tout pour ramasser quelques dollars.

— Des commis-voyageurs, articles de Paris, qui font la roue et gloussent autour de ces dames; mais ils ont une rude concurrence à soutenir de la part des officiers du bord, qui ont sur eux l'avantage du galon. Galons comme calicots en sont déjà ou en sont encore aux œillades, sourires, bouches en cœur; la procédure de l'amour. Ils gagneront, les intimées, vous n'en doutez point, devant se rendre à la première sommation, pourvu qu'elle soit écrite sur certain petit papier timbré, enluminé de bleu et signé : *Soleil* et *Marsaux*.

— Un Père lazariste qui va au Far-West comme missionnaire.

Celui-là ne court pas après l'or. Saluons.

— Deux jeunes Anglais qui font le tour du monde, après avoir *gradué* à Oxford; superbes gaillards, froids, de mine virile et reposée. Ils ont préféré, pour passer en Amérique, les transatlantiques aux *Cunard* de Liverpool, parce qu'on mange mieux dans les steamers français.

— Une dame de San Francisco et son mari, deux tourtereaux retour d'Italie, qui seraient parfaitement heureux, n'était que la dame est divorcée d'un précédent mari et que cet odieux personnage a trouvé fort original de suivre les nouveaux époux dans leur voyage de noces, pas à pas, adoptant le même itinéraire, logeant dans les mêmes hôtels, visitant les mêmes monuments, prenant les mêmes bateaux, taciturne, du reste, autant qu'horripilant. Tenez, voici justement les deux mariés se promenant bras dessus bras dessous sur la dunette; or, vous pouvez voir, émergeant des claires-voies, la tête froide et la barbiche de bouc de l'époux délaissé! Est-ce assez yankee, cette vengeance?

— M. B..., un des constructeurs du *Central Pacific*, avec sa fille, ravissante personne qui a passé l'hiver dans la colonie américaine de Paris. Le père joue aux échecs avec l'un de nos Anglais, la jeune fille flirte avec l'autre. Quand la nuit est venue, on les trouve toujours blottis derrière le gouvernail, chuchotant,

J'ai vu cette jeune fille lisant *Madame Bovary*.

— Une société de Français, négociants à la Nouvelle-Orléans.

Parmi eux, un Gascon fort riche; il vaut, me dit-on, 500,000 dollars. Voici l'origine de sa fortune, qui date du temps de l'esclavage dans le Sud. Exploitant une grande ferme avec de jeunes négresses esclaves, il en usait avec elles à peu près comme Abraham avec Agar, et, quand elles avaient un certain nombre d'enfants, il vendait le tout au marché voisin. Peste! voilà un homme qui entend les affaires.

— Une Américaine naufragée de la *Ville-du-Havre*. Quand la pauvre femme a mis le pied sur le *Péreire*, encore commandé par le capitaine Surmont, elle tremblait de tout son corps. On l'a présentée au capitaine, qui l'a reconnue, et ils ont parlé longtemps de l'épouvantable sinistre où ils étaient tous deux. « Vous souvenez-vous? » disait-elle. — « Oui », répondait-il, et une larme coulait sur sa joue brunie. Étrange conversation!

Cette dame est veuve. Depuis le sinistre où elle a perdu son mari, qui s'est noyé en la sauvant, elle a parfois des aberrations et des moments où la douleur ressemble à la folie. Une personne qui l'accompagne nous a raconté cet épisode poignant, qui est la plus lamentable tragédie que jamais j'aie entendue. Cette pauvre femme est restée quatorze heures dans l'eau, quatorze heures auprès de son mari, lui sur une épave, elle sur l'autre : à la fin, la force a trahi son courage, et elle a glissé à la mer; l'homme s'est précipité et l'a ramenée à la surface ; mais, pendant ce temps, l'épave avait été saisie par un autre naufragé ; le malheureux a dû mettre sa femme à demi évanouie sur le tronçon de mât qui le portait, lui, et il est resté quelque temps au milieu des vagues, résistant à la mort, se cramponnant de ses mains crispées à la surface lisse du bois roulant; mais bientôt ses doigts sanglants, qui n'avaient plus d'ongles, ont refusé de serrer et il a coulé.

L'idée fixe de la malheureuse veuve est

qu'on l'avertisse lorsque nous passerons sur le lieu du naufrage, ce qu'on n'aura garde de faire; car, alors, elle deviendrait folle tout à fait, et, peut-être, se jetterait à l'eau.

*
* *

« Chien de temps », dit le maître d'équipage. Le ciel d'un gris sale, avec des meurtrissures; la mer lourde, couleur de plomb, toute moutonnante; le vent frais. Des rafales de pluie grésillent le pont. De grosses lames, accourant sur le navire et le drossant par le travers, le font rouler effroyablement. Des lambeaux de nuages déchirés nous balayent le visage. Les passagers, un à un, sont rentrés dans leurs cabines. Je reste sur le pont à regarder cela; réellement, c'est beau. Nous faisons des embardées énormes; la mer, démontée, nous crache à la figure et déferle avec rage de formidables coups de poing sur les bossoirs et les pavois du gaillard d'avant. Nous embarquons beaucoup. Le transatlantique, soufflant de ses poumons de feu, fré-

missant du grondement de ses chaudières, pique du nez dans les lames de toute la force de ses mille chevaux et se relève, l'instant d'après, vomissant l'eau par les écubiers.

*
* *

Quand le paquebot roule, la salle à manger offre un assez curieux spectacle : les garçons qui apportent les plats s'arrêtent tout à coup, oscillent, repartent, combinant des équilibres savants. On fait de vrais calculs de balistique pour arriver à saisir le morceau qui est au bout de la fourchette, et, gravement, on vide les verres dans son gilet. La vaisselle pleut de tous côtés, et, sur la table, une bouteille roule, renversant les verres, les assiettes, semant la désolation et le vin sur son passage. Les convives, travaillés par le mal de mer, piteux, sont blêmes comme des citrons : tout à coup, l'un d'eux se lève précipitamment, sort, va s'appuyer au bordage et fait à Neptune d'abondantes libations. Moi-même, vous dirai-je que, depuis deux jours, je n'ai pu

dîner..... fructueusement? Est-ce assez délicatement tourné, mon Dieu!

*
* *

Enfin le soleil a repris sa place au zénith ; à travers les haubans s'étale jusqu'à l'horizon la mer immense, vernie d'un bleu brillant ; le sillage du bateau fait de longues moires qui se déroulent lentement en vagues au dos éblouissant, glacées de reflets soudains. Assises sur les bancs du grand rouffle, quelques dames font de la tapisserie ; les enfants gambadent ; en bas, au salon, on joue du piano, et les accords s'envolent par bouffées joyeuses sur l'Océan ; un matelot fume sa pipe, accoudé au bastingage, regardant au loin; quelques goëlands, assis dans l'eau, nous saluent au passage d'un cri rauque et joyeux.

Toute cette journée, nous avons eu en vue un grand navire de la Compagnie Immann de Liverpool, le *City of Montreal*. Il veut lutter de vitesse et force la vapeur; mais le *Péreire* est un fin navire, le plus rapide marcheur de

la Compagnie française. Bientôt, gagnant main sur main, nous rangeons l'Anglais à deux encablures. On se fait les saluts de pavillon, et des acclamations retentissent à bord des deux navires.

Et, le soir de ce beau jour, les passagers se pressent sur le tillac, regardant le soleil qui tombe dans l'Océan au milieu d'un fourmillement lumineux de vagues en feu, avec un poudroiement d'or.

*
* *

Nuit superbe sur le *Gulf-Stream*, par une mer phosphorescente. Dans le firmament, noir comme du jais, scintillaient des myriades d'étoiles. De longues traînées de feu, des éclairs, couraient sur l'eau comme des frissons électriques. Le navire, glissant dans cette radieuse immensité, fendait les vagues qui, rejaillissant, éclaboussaient l'étrave de gouttes lumineuses. Une comète, de sa chevelure ruisselante, embrasait le zénith, et le croissant de la lune donnait à ce ciel étincelant et sombre, tout

poudré de diamants, l'étrange poésie des nuits d'Orient.

Restés fort tard sur la dunette d'arrière, nous contemplions le rayonnement de ces splendeurs nocturnes. La conversation, animée d'abord, avait fini par tomber, et, longtemps, nous demeurâmes silencieux devant la féerie surhumaine, devant l'éblouissante illumination qui s'offrait à nous, perdus sur une planche, au milieu de l'Océan.

Mais la bruine argentée des lames nous jetant sur les épaules son manteau mouillé, nous nous séparâmes pour rentrer dans nos cabines. Et déjà la nuit s'enfuyait, ramassant dans sa robe noire ses milliers de soleils, dont quelques-uns roulaient derrière elle sur la route blanchie jetant une dernière lueur avant de s'évanouir.

*
* *

Un petit oiseau des tropiques, tout brillant, tout effaré, perdu dans la haute mer, s'est abattu ce matin sur nos vergues, battant

désespérément ses ailes lassées : c'est l'événement du jour pour les passagers; on n'a vu que l'eau et le ciel depuis une semaine! Sur un signe de l'officier de quart, toute l'équipe de service se précipite dans les bastingages à la chasse du petit roitelet; c'est plaisir de voir les matelots sautant dans les hunes, les haubans, les cordages, comme des araignées qui poursuivent une mouche happée dans leur toile. On le prend enfin, et l'officier en fait hommage à la forte chanteuse de notre troupe, qui le remercie par une œillade furtive, pleine de promesses... Heureux officier!

Pourquoi l'oiseau venait-il, dans sa détresse, demander du secours à l'homme? L'innocent! il ne sait pas que l'homme est le roi, le maître de la création : ce souverain-là met ses sujets en prison ou les tue, à moins qu'il ne les mange, selon son bon plaisir. C'est ainsi que l'homme actuel règne : ses ancêtres, les premiers princes, étaient plus humbles, moins tyrans; les sujets étaient nombreux, puissants; ils grondaient et se révoltaient à l'occasion,

menaçant de ne faire qu'une bouchée de la famille royale ; le frêle ambitieux, le petit monarque contesté ménageait son peuple, insoumis et sauvage..... mais les temps sont changés.

Histoire d'une dynastie !

*
* *

Aujourd'hui, nous sommes sur les bas-fonds si redoutés de Terre-Neuve : autour de nous, brouillard intense, glacial; le capitaine peste dans son sorouet de toile cirée : il double les services des gabiers aux bossoirs, mais il est inquiet. « Comme ça, me dit-il, on va à l'aventure? Par notre travers, à une encablure, un bateau peut nous arriver tout à coup, pas moyen d'éviter; et puis il y a les glaces. Tenez, un de ces instants, nous allons peut-être heurter une banquise qu'on n'a pas signalée. » Et il s'en va au gaillard d'avant, tout maugréant.

Il a été impossible de faire le point aujourd'hui, le soleil n'étant visible que par une lueur pâle et diffuse.

Le sifflet du bateau déchire l'air de son bruit strident, bientôt étouffé dans cette atmosphère lourde et cotonneuse. Le grand steamer s'enfonce dans la brume froide, vomissant sa fumée noire qui s'évanouit bientôt. Des matelots, la casquette jaune nouée sous le menton, passent rapidement comme des ombres; les passagers, soigneusement roulés dans leurs paletots, le collet relevé, les mains fourrées dans de gros gants, arpentent les rouffles, s'estompant dans ces blanches ténèbres, à demi noyés dans cette obscurité grise.

*
* *

New-York. On vient de jeter l'ancre dans la baie, et aussitôt nous tombons au pouvoir des douaniers, qui sont infiniment plus tracassiers ici qu'en France. Pourtant un homme d'expérience m'affirme et me prouve qu'avec un beau dollar mis dans la main du farouche fonctionnaire, vous pouvez passer en paix, vos malles, fussent-elles pleines d'objets payant des droits. Les choses ne se font pas autrement sur les

côtes de Turquie. C'est bon à noter, mais désastreux comme impression première.

*
* *

Broadway, Third avenue, Wallstreet, des fleuves humains roulant des chariots, des cars, des porteurs de journaux, des nègres, des chiens, une multitude grouillante qui court, boit, mange, se bouscule, chacun ardent et calme, la démarche enfiévrée et le visage impassible, l'œil gris traversé parfois d'un éclair bleuâtre, n'évitant personne; sur la chaussée, des omnibus au galop regorgeant de monde assis, debout, dedans, sur les passerelles, à côté, derrière, escortés d'une nuée de *new-boys* agiles et importuns comme des moustiques, qui courent, bourdonnent et piaillent, sautillant d'une voiture à l'autre; des tramways, lancés à toute vitesse, courant quatre ou cinq de front au milieu de la populace houleuse, traînés au galop par des chevaux ruisselants de sueur, qui trempent à la hâte leurs naseaux fumants dans des tonneaux

posés à côté des rails, puis repartent essoufflés; les maisons couvertes d'affiches dont le papier s'effrite comme une dartre multicolore; des poutres sortant de fenêtres borgnes et secouant sur vous d'étranges enseignes qui ressemblent à des oripeaux; en haut, des fils télégraphiques en si grand nombre, qu'ils font l'effet de toiles d'araignée!

Si l'on se risque dans le courant, on est enlevé, bousculé, criblé de coups de coude : il ne faut pas y faire attention, mais les rendre au centuple, personne ne s'en fâche; on a bien le temps vraiment, c'est ici le *fast people*. « Si l'on s'arrêtait à jeter des pierres à tous les chiens qui aboient, on n'arriverait jamais. » Voilà un dicton turc mis en pratique, non pas en Turquie, mais en Amérique.

D'étranges accouplements : des hommes portant un chapeau à haute forme, en soie, un habit boutonnant sur la peau, et un pantalon troué; des femmes vêtues d'étoffes neuves, empesées et brillantes, avec des bottines éculées; d'autres, d'aspect plus relevé, ayant des bra-

celets d'or et des manchettes sales; un individu déguenillé, lisant le journal à côté d'un monsieur à breloques qui mange un sandwich; des voitures peintes à fresque, traînées par de lamentables haridelles; des boutiques où l'on vend des légumes et des vieux habits, au pied de maisons d'assurances, hautes comme le Louvre et dorées sur tranche; des trottoirs formés de planches branlantes ou du granit le plus magnifique; en face de palais splendides, d'infectes échoppes dans l'ombre desquelles se pelotonne un juif sordide comme un ver au cœur d'un fruit gâté. Singulier édifice que l'Amérique, moitié marbre, moitié plâtras!

*
* *

Conversation avec un négociant français de la *Nouvelle-Orléans* qui, du bateau où nous avions fait connaissance, est descendu au même hôtel que moi. Il me raconte des faits étranges sur la ville qu'il habite. J'en consigne quelques-uns qui dénotent des mœurs bien extraordinaires.

Un misérable, nommé Guérin, a été, pendant cinq ans, la terreur de la Nouvelle-Orléans. Malgré les huit assassinats qu'il avait commis, on ne trouvait pas de juges assez audacieux pour le condamner. Un jour, dans l'auditoire de la justice de paix, Guérin, ivre, faisait du tapage; on le prie de sortir, il refuse. Un policeman s'approche, Guérin met la main à son revolver; l'agent, plus prompt que lui, lui loge une balle dans la tête.

Deux hommes sollicitent la place de shérif. L'un d'eux va dans un café, ivre, et dit : « Toledano veut la place, je le tuerai. » Un des amis de Toledano, présent, va le prévenir. Celui-ci court chez un armurier et demande un revolver : « Chargez-le », dit-il. On lui obéit. Il prend deux témoins qui ont entendu le propos de son compétiteur, entre dans le café où boit celui-ci, et, d'un coup, lui brûle la cervelle. On ne l'a pas même inquiété.

Un Français, S..., insulté par une femme, se rend chez le mari et lui demande réparation. Séance tenante, on se bat, dans le jardin,

à dix pas, à la carabine de chasse, sans témoins. Le mari tire le premier et manque. S... s'approche lentement, à deux pas, regarde fixement et ajuste l'adversaire, qui ne bronche pas. Tout à coup, détournant l'arme, il lâche le coup en l'air, salue et s'en va.

On parle de la fameuse question de l'esclavage : Vous vous figurez, me dit-on, que le Nord a pris les armes par humanité? c'est une erreur, il y avait là une simple question d'intérêt, ou, encore mieux, une explosion de haine entre le Nord et le Sud, qui ne s'aiment pas plus que les Prussiens et les Français. Les nordistes voyaient là un moyen de ruiner leurs ennemis, voilà tout. Maintenant, les nègres occupent tous les emplois, et vous pensez si le citoyen commissaire (shérif) est heureux de conduire son ancien maître au violon. Ce sont, entre les noirs et les blancs, de continuelles vexations, des luttes sans fin, souvent meurtrières.

La police est faite par des nègres. Un jour, me disait mon interlocuteur, le feu prit chez moi en mon absence; quand j'arrivai, rappelé

par une dépêche, je trouvai les *policemen* tirant des décombres quelques objets non brûlés, et se les partageant. Quand ils m'entendirent réclamer mon bien, ils rejetèrent tout dans le feu.

Il y a des scènes politiques étranges. Un maire est nommé par l'élection à la Nouvelle-Orléans; il ne convient pas aux nègres, ceux-ci en installent un autre, sans vote. Le gouvernement de Washington ne veut pas faire cesser cet état de choses qui dure depuis un an, car il est trop appliqué à jeter de temps à autre la discorde chez ses ennemis du Sud.

*
* *

Bilboquet a proféré cet axiome, à savoir que « le gendarme est l'ami de l'homme ». Quelque paradoxale que puisse paraître cette opinion, je m'y étais pourtant un peu habitué, et je considérais qu'il est impossible de vivre en paix sans « le bon brigadier ». Aussi, suis-je un peu étonné de n'en presque point voir ici; il est vrai qu'on défend si peu de chose.

Peut-être au reste, la jeune Amérique vien-

dra-t-elle à modifier son système, s'il est vrai, comme on dit, que le gendarme soit le bâton de vieillesse de toutes les sociétés.

***

Ce que j'ai vu cette nuit, dans une ruelle avoisinant l'Hudson.

De petits gamins pelotonnés dans de vieilles caisses à oranges, dormant, demi-nus; quelques chiens quêtant sur des tas d'ordures; des ivrognes couchés en travers de flaques d'eau bourbeuse; filtrant à travers les auvents fermés d'un bar suspect, un rayon de lumière révèle un tripot ; une femme vêtue de percale salie, les épaules couvertes d'un châle effiloché, les cheveux collés au visage, vacille sur le trottoir; un homme appuyé au réverbère gémit, en proie à une attaque de *delirium tremens*. Une odeur fétide, nauséabonde, de charnier, vous saisit à la gorge, dénotant une population misérable, amoncelée dans ce quartier puant.

C'est l'Amérique cela, aussi bien que les magnificences de *Fifth avenue*.

*
* *

Tout le monde connaît la disposition en échiquier de New-York, mais, à moins d'avoir habité cette curieuse ville, il est impossible d'imaginer la commodité du système. L'étranger ne peut jamais se perdre, et, de plus, il sait toujours, dans ses promenades, à n'importe quelle heure de la journée, la distance au juste où il se trouve de son hôtel. Les rues étant éloignées l'une de l'autre de 75 mètres, s'il demeure à la première rue, et qu'il se trouve à la dixième, il sait tout de suite qu'il a 750 mètres à faire pour rentrer chez lui.

*
* *

Au milieu de la sixième avenue, parmi cette multitude affairée, contrastant avec le mouvement assourdissant, l'agitation fiévreuse des omnibus, des voitures, des street-cars qui encombrent la chaussée, s'avancent lentement et avec une nonchalance bien extraordinaire deux chariots pleins à demi de sable ; on voit écrit dessus : *department of public works* (mi-

nistère des travaux publics). C'est bien cela : qui dit gouvernement, dit *irresponsabilité*, négligence, inertie.

***

Les Américains vivent en république, et nous, nous sommes toujours sur le point d'en mourir.

Pourtant, en réalité, qu'est cette république américaine, sinon la mise en pratique des idées de 1789, que nous, nous ne pouvons réussir à adopter définitivement, bien qu'elles soient nées en France? Il est, du reste, assez curieux de remarquer que rarement un peuple parachève et glorifie l'idée qu'il a enfantée. Ce sont les Macédoniens qui ont porté en Asie la civilisation grecque; c'est sous l'étendard turc que l'islamisme arabe a fait en Europe l'irruption la plus profonde, et c'est un Galiléen qui a implanté dans le monde le monothéisme juif.

***

Quelques réflexions qui me sont venues en

visitant aujourd'hui Castle-Garden, la caserne des émigrants.

A part quelques figures intéressantes, quelques familles désolées, tous ces émigrants sont, en général, si vous voulez vous renseigner sur eux, des gens assez peu recommandables : ce sont les déclassés de la vie européenne, ceux qui n'ont pu s'accommoder avec le pays où ils sont nés, que la force des choses pousse hors de leur patrie, des éléments de trop que le jeu des forces sociales élimine du vieux continent ; ce sont les scories, l'écume ; c'est le dessus de la chaudière, sinon le dessus du panier ; et parfois il serait prudent de regarder l'épaule avant de toucher la main.

Eh bien! voyez au bout de quelques années ces chevaliers d'industrie, ce ramassis, cette tourbe de gens tarés, ces véreux, voyez-les : ils sont devenus économes, patriotes, honnêtes souvent.

Voilà assurément un résultat bizarre, dès l'abord, paraissant inexplicable. D'aucuns m'ont dit : « Ne voyez-vous pas là, monsieur,

l'effet du régime républicain? » J'y ai réfléchi, ce n'est pas cela; la politique est toute superficielle et n'a pas des conséquences si graves qu'elle puisse changer le moral des gens. Le système gouvernemental d'un peuple n'est que son habillement; mettez-le en bleu, en blanc, en rouge ou en noir, il ne s'en portera pas mieux, ni plus mal, Dieu merci.

Donc, la raison que je cherche n'est pas la. Qu'est-ce alors? A cette indéniable transformation, je ne vois qu'une cause, la facilité de s'enrichir, qui est le résumé le plus concluant de ce pays. Un homme qui n'a pas dans sa poche un sou vaillant ne raisonne point de la même manière que le millionnaire. Dès que ces déshérités se sentent à la tête de quelques dollars, ou qu'ils ont au soleil deux arpents de terre, leurs idées changent; ils découvrent qu'en résumé, la loi est une fort belle chose. Hier, elle les empêchait de voler; aujourd'hui, elle les empêche d'être volés. Vive la loi! En un mot, les voilà entrés dans la vie de société, ils ne songent plus à la combattre. Quand on est dans la maison,

on n'a plus envie de la démolir, elle vous tomberait sur la tête.

*
* *

Je consulte les registres, que les commissaires veulent bien me confier, et je constate moi-même ce fait signalé tant de fois : l'infériorité énorme de l'élément français, comparativement à l'immigration irlandaise, allemande et saxonne; la chose paraît absolument désastreuse quand on réfléchit que les émigrants représentent les mécontents, les déclassés, les désespérés et les rêveurs. En abandonnant leur patrie, ils la débarrassent du danger de leur présence; en y restant, ils font *la Commune*. On les exporte bien en Calédonie, le résultat est le même, mais ils ont auparavant bouleversé tout autour d'eux. L'écoulement a bien lieu, à la fin, mais après l'inondation.

*
* *

L'impression que fait ce pays est étrange décidément.

Cette Amérique, avec son amour des ré-

clames, ses coutumes à la Barnum, ses annonces, son patriotisme théâtral, ses clichés sonores, ses orateurs de meeting qui ont l'air de faire le boniment, son puffisme poussé jusqu'à la folie, sinon à la sottise; ses enseignes voyantes qu'on va jusqu'à placarder dans le dos des promeneurs (payés pour cela), ses « great attractions », ses célébrités spirites, sa turbulence insolite, son mouvement plus tumultueux que de raison, devant lequel tout Européen frais débarqué demande toujours : « Est-ce fête aujourd'hui? » ses excentricités voulues, la plupart destinées à tirer l'œil et à piper le client; ses grandes entreprises qui débitent des actions comme les charlatans des bouteilles (en avant les journaux, la grosse caisse; une action à monsieur!), ses femmes émancipées qui s'exhibent en public comme des curiosités, ses médecins dignes, tout au plus, du titre de rebouteurs, ses villes qui ressemblent à des baraquements; l'Amérique, avec tout cela, produit l'effet d'une foire gigantesque.

***

Au Havre, un de mes amis m'avait donné une lettre d'introduction auprès d'un négociant de New-York, M. S. Je me suis présenté à son *home*, qui est situé dans Fifth avenue, auprès du Central Park, et j'y ai trouvé la réception la plus cordiale du monde. Le Saxon est généralement inaccessible, froid et bourru; mais, une fois que vous lui avez été présenté, vous devenez son intime, et il est charmant. « Voilà le *drawing-room*, me dit-on; installez-vous, lisez, fumez, promenez-vous, voilà le jardin. Voulez-vous jouer au crokett? Vous ne savez pas le jeu?... Jane va vous montrer. — Jane a dix-huit ans, des yeux bleus et une adorable crinière blonde. — Voulez-vous le *Herald?*... etc. » Ce sont des prévenances, des politesses franches, nettes, dites avec un ton brusque, ouvert, et une bonhomie ravissante. Le maître de la maison me prend le bras : « Comment trouvez-vous l'Amérique? Et notre système politique, l'esti-

mez-vous inférieur ou supérieur au vôtre? » Il cherche un compliment : « J'ai été en France l'an dernier, j'aime beaucoup votre pays. » Et il me raconte ses affaires, ses projets, sa fortune; c'est un abandon complet; il me semble que j'ai toujours été son ami, et je ne le connaissais pas il y a une heure : pour cela une simple *référence* a suffi; on ne saurait faire plus galamment honneur à une signature.

*
* *

J'ai pris l'habitude de passer mes soirées dans cet intérieur si hospitalier, si bienveillant. On trouve généralement assez nombreuse réunion au salon, et, pour moi, c'est une bonne aubaine de pouvoir observer la vraie société américaine, installé tout à l'aise dans un *rocking-chair*, ce fauteuil bizarre qui est en train de devenir un meuble national.

Les jeunes gens sont pour la plupart de grands gaillards pâles, maigres, habillés un peu à la diable, gênés dans un compliment qui a plus de trois syllabes, mais parlant indéfini-

ment escompte, bourse ou banque, commis pour la plupart, ou employés, dans les affaires. Activité et inquiétude, voilà l'expression dominante de leur personne.

Comme contraste, je me souviens de ce type de jeune Anglais que j'ai souvent rencontré à Londres, l'hiver dernier : aristocrate, froid, taciturne, d'un morceau, situé pour certaines gens à des hauteurs impossibles, oisif, correct, de fort grand air, alliant à doses égales la politesse et l'impertinence, plus occupé de *races* que du reste du monde, lequel, pour lui, semble ne pas compter; trop comme il faut, du reste, pour n'être pas ennuyeux, on dira de lui en France : « Il est fort bien », mais jamais : « Il est charmant. »

Je revois aussi le Parisien, la quintessence du Français, diseur de riens élégants, corrigeant juste à point le savoir-vivre par l'enjouement et un certain abandon de bon aloi, négligent, sceptique, spirituel au point de ne pas le faire trop voir, ayant l'usage des relations sociales au point d'être simple, rempli

de défauts qu'il sait rendre les plus aimables du monde, tempérament artiste, délicat, raffiné au contact des femmes, portant au front cette empreinte de lassitude et de fine corruption, qui n'est pas le moindre charme de sa physionomie.

***

Les jeunes filles : Quand elles ne sont pas en train de chuchoter dans un coin, ou bien de passer coquettement la revue de leurs charmes au nez des soupirants, elles viennent elles-mêmes vous aborder et lier connaissance avec cette taquine verdeur de page effronté dont parle Diderot, et qui, selon lui, gît au fond de toutes les femmes. Alors, il est au moins convenable de leur faire la cour, surtout si l'on est Français : les Français jouissent, en effet, à l'étranger, d'une réputation si déplorable, qu'ils sont toujours admis avec distinction dans un cercle féminin; d'un Parisien, surtout, on attend des prouesses, une flirtation intensive; mais rien qu'à voir la façon dont s'en acquittent

les Américains, les plus résolus sont découragés : ils sentent qu'il est impossible de faire mieux — ou pis... en société. — On m'aura trouvé médiocre.

Ici, l'agrément est que les jeunes filles vous suivent sur toutes les questions avec un empressement et un sang-froid surprenants. On jase beaucoup, avec elles, de choses et d'autres, — d'autres surtout, et je ne sais comment il se fait qu'à chaque instant on se trouve sur le terrain glissant des demandes indiscrètes, des demi, des fausses confidences et du marivaudage. C'est périlleux, et, dans ces étranges conditions de libre langage, parler devant un cercle de moqueuses filles d'Ève est une vraie bataille où un rien, un faux pas, une réticence maladroite, une parole imprudente, peuvent vous mettre en déroute, malgré les précautions les plus sérieuses et la tactique la plus savante. Je déclare, au reste, que rien n'est charmant comme cette conversation semée de casse-cou, frisant toujours les limites du convenable sans jamais pouvoir les dépasser,

audacieuse d'allures, mais strictement restreinte à ce que peut entendre une jeune fille de bonne maison.

Ce soir, j'ai attaqué vigoureusement deux *misses* dont l'une me plaisait beaucoup et l'autre beaucoup aussi. Mon intention n'est pas de consigner ici tout ce que j'ai dit, tout ce qu'on m'a répondu, ni tout ce que j'ai riposté. Le point capital de la conversation a été la renommée de galanterie qu'ont partout les Français, et voici, à ce sujet, la phrase qui m'a été dite à brûle-pourpoint par une de mes interlocutrices : « Monsieur, j'ai habité Paris un hiver, et j'ai trouvé que vos compatriotes ne méritent pas la réputation qu'on leur a faite : ils sont moins empressés autour de nous que les jeunes gens que vous voyez ici. »

Je ne niai pas le fait, qui, du reste, est incontestable; je prétendis seulement en connaître les raisons, lesquelles, ajoutai-je, étaient aussi faciles à comprendre que difficiles à exprimer : je m'offris, au surplus, à les exposer, demandant seulement à n'être pas mis à la

porte, au cas où mes confidences seraient jugées perversives de la morale. Cet excès de précaution effraya mon auditoire, et, chose bizarre, on me dispensa de tout développement. Je ne m'attendais certes pas à ce résultat, les femmes ayant l'habitude d'accourir et de se presser autour d'une histoire scabreuse ou d'un propos risqué, comme des mouches autour d'un brin de sucre. La vérité, au reste, m'oblige à dire que quelques mamans s'étaient glissées dans le cercle et avaient pris part au vote, traîtreusement.

Quoi qu'il en soit, je puis bien imprimer dans le huis clos d'un livre ce que je ne répondis pas à notre accusatrice.

Aux Américaines, on peint généralement la France comme un pays de galanterie effrénée et licencieuse, et je me rappellerai longtemps une dame de New-York me demandant sérieusement s'il est vrai qu'à Paris les femmes sortant seules soient poursuivies et importunées par les jeunes gens, ni plus ni moins que les nymphes par les satyres dans les forêts

vierges de l'Attique. Telle est l'idée qu'on se fait ici de notre manière de vivre en société. Tout naturellement, et par la même raison que les papillons courent à la chandelle, les Américaines viennent dans cet asile de la corruption, effrayées et charmées, attirées par cette perspective dangereuse et séduisante d'être arrêtées par des jeunes gens qui fouleront aux pieds toutes les convenances — pour le moins.

Elles arrivent, et que trouvent-elles dans cette prétendue république de Cythère, dans cette Babylone débauchée ? que trouvent-elles aux réceptions de leur ambassadeur? Des Parisiens blasés, de tenue parfaite, les parcourant d'un œil où ne brille plus l'humide éclat du désir, les détaillant en connaisseurs plus qu'en jeunes hommes, ne paraissant pas pressés de leur faire la cour, agaçants à force d'être polis et de garder leurs distances, n'ayant jamais ce trouble, cette timidité rougissante, ce tremblement étranglé de la voix que les femmes prisent si haut et qui sont, du reste, les formes les plus éloquentes que puisse revêtir une demande.

Elles constatent que tout leur arsenal de coquetteries, de sourires, d'œillades, ne produit plus le même effet; les trucs semblent rater; un regard noyé, un frissonnement dans la chevelure, un mouvement onduleux de la taille faisaient perdre la tête à un Américain; le Parisien dit : « Charmant », contemple et va s'asseoir à une table de whist.

Et elles se pincent les lèvres, et elles s'écrient, toutes dépitées, que l'on est peu galant dans ce pays-ci, et elles rêvent des bords de l'Hudson, où les jeunes gens les embrassaient presque dans le salon paternel, et elles y retournent — parfois.

Il y a de ce peu d'empressement du Parisien, comparé à l'ardeur du Yankee, deux raisons particulièrement excellentes.

L'une est que, chez nous, on ne constate pas la même disproportion numérique entre les hommes et les femmes qu'en Amérique, où l'écart en faveur de la population masculine arrive au chiffre énorme de 730,000. Il suit de là que la jeune fille est infiniment moins

recherchée et demandée dans un pays que dans l'autre, et qu'elle y a moins de valeur relative.

L'autre raison est celle qu'a révélée Balzac quand il a écrit cette phrase puissante : « Les courtisanes font à nos femmes un rempart de leur corps. » Le Parisien, entrant dans un salon, sort quelquefois de si mauvaise compagnie que la galerie féminine, quels que soient l'éclat de ses épaules et la langueur de ses yeux, ne lui cause même pas de l'étonnement.

Voilà pourquoi les jeunes Français tournent aux Américaines de la colonie de Paris de si jolis compliments, les sens venant rarement donner un croc-en-jambe à leur esprit.

Voilà pourquoi le Yankee courtise la demoiselle de la maison, voilà pourquoi la flirtation n'est pas toujours exempte de voies de fait, dans ce pays exubérant où sévit la disette de femmes — et de filles.

Voilà pourquoi le Parisien est infiniment moins dangereux que l'Américain, n'y ayant, généralement, que les affamés qui brisent la

devanture de Chevet pour faire main basse dans les friandises de l'étalage.

*
* *

L'Américaine et l'Anglaise sont sœurs. Pourtant, rien ne ressemble moins à la jeune *miss* froidement jolie, d'une élégance correcte, de tenue éminemment distinguée, pâle, fine, élancée, aigrelette à l'occasion, que cette *girl* rieuse, folle, fraîche, exubérante, à croquer, appétissante, j'allais dire savoureuse. C'est le citron et l'orange : je ne dis pas de mal du citron, mais l'orange...

Je voudrais bien leur comparer la Française; le malheur est que j'en suis incapable. On prend tant de soin dans mon pays à séparer les jeunes gens des jeunes filles, que je n'ai jamais pu parler à l'une de mes compatriotes assez sérieusement pour porter sur elle un jugement quelconque : j'en connais bien quelques-unes, mais de vue seulement.

*
* *

Si prévenu que l'on soit de l'étrange liberté

dont jouissent les femmes dans ce pays, on trouve quelquefois des exemples devant lesquels il faut rester coi. Aujourd'hui, j'ai rencontré chez M. S... un monsieur déjà âgé, marié à une toute jeune femme, et savez-vous ce qu'il m'a proposé, à moi qu'il voit pour la première fois, à moi dont il ne sait qu'une chose, sinon que j'exerce une profession dont la réputation est déplorable? De me faire le *cicerone* de sa femme, qui part pour la France en juin prochain; de la recevoir au Havre, de lui faire connaître Paris, ses curiosités, ses hommes et ses femmes célèbres, ses restaurants.

Je ne savais que répondre tout d'abord.

*
* *

Dans ce pays, et cela m'apparaît déjà clairement, on ne fait pas attention à l'étranger; s'il est embarrassé, personne ne s'offrira à le tirer d'affaire; s'il tombe, il risque de rester longtemps par terre; s'il vit, c'est bien; s'il meurt, qu'importe! il n'y a place que pour

les forts; le courant emporte les faibles, et personne n'étend le bras : chacun pense à lui, c'est suffisant. N'espérez même pas, dans ce pays d'individualité outrée, obtenir de ces attentions, de ces petits services qu'un mince pourboire paye largement dans le reste du monde. Vous êtes obligé de tout faire vous-même, porter vos colis, vous retrouver si vous vous perdez, et cirer vos bottes.

Je me souviens de ces pays d'Orient où, sur un signe, toute une population accourt, offrant ses services, les imposant, humblement, au rabais.

*
* *

« Avez-vous vu manœuvrer mes hommes? » me demandait hier soir le colonel des pompiers de New-York, M. Gicquel, à qui je venais d'être présenté.

« Non, avais-je répondu, mais ce serait mon plus grand désir, car leur réputation est universelle.

— Eh bien! dans la nuit de demain, je vous ferai assister à une alerte. »

Voilà pourquoi nous entrons en ce moment, deux heures du matin, sur la pointe des pieds, au poste de la dix-huitième rue, où tout le monde est endormi, excepté le factionnaire de garde qui vient d'ouvrir. Au centre de la salle, la pompe à vapeur reluit; à gauche, le timbre d'alarme; à droite, une batterie électrique où s'annonce le numéro du quartier où est le sinistre; au fond, des stalles où sont couchés deux superbes chevaux tout harnachés et bridés, sauf le mors; — de chaque côté, les escaliers conduisant aux chambres des hommes à l'étage supérieur. Le colonel me fait mettre contre la muraille, me donne sa montre (la mienne ne marque que les minutes), et s'approche du timbre : « Quand vous y serez, dit-il, et comptez les secondes. » Je fais un signe; l'alarme sonne : alors, c'est un coup de théâtre comme il n'y en a pas dans une féerie : l'électricité ouvre les portes et détache les chevaux qui, bondissant hors de leurs stalles, viennent au grand trot se placer au timon de la pompe, chacun de leur côté. Les hommes dégringolent

le long des escaliers : l'un accroche à la voiture les traits des chevaux, l'autre ajuste le mors, un troisième jette une allumette sur le pétrole du foyer de la machine, et, tout aussitôt, chacun est à sa place sur la voiture. Le cocher prend les rênes : *Ready,* dit-il, et déjà l'on est à la rue : je regarde à la montre, il s'est passé *neuf secondes.* Émerveillé, je vous donne à penser si je l'étais. Eh bien ! on a recommencé à trois postes différents, et partout le même résultat, la même rapidité vertigineuse. A un poste, les hommes ont fait la manœuvre en douze secondes seulement. Le colonel appelle le capitaine et lui dit ce simple mot, en me montrant : « Il y a un étranger ici. » Le capitaine rougit, réunit ses hommes, les fait remonter les escaliers et remettre au lit, et me prie de sonner à nouveau le timbre d'alarme. Cette fois, les neuf secondes de rigueur ne sont pas écoulées que tout le monde est dehors.

J'aime cette fierté nationale.

« Maintenant, me dit le colonel, vous saurez que dans toute la ville il y a des boîtes

télégraphiques distribuées en assez grande quantité et de telle sorte qu'aucune maison n'en soit éloignée de plus de cinquante pas : le propriétaire qui a le feu chez lui court à la boîte et donne un coup au manipulateur ; aussitôt, l'alarme est donnée, et le numéro du quartier où est le feu se trouve annoncé dans tous les postes ; les cinq pompes les plus proches de l'incendie sortent, les autres se tenant tout simplement prêtes. A un nouvel appel télégraphique, les cinq qui forment le périmètre suivant arrivent, et ainsi de suite selon la violence ou les progrès du sinistre. Tout à l'heure vous verrez cela. »

Et, vers trois heures du matin, dans cette même nuit, à la sixième avenue, le colonel, ouvrant lui-même une boîte électrique, donna le signal d'alarme. J'avais une montre sous les yeux : *quatre minutes et demie* après l'appel télégraphique, devant moi, sur la chaussée, manœuvraient cinq pompes à vapeur, fumant et lançant déjà des colonnes d'eau !

Sur l'ordre du colonel, les pompiers rentrè-

rent à leurs casernes. Et tout cela s'était passé sans qu'un bourgeois de New-York, même un voisin, eût été réveillé. Eh mais! nos pompiers ont bien aussi leur petit mérite — au café-concert.

***

Je viens d'assister, dans un *lager-beer-room* (brasserie), à une scène curieuse. Un individu, ivre et tapageur, entre à grand bruit, demandant à boire. Le maître de l'établissement, sans répondre, ouvre dans la muraille un petit placard et appuie sur un bouton. Le secrétaire du préfet de police qui m'accompagne me dit: « Faites bien attention. » *Deux* minutes après, à la porte, apparaît un policeman : on avait télégraphié au quartier voisin.

Et, à ce sujet, mon guide officieux me dit que la plupart des grands magasins ont des fils télégraphiques installés à leurs frais qui les relient à des agences de porteurs : quand il y a des courses à faire, il n'y a qu'à demander, et, de la sorte, on évite les armées permanentes d'employés.

Les banquiers ont à leurs offices des télégraphes qui les font communiquer avec la Bourse; sans se déplacer, ils ont la cote à toutes les heures de la journée.

Comme tout est pratique, simple et large dans ce pays!

***

Petits cancans de New-York : Les journaux, les clubs, les tribunaux ne s'occupent plus que de la liaison coupable du Révérend B....., ministre protestant, et de madame T....., personne aussi charmante, dit-on, que son mari l'est peu. Il est évident, en effet, que ce monsieur n'a pas le moindre savoir-vivre. Il surprend M. B..... en flagrant délit, et il se fâche, et il fait des scènes, le faquin! N'est-ce pas se rendre ridicule à plaisir aux yeux des personnes bien pensantes? Le catéchisme de M. B..... enseigne qu'il convient, à l'occasion, d'en conter deux et même trois mots à l'épouse de son voisin quand on est fatigué de la sienne. Voilà qui est fort bien, et, puisque telle est l'opinion

de M. B..... et de madame T....., le mari est réellement mal venu à la contester. Cet excellent ministre trouve bon d'élargir le précepte : « Aimez-vous les uns les autres », et on l'attaque! « Intolérance du siècle! » s'écrie-t-il.

Tout cela est fort lamentable.

*
* *

Quoi qu'il en soit, ce scandale provoque ici une émotion extraordinaire : c'est que M. B..... est l'orateur le plus célèbre en même temps que le théologien le plus remarquable du protestantisme. D'ailleurs, les questions religieuses ont, en Amérique, une importance tout exceptionnelle. Pour se rendre un compte exact de ce fait, il faut voir quelle est la position de la religion dans l'État.

Le gouvernement ne professe aucune religion : il est *unsectarian*, comme on dit. Pour lui, tous les cultes sont bons, et sa tolérance va si loin, que les mormons peuvent impunément pratiquer la polygamie. *Roger Williams*, celui qui introduisit dans le gouvernement inté-

rieur la liberté religieuse, avait l'habitude de dire :

« Il y a beaucoup de navires en mer ; sur ces vaisseaux, il se trouve des papistes, des protestants, des juifs et des Turcs : cela empêche-t-il le capitaine de maintenir la justice et la paix parmi les passagers et l'équipage ? »

Ces paroles sensées ont porté leurs fruits, et, maintenant, le principe de la séparation de l'Église et de l'État est admis dans son sens le plus large. A ce sujet, entrons dans quelques détails.

L'État considère l'ensemble de ceux qui payent les frais d'un même culte comme une société, une personne civile. Il dit aux Églises : « Je ne suis pas fort en catéchisme ; j'aurais bientôt fait de me perdre dans toutes vos broussailles théologiques : les questions religieuses, c'est affaire à vous. Quand vos intérêts civils seront en jeu, vous viendrez me trouver. »

S'agit-il de nominations d'évêques, d'établissements de diocèse, de discipline, d'excommunication, l'État fait la sourde oreille :

il n'a pas l'appel comme d'abus, ni le droit de placet, ni aucune de ces prérogatives indéfinissables d'où sont nées toutes les querelles entre l'Église et l'État.

En 1780, rapporte M. Laboulaye, l'évêque d'Alton interdit pour un an la paroisse de Saint-Clair, parce que, au mépris du concile de Baltimore, les fidèles avaient donné un concert le dimanche. Un an sans dire la messe ! que n'eussent pas dit en France ceux qui n'y vont jamais ! Le congrès n'y fit même pas attention.

Et tout cela est fort bien vu. L'État ne peut pas obéir à l'Église ni l'Église à l'État ; qu'ils se séparent donc, c'est encore la plus logique et la plus simple des solutions, plus simple mille fois et plus logique que le Concordat, mesure bâtarde, et mauvaise comme tout ce qui est provisoire.

Que le Pape et César se partagent définitivement le monde, qu'ils prennent une bonne fois chacun leur lot. L'indivision ne vaut rien ; c'est une mine à procès.

N'étant point reconnues par l'État, les

Églises d'Amérique ne sont point subventionnées ; elles se soutiennent par elles-mêmes, tant au moyen de la location des bancs qu'à l'aide de souscriptions volontaires : on réunit ainsi, pour l'Église, un très-gros revenu, et l'on peut assurer aux ministres de magnifiques traitements. Ce même M. B....., qui occupe en ce moment tant New-York, a cent mille francs par an.

Ainsi, les Américains payent les frais de leur culte, choisissent leurs ministres, font, en un mot, leurs affaires religieuses comme leurs affaires politiques. Les questions de religion les touchent donc de très-près : ils ne peuvent s'en désintéresser, et l'on comprend, dès lors, l'émoi produit ici par le cas de M. B.....

***

En chemin de fer pour Chicago. — On n'a pas idée, en France, de la commodité et du confortable des wagons américains. Ils sont deux fois longs comme les nôtres, beaucoup

plus élevés. Les siéges sont rangés le long des fenêtres, laissant entre eux, au milieu de la voiture, une large allée où les voyageurs, fatigués d'être assis, peuvent se promener. Ces siéges, de magnifiques fauteuils en velours grenat, portant des garnitures d'acier poli du plus bel effet, sont mobiles sur leur axe, de sorte que le voyageur qui est devant vous peut se retourner de votre côté, pour faire la causette ou jouer une partie. Le wagon est pourvu, à l'avant et à l'arrière, de plates-formes sur lesquelles on peut venir prendre l'air ou fumer un cigare. Ces plates-formes relient entre eux tous les wagons, de sorte qu'on peut circuler librement d'un bout à l'autre du train. A chaque instant, dans les voitures, on distribue des livres, des journaux, des sandwichs, des rafraîchissements et des fruits. Chaque wagon est pourvu d'une fontaine d'eau glacée pour l'été et de deux gros poêles qui fonctionnent pendant l'hiver. Enfin, une corde traverse toutes les voitures l'une après l'autre : les voyageurs, en cas d'acci-

dent, n'ont qu'à la tirer pour que le train s'arrête aussitôt. On cherche encore chez nous cette solution si simple, et, dans le beau pays de France, on continuera quelques siècles encore à être assassiné en chemin de fer; mais, ce qui excite au plus haut point l'admiration de l'Européen, c'est le *water-closet* : « Comment! s'écrie-t-il, on y a pensé! mais c'est charmant! » Il en prend note, il racontera cela dans son pays.

Chaque voyageur porte son ticket au chapeau : les inspecteurs passent, prennent le billet, le contrôlent, et le replacent sans rien dire, quand il n'y a rien à dire. Cela semble bien bizarre à un Français, mais on ne dérange pas un Yankee qui voyage!

A l'heure des repas, le garçon tire de la paroi du wagon, à côté de vous, une petite table articulée, la plante sur un pied qu'elle porte avec elle, met la nappe, et vous voilà servi. Le soir, vous êtes prié de vous lever : votre fauteuil, dont le dossier est mobile, se trouve tout à coup transformé en un sommier

auquel s'ajustent la tête et les pieds du lit. Des matelas, des oreillers, des draps blancs sont apportés. Du plafond, on tire un ciel de lit tout préparé : la chambre est complète, il n'y a plus qu'à se coucher et à dormir. Le matin, on passe dans une salle où se trouvent de superbes lavabos en marbre blanc, avec tout ce que peuvent désirer les toilettes les plus exigeantes.

Tout ceci laisse un peu en arrière les immondes caisses où les voyageurs, en France, sont emballés. Et il faut dire que le prix de transport n'est pas plus cher que chez nous. Il n'y a pour tout le monde, riche et prolétaire, qu'une classe : voilà un vrai pays égalitaire, au moins. Essayez d'implanter cette coutume en France.

Trait de mœurs. Parmi les voyageurs, un petit bambin de sept ans, tout seul. Sur sa poitrine, une pancarte : *This boy is going to Denver* (cet enfant va à Denver), c'est-à-dire qu'il a quelque chose comme sept cents lieues à faire. Dans ce pays-ci, la mère ne couve pas

sa progéniture. Si l'enfant ne devient pas homme, ce n'est pas que son énergie ait été atrophiée par une longue protection; si le fruit ne mûrit point, ce n'est pas que la feuille lui intercepte le soleil.

On reproche à nos jeunes gens d'être casaniers, incomplets, amoureux du bien-être. A qui s'en prendre, sinon au jupon maternel?

*
* *

Nous traversons Syracuse, Troie, Rome, Paris, Ilion, noms sonores qui, dans ces parages, au milieu des cheminées d'usine, produisent le plus curieux effet. Les Yankees aiment à se donner un petit vernis d'ancienneté ; ils ne manquent jamais non plus l'occasion de parler latin, voire même grec : ils disent *terminus* pour station; ils mettent sur leurs voitures des devises dans la langue de Virgile; on cite des bateaux américains qui s'appellent : *Chrysopolis*. C'est l'histoire éternelle des gens qui ne veulent jamais rien tant paraître avoir que la qualité précisément qui leur manque :

un commerçant vous écoutera à peine si vous lui dites qu'il est intelligent et honnête dans les affaires, mais il sera flatté pour peu que vous sembliez croire qu'il a fait des études libérales, principalement s'il n'a fréquenté que les écoles à trente sous.

Le monsieur qui occupe le fauteuil à côté du mien se trouve être un Français établi à New-York depuis dix ans : nous faisons bien vite connaissance. Ce Français est devenu complétement Américain, admire beaucoup les institutions de son pays d'adoption, mais juge un peu sévèrement celles de son ancienne patrie. Il y a plaisir à causer avec lui : on y voit ce que peut devenir un Français après quelques années passées en république. Nous discutons, cela n'avance à rien; mais que faire avec un Français, à moins qu'on ne discute?

Nous sortons un peu sur les passerelles voir le pays que l'emphase des Américains a surnommé le « *Nouveau Yosemité*[1] ». Il est acci-

[1] *Yosemité*, la Suisse californienne, est la contrée la plus étrangement pittoresque du globe.

denté, mais ne vaut pas les éloges qu'on en fait. Nous roulons avec une effrayante rapidité, vingt lieues à l'heure! ce qui est peu prudent, vu le mauvais état de la voie, les courbes subites, dont parfois le rayon est de cent vingt mètres, et les pentes, qui dépassent vingt-deux millimètres par mètre; mais, bast! cela importe peu à la Compagnie; il y a concurrence avec une autre ligne, et il nous faut arriver les premiers à *Suspension-Bridge*. La semaine dernière, pourtant, un déraillement s'est produit, et il y a eu beaucoup de morts et de blessés. Nous passons sur des ponts qui me font l'effet d'être supportés par des béquilles. Je n'ai pas assez de sang-froid pour assister curieusement aux dangers qu'on nous fait courir dans le plus stupide des buts, et par suite de la plus inconcevable négligence. Je rentre et m'installe dans mon fauteuil pour y dormir un peu, car la nuit est venue; mais la locomotive pousse à chaque instant ses rauques hurlements (car, dans ce singulier pays, les machines ne sifflent pas, elles mugissent comme

des taureaux), et la cloche du train jette dans l'air ses notes en lambeaux. J'aime mieux attendre le jour en causant.

« La liberté, disais-je à mon compagnon, est une fort belle chose. J'avoue néanmoins qu'à la manière dont je la vois pratiquer ici, je sens diminuer un peu mon admiration, et je trouve absurde, par exemple, qu'une compagnie puisse ainsi jouer avec la vie des hommes.

— Voilà, répondait-il, voilà que vous êtes injuste sous l'impression du moment. Vous ne trouvez pas de système politique sans défaut, pensez-vous me l'apprendre? Cela étant, tout vaut mieux que le joug de l'administration tel que vous l'avez en France. Chez vous, en effet, considérez qu'un effort individuel est toujours entravé. Si quelqu'un veut sortir de la routine, l'administration, cette puissance inconsciente, l'arrête, l'enveloppe et le paralyse comme une inextricable toile d'araignée, et le malheureux est dévoré dans les couloirs, les antichambres et les bureaux. Je ne fais pas de phrases, mais, dans ma conviction, je vous dis que cela est

terrible, et qu'ainsi une nation, si forte, si généreuse qu'elle soit, doit s'atrophier. Quel inconvénient mettrez-vous en comparaison d'un tel malheur? »

Il se peut que mon interlocuteur ait raison, je n'en suis pas actuellement bien convaincu, mais attendons : je suis à peine débarqué de France; mes idées se modifieront peut-être.

Dès à présent, néanmoins, je dois faire remarquer que ce même Français qui déblatère si bien contre son pays, qui glorifie si chaudement l'Amérique, a deux fils en pension à Paris, qu'il vient de s'acheter une maison de campagne à Joinville, où il compte aller se retirer bientôt.

***

Suspension-Bridge. Nous venons de franchir ce pont jeté sur le Niagara, et, quand le train a bondi par-dessus, le tablier a fléchi d'un mètre. Nous saluons par les portières ouvertes les fameuses chutes dont le fracas fait trembler la terre. Nous voilà au Canada.

Ce pont du Niagara a été regardé longtemps en France comme devant forcément aboutir à une catastrophe comparable à celle d'Angers : il y a pourtant plus de vingt ans qu'il fonctionne, et l'on n'a pas eu un accident à déplorer. Les Américains ont le secret des ponts suspendus; ils les font quatre fois plus légers que les nôtres, aussi solides, du reste, et ils arrivent à des résultats parfaitement étonnants. Un ingénieur, Roebling, bâtit en ce moment à New-York, sur la rivière de l'Est, un pont qui aura un demi-kilomètre d'ouverture : celui du Niagara, qui est énorme, n'a que deux cent cinquante mètres.

*
* *

Les chutes du Niagara. Il faut voir cette grande scène sauvage pour se la représenter : un fleuve magnifique, profond de soixante pieds, large de trois mille, sautant dans le vide, d'un bloc, lourdement, avec un fracas épouvantable, pour s'engloutir au fond d'un précipice immense. Il faut aller s'asseoir sur

un des quartiers de granit qui restent debout à quatre pas du bord de la falaise d'où s'élance le Niagara, à l'endroit même où s'est écroulée *Terrapin-Tower* : le sol tremble comme s'il allait s'affaisser encore ; les embruns que, d'en bas, souffle le tourbillon, vous cinglent au front de leur pluie âcre et parfumée. Les yeux ne peuvent se détacher de ce fleuve qui, tout autour de vous, s'en va courant follement, aspiré par le gouffre; bientôt l'illusion est étrange : on se croit emporté en arrière avec une vitesse échevelée; on ferme les yeux, et, sur le roc, la main se crispe; on veut s'en aller, et l'on reste : c'est un vertige, un charme douloureux, une sensation délicieuse et poignante tout à la fois.

Je descends à la *grotte des vents*, sous la chute : le Niagara fait, devant moi, avec un mugissement énorme, l'effroyable saut de cent quatre-vingts pieds; je suis dans un jour éteint, dans une pâle lueur faite d'arcs-en-ciel; le vent, heurtant les parois du souterrain, me prend à la gorge : je me sens grisé par le bruit

de ce tonnerre liquide, et, nerveusement, je serre la ceinture du guide. « Voulez-vous aller plus loin? dit-il; c'est plus beau, mais on n'ose pas. » — « Oui, oui, plus loin. » Et il m'entraîne au milieu de l'immense effondrement : alors, c'est un déchaînement inouï, une effrayante lutte de tous les éléments, un chaos terrible et merveilleux : je n'y vois plus; je n'entends plus; mes mains battent dans le vide; je suis dans l'eau jusqu'à la poitrine, et, sous mes pieds, des pierres gluantes vacillent..... Mais quelle profonde et âpre volupté, que ce rebondissement sur tout mon être de la cataracte brisée! En écrivant ceci, je vois encore, je sens le fleuve qui tombe de là-haut et s'écrase, à côté de moi, sur moi!

***

Excursion en voiture, aux *Burning-Springs*, à *Goat-Island* et aux environs; mais il n'y a pas moyen de continuer la promenade : les Américains installent sur les rapides du Niagara des fabriques à papier! Je sais bien que

c'est charmant, une fabrique à papier; mais enfin, ce n'est pas le même genre de beauté que le Niagara. Vandales! Fabricants de papier! Quelque jour, ils vont nous bâtir une raffinerie sur la cataracte elle-même!

*
* *

Faisons de l'érudition, s'il vous plaît.

Le Niagara a un mouvement de recul évidemment très-prononcé. Ce mouvement a commencé à la pente escarpée qui traversait le fleuve depuis *Lewiston* jusqu'à *Queenston;* c'est sur cette barrière transversale que les affluents réunis de tous les lacs versaient autrefois leurs eaux, et c'est là que commença l'érosion.

Charles Lyell, d'après des calculs vérifiés par le professeur Tyndall, a établi que cinq mille ans, à peu près, amèneront la *chute du fer à cheval* (canadienne) bien au delà de *Goat-Island;* alors la branche américaine de la rivière se trouvera colmatée, son lit deviendra une terre cultivable, et cette chute sera remplacée par un précipice desséché formant con-

tinuation de la falaise qui limite le Niagara, au-dessus de la chute canadienne. A la place actuellement occupée par cette dernière, le fleuve se courbera sous un angle droit, ce qui devra produire un nouveau tourbillon... dans cinq mille ans.

Je regrette infiniment de ne pas connaître le monsieur qui sera appelé à vérifier ces prédictions de nos savants.

***

A l'hôtel *Clifton-House*, il y a foule.

Côté des messieurs. — Vilain, le côté des messieurs. Imaginez, chère madame, des hommes d'aspect négligé, qui chiquent, mâchonnent sans relâche, et, d'un jet, lancent le résultat de l'opération sur un endroit pris comme point de mire, le tout avec une adresse fort appréciée des amateurs. Horrible, cette artillerie !

Comme physionomie, toujours ce type sec, jaune, roide, osseux, chapeau de feutre bossué, à barbiche de bouc, affectant le calme, faisant tout d'une manière excentrique, par

exemple s'asseyant sur les épaules, presque sur la tête, et de ses bottes menaçant le ciel; parfois, Dieu me pardonne, se mouchant avec les doigts, gravement, théoriquement. Assez peu poli du reste. L'urbanité d'un peuple se mesure à l'ancienneté de sa civilisation ; voilà pourquoi le Français est plus poli que l'Américain, l'Italien que le Français, l'Arabe que tout le monde. Encore un peu brut, le Yankee s'adoucira à la longue, s'humanisera. Avec l'âge, les angles s'useront; pour être présentable, la statue a encore besoin de quelques coups de ciseau — ou d'ébauchoir.

Côté des dames. — Des jeunes mariés qui font leur *wedding-trip* (voyage de noces); de jolies *misses* qui demandent à en faire autant aussitôt que possible, et qui réjouissent l'œil par la richesse de leur nature et l'éclat ensoleillé de leur jeunesse. Il faut les voir sortir aux champs, le matin, fleuries et enrubannées, revenir, s'envoler encore, par bouffées, comme des abeilles bourdonnantes et babillardes, l'air animé, les joues fouettées du grand air, les cheveux au

vent. Ce ne sont dans les escaliers que longues traînes de robes qui bouillonnent en cascades rapides et multicolores, au milieu desquelles, pour se diriger sans naufrage, il faut toute la prudence d'un navigateur exercé. Ah! par exemple, à l'heure des repas, toute la rieuse colonie est là, en bataille, massacrant les poulets rôtis, sans quartier; taillant en pièces les gigots de mouton; dévastant les plateaux de fruits et les pots de confiture. J'en vois une encore ce matin, devant moi, dévorant une perdrix de ses dents blanches, comme un jeune chat qui croque une souris.

Il n'y a pas à dire, elles sont charmantes, et, quand elles ressembleront un peu moins à des garçons enjuponnés, quand elles s'habilleront tout à fait bien, quand elles joueront un peu plus mal au crocket et un peu mieux du piano, mais surtout quand le beefsteak occupera une part moindre dans leur alimentation, alors, je ne conseillerai pas aux jeunes Européennes de laisser aller leurs fiancés faire un tour au Niagara.

Généralement, ces charmantes et folles *girls* sont accompagnées, de loin, par un père flegmatique qu'elles bousculent et plantent là à l'occasion. Elles l'appellent irrévérencieusement *le vieux*, « *the old man* », et, au fond, il a l'air d'être heureux au moral de cette pétulance qui le chiffonne au physique. Sa figure intimement satisfaite a l'air de signifier : « Quelle race ! Quelle femme ! je suis son père. »

Les jeunes gens regardent cette belle fille indomptée, et, invinciblement, un immense désir de la soumettre leur vient à l'esprit, sinon au cœur. Une cavale, vierge du frein, attirera toujours plus les écuyers qu'une bonne pouliche d'herbage, pleine de qualités, propre à la charrue.

On dit que leurs mœurs sont légères, et de pudiques voyageurs ont raconté des scènes qui, disent-ils, les ont véhémentement scandalisés. Pour mon compte, j'ai bien entendu parfois, en frôlant certains buissons, des bruits qui ressemblaient à des baisers, du moins d'après la description qu'en donnent les auteurs;

mais ayant eu la discrétion de m'éloigner, je n'ai rien vu qui doive, à la rigueur, alarmer la pudeur d'un touriste. Cependant, je déclare qu'il convient de ne pas trop frôler les buissons dans ces parages-ci.

*
* *

A *Niagara-falls,* la vie est la même qu'à Trouville : on n'y prend pas les bains de mer, c'est vrai, mais à Trouville non plus : mêmes mœurs, mêmes dévergondages de toilette, mêmes contrats et mêmes coups de canif. Pendant que ces dames s'amusent, les maris, oubliant qu'ils sont les éditeurs responsables, restent à la ville où ils font des affaires évidemment magnifiques : ils viennent de temps en temps, quelque soir, à peu près comme on ferait un acte de possession pour interrompre la prescription. Survient un désœuvré, *quærens quem devoret*, etc.

Et qu'on ne vienne pas nous parler d'une prétendue fidélité à son mari qui serait la qualité exclusive de l'Américaine. La femme est la

même dans tous les pays, sous tous les climats, toujours faible, versatile, sans équilibre, destinée au second rang et perdant la tête quand elle est au premier, quand elle n'est plus sous une main qui la régit. Ici, la cause de ses folies, de ses fautes, c'est la souveraineté qu'elle exerce sur l'homme, c'est l'importance anormale qu'elle a prise par suite de l'énorme disproportion numérique qui existe entre les éléments masculin et féminin. Étant très-demandée sur le marché, elle a une valeur de convention extrême, elle est cotée trop haut, elle se sent maîtresse de la situation; sa volonté, ses caprices faisant loi, le vertige la prend; proclamée reine de l'homme, elle ne sait que faire de cette royauté qui ne lui convient point, elle se répand en extravagances, porte des toilettes folles, passe ses journées chez Stewart à voir déplier des étoffes, fait des dettes, mange des *ice-creams*, des gâteaux, boit de la limonade, et, à ce moyen, devient mièvre, nerveuse, fantasque; assiste à des clubs où l'on dit des sottises, où l'on déraisonne sur le

vote politique, le croisement des races, la maternité artistique; déserte le ménage, vit à l'hôtel et refuse les enfants.

Dès lors, avec un pareil genre de vie, lequel ne peut que développer et exalter ce qu'elle a de mauvais; entourée d'hommes, célibataires forcés, la poche pleine de dollars, qui la désirent et le lui disent avec cette éloquence physique que souffle le besoin; abandonnée par son mari, jouissant de cette étrange liberté qui est pour elle une garantie de secret; dans de telles conditions est-il croyable que la généralité des femmes soit vertueuse ici? Cela ne peut pas être, et cela n'est pas. Je...

Mes réflexions sont interrompues par un ouragan de dissonances sauvages : sous mes fenêtres s'est arrêtée une fanfare, — fanfare de Barbarie! Oncques n'entendis concert aussi fantastique, clameurs si étranges, de pistons, de fifres et de trombones!

On me dit que c'est la musique d'un pique-nique qui revient d'admirer le Niagara à quatre dollars par tête, — nourriture comprise.

*
* *

Revenons à la femme américaine. Le chef de la famille, ici, ne regarde pas beaucoup sa femme : elle n'est point sa confidente, son amie; elle ne connaît pas ses secrets d'affaires, pas plus que ses secrets d'esprit et de cœur. Un bon Yankee pourrait dire à sa femme, comme ce seigneur grossier du moyen âge à sa gente châtelaine : « Je vous ai prise, madame, pour me donner des enfants et non des conseils. » Il la respecte; à bien peu de chose près, il ne respecterait pas autrement le portrait, appendu au mur, d'une ancêtre vénérée.

Avec ce système-là, est-on heureux? Connaît-on l'amour dans le ménage? C'est de la femme que vient cette harmonie divine qui est la poésie de la famille et le bonheur du foyer; mais elle n'est qu'un instrument béni, il s'agit de le faire vibrer. Pour entendre une symphonie de Beethoven, il ne suffit pas d'acheter un piano, si parfait qu'on le suppose, et de le mettre dans un salon à la place d'honneur. Il

ne suffit pas de temps en temps de poser sur le clavier une lourde main; il faut devenir musicien. Les Yankees ont de beaux pianos, oui; mais songent-ils à apprendre le solfége?

***

Je ne crois pas être le seul qui ait cette conviction, à savoir que pour juger sainement un peuple, il faut d'abord s'assurer comment ce peuple entend le mariage, à quelle place il a mis la femme, et quelle est son opinion sur les rapports sociaux des sexes. Or, cette opinion, il l'a inscrite dans sa loi. Voyons la loi américaine.

Il n'y a pas, je crois, au monde, dans les pays civilisés, un code traitant aussi légèrement ce grave sujet. Voyez plutôt.

Pour la validité du mariage, la loi n'exige pas le consentement des père et mère, pas de publications, pas de témoins, pas même la signature des époux! On va trouver le greffier, on déclare s'appeler de tel nom et vouloir se marier avec telle jeune fille : il donne une

licence, c'est-à-dire un papier portant les noms des futurs, lesquels, au reste, lui sont parfaitement inconnus. Les fiancés vont ensuite devant un juge de paix, ou le ministre d'un culte *quelconque*, en n'importe quel endroit des États-Unis, déclarent que les noms portés en la licence sont les leurs; celui qui doit les marier se lève, les déclare unis, signe la licence, et tout est dit.

« Étrange loi, en vérité! S'agit-il de la vente d'un petit coin de terre, il faut un contrat signé, scellé en présence de témoins, enregistré dans un greffe! S'agit-il d'un testament, il faut plus encore[1]. » Et voilà que, pour l'acte le plus sérieux de la vie, on ne prend pas la plus minime précaution pour s'assurer de l'identité et de la capacité des parties contractantes.

Ce n'est pas tout : le mariage, déjà si peu garanti dans son principe, est encore battu en brèche, et pour ainsi dire annulé, par l'adoption irréfléchie et immodérée du divorce. Pour donner une idée de la facilité avec laquelle on

[1] Carlier, *le Mariage aux États-Unis*, livre spécial sur cette matière.

l'admet, il suffira de dire que le Kentucky a fait un édit permettant le divorce par suite d'une annonce mise dans un journal par un mari qui ne voudrait pas payer les dettes de sa femme.

Il y a plus : les cours de justice ont un pouvoir discrétionnaire pour prononcer le divorce. Il y a même des États où les législateurs prononcent aussi le divorce en concurrence avec les cours de justice.

Enfin, pour compléter l'exposé de tout ce galimatias, il faut dire que les États étant, les uns plus, les autres moins larges sur les causes de divorce, les citoyens passent d'un État dans l'autre pour l'obtenir, tout justiciable étant admis à faire la preuve de son domicile sur un territoire sur sa simple affirmation.

On raconte, à ce sujet, une anecdote assez plaisante : Un habitant de Syracuse (New-York) était délaissé par sa femme : il la supposait partie dans l'Indiana pour obtenir le divorce. Voulant s'en assurer, il écrivit alors à tous les greffiers du comté de cet État, les priant de l'informer s'ils n'auraient pas con-

naissance d'un divorce le concernant. Voici une des réponses qu'on lui fit [1] :

« Indiana, 18 septembre.

» Cher Monsieur, il n'y a point eu jusqu'ici » de demande de divorce au nom de ***. Mais » je pense que nous avons bien divorcé la » moitié des citoyens de votre État, et j'ai » tout lieu d'espérer que, d'ici à quelque » temps, votre tour arrivera.

» En attendant l'occasion de vous rendre ce » petit service,

» Agréez, etc. »

***

L'État d'Illinois est aussi renommé pour sa facilité sur le chapitre des ruptures matrimoniales, ce qui a occasionné la plaisanterie suivante :

« Chicago, quinze minutes d'arrêt; les voyageurs pour le divorce. »

[1] Rapportée dans Carlier, *loco cit.*

*
* *

Sénèque rapporte avoir vu à Rome une femme ayant eu vingt-deux maris. Cela devrait faire réfléchir les législateurs d'Amérique; mais les Yankees ne lisent pas l'histoire romaine.

De tout ce qui précède, il apparaît que le mariage, n'étant pas fort dans la loi, ne peut être respecté dans les mœurs; or, à une société qui ne respecte pas le mariage, il manque le plus grand élément de stabilité qui soit au monde.

C'est donc toujours à cette conclusion que l'on revient en observant ce pays : *manque de stabilité*.

*
* *

Puisque je parle du mariage, je dois indiquer, sans l'approfondir, un chapitre délicat, celui des fraudes qui le déshonorent dans son but et dans ses moyens.

La population n'augmente pas dans les classes riches de l'Amérique. Là, en effet, apparaissent les dépenses insensées, le désir de briller, le calcul : on découvre qu'une nom-

breuse famille grève le budget, et alors..... on prévoit. Et même, le cas échéant, on s'adresse au docteur; il y en a qui, de ces besoins infâmes, se sont créé une spécialité et font d'excellentes affaires : on les reconnaît à une marque ajoutée à leur nom, et les journaux annoncent parfois des médicaments qu'il est défendu aux dames de prendre dans une situation donnée : c'est clair.

Du reste, la loi américaine détermine l'époque où commence le principe de vie, pour arriver à fixer la ligne de démarcation entre le fait *permis* et le délit. Je croyais qu'*Orfila*, dans son *Traité de médecine légale*, avait fait justice de toutes ces subtilités, qui reposent sur une fausse observation.

M. Tardieu (*Annales d'hygiène publique et de médecine légale*) a établi, sur tout cela, une statistique effrayante. Encore se base-t-il sur les faits relevés par la police de New-York, la plus défectueuse de toutes les polices.

Quand on parle avec un Américain de ces désastreuses pratiques, il n'essaye pas de les

nier; mais il ajoute qu'elles sont d'importation française — et il le prouve.

*
* *

Chicago! Avant de l'avoir vu, on ne se fait pas une idée de ce que peut être le mouvement d'une cité commerçante. Ce n'est pas une ville; c'est une fourmilière, plus remuante encore que tapageuse, surtout près des quais du Michigan et le long du golfe qu'il forme dans la ville. Des montagnes de fruits, de grains, de salaisons sont saisies par soixante-dix élévateurs puissants qui les déposent dans les bateaux pour l'exportation, tout cela avec une rapidité vertigineuse.

Il n'y a pas cinquante ans, les Indiens, coiffés de plumes, chaussés du mocassin en cuir brodé de coquillages, foulaient ce sol actuellement couvert de magasins sombres et boueux. Leurs fines pirogues, faites d'écorce de bouleau, ériflaient de leur pagaie rouge cette eau que battent maintenant les aubes des navires à vapeur.

Chicago fait tous les commerces, mais le plus curieux est celui des porcs; ils arrivent dans la ville par bataillons, grognant et soulevant des nuages de poussière. Après avoir passé sur des bascules qui pèsent un troupeau tout entier, à un kilogramme près, ils sont reçus dans d'immenses abattoirs dont les instruments sont mus par la vapeur, et, au bout de quelques instants, ils en ressortent sous forme de jambons, de petit salé et de galantine, sans avoir eu le temps de se reconnaître.

Cette ville étonnante, qui en 1829 avait trente habitants, en compte maintenant plus de trois cent mille, malgré les quatre incendies qui l'ont dévorée, malgré les inondations du Michigan, qui ont forcé les habitants à exhausser leurs maisons de douze pieds. Ces travaux d'exhaussement sont merveilleux : on cite un *block* de maisons pesant sept cent mille quintaux qui a été élevé au niveau ordonné en huit jours, sans que les travaux d'une banque qui y était installée fussent interrompus. On avait stipulé un salaire énorme, mais les entrepre-

neurs prenaient les accidents sur leur compte. Il n'y eut pas un carreau cassé. Au reste, les Chicagois adorent déplacer les maisons, et tous ceux qui sont venus ici ont assisté à ce spectacle d'une maison qui se promène.

On n'est pas médiocrement fier de l'extraordinaire développement de la ville, et l'on aime beaucoup à poser des statistiques : parfois, on publie des calculs qui, à nous, Européens, nous semblent au moins étranges. Je trouve dans un journal, par exemple, que, si tous les porcs qu'exporte Chicago étaient mis bout à bout (quelle idée !), cette brochette d'un nouveau genre ferait le tour du monde.

Au reste, les Illinois sont d'une vanité incroyable : ils représentent les Marseillais de l'Amérique. Je voudrais bien voir un Illinois parler avec un habitant de la Cannebière. Sandis ! il s'en dirait de belles !

***

L'hôtel où je suis descendu ici, *Tremont-House*, est immense; il compte, me dit-on,

quinze cents chambres. Dans une ville américaine, le monument en évidence, ce n'est pas l'église, ce n'est pas la mairie, c'est l'hôtel: tout le monde y vit, même quelques familles de la ville. N'est-ce pas que cela est bien caractéristique et donne bien le cachet de cette civilisation hâtive et provisoire?

***

On paye très-cher (trente francs par jour), moyennant quoi on ne trouve pas un domestique qui vous cire vos bottines; songez que le porteur se croit autant que vous : le bel agrément d'être servi par des hommes libres!

Quant à la table, elle est odieuse, tout simplement; jugez plutôt : on vous présente une carte énorme, comprenant au moins soixante plats; vous pouvez les demander tous, cela ne coûte pas un cent de plus (un jour, je me suis passé la fantaisie d'en prendre vingt). Quand vous avez *commandé*, on vous installe, seul, devant une table ronde autour de laquelle dix personnes tiendraient facilement; au bout

d'une demi-heure d'attente, apparaissent les plats demandés, chacun dans une petite soucoupe, le tout accompagné d'une seule assiette. Si vous êtes Français, vous réclamez, bien entendu, qu'on vous présente successivement les plats avec un service différent; peine perdue, le *waiter* n'entend pas se soumettre à vos fantaisies, quand il est blanc, votre égal, conséquemment; quand il est noir, il est idiot. Donc, bon gré, mal gré, voici ce que l'on fait. On prend dans la même assiette une fraction de tous les plats ensemble : soupe au piment, gâteaux, rôti, confiture, beurrée, pickles, moutarde, conserves, pommes de terre, melon d'eau, ragoût, fromages, concombres, pudding, tomates, huîtres frites, galantine et crème; et l'on mange ensemble ou par bouchées alternées ce monstrueux mélange. Que si vous désirez boire, on vous apporte soit de l'eau glacée, soit du café au lait; mais la suprême distinction, le *summum* du bon goût, consiste à casser dans un verre des œufs clairs, à les y délayer avec du soda-water, puis à avaler l'hor-

rible et jaune mixture : on m'a affirmé que cette boisson barbare est délicieuse ; même on a voulu m'en convaincre ; je me suis déclaré convaincu d'avance.

Et je déclare à mes compatriotes, la main sur l'estomac, que tout cela est d'une digestion laborieuse.

J'espère que ma confidence n'amènera pas de complications diplomatiques, mais je pardonnerai difficilement à l'Amérique de m'avoir si mal nourri.

***

Quand on est rassasié, ce qui n'est pas long, comme vous pensez bien, on a le loisir de regarder les Américains manger, chose assurément fort curieuse ; non, vous décrire ce spectacle, n'est pas chose possible. Le Yankee prend sa nourriture vivement, rapidement, précipitamment ; il se dépêche, il est pressé d'en finir ! absolument comme s'il opérait un emmagasinage à Broadway. Il mange avec courage, avec ardeur, avec zèle, il s'y applique : dîner, pour lui, ce n'est pas un plaisir, c'est

un travail : il mange et boit à la sueur de son front. Il se sert de sa fourchette, de son couteau, comme d'outils pour mener à bien l'ouvrage qu'il fait en ce moment. Et, voyez, il pioche les beefsteaks; il avale sans goûter, il engloutit, il a fini... le goinfre !

*
* *

Soirée au théâtre Vicker. Salle superbe; femmes couvertes de diamants, décolletées, les unes trop, les autres plus encore, presque toutes jolies, mais habillées à faire frémir.

Je sais bien que l'habit ne fait pas le moine, et que les moines se vêtissent mal, à cela je n'aurais rien à dire, n'y étant point particulièrement intéressé; mais que les Américaines en fassent autant, voilà ce que je me permettrais de trouver déplorable, — si j'étais Américain.

Quant à la pièce que l'on joue : *Civilisation,* à laquelle on fait un grand succès de drame, elle m'a causé une trop douce joie pour que je n'en dise pas un mot. C'est l'histoire d'un Huron qui tombe éperdument amoureux d'une

princesse de la cour de Louis XV, laquelle a quitté la France et voyage dans une calèche. Vous voyez d'ici le développement : l'homme sauvage, la femme qui ne l'est pas : « Que me fait à moi la civilisation? » « L'amour... » « Dans ce costume, vous épouser! Jamais... » « Fuyons... » « A Paris... »

Et l'on retrouve le Huron à Versailles au second acte, mais il n'a plus ses plumes ni ses scalps; il est vêtu en gentilhomme et débite de grandes tirades sur la civilisation (*bis*); il parle de son pays : « Rendez-lui sa patrie. » La dame, au troisième acte, accorde sa main, après un duel terrible où l'on tire quelques dix coups de mousqueton; mais l'Indien refuse, il apprécie maintenant la distance entre son idole et lui, « pauvre insensé », entre l'état sauvage et la civilisation (*ter*). Alors intervient Louis XV, lequel, ému de tant de grandeur d'âme, déclare que cela lui fera de la peine si ce mariage n'a pas lieu; puis, il crée le Huron grand veneur et chambellan; alors le sauvage pousse un cri aigu et embrasse les genoux du

roi magnanime. Il s'unit donc avec la belle princesse, et ils retourneront en Amérique civiliser sans relâche : et alors, grande tirade sur les bienfaits de la civilisation (*quater*).

Chez nous, ce serait très-drôle, musique d'Offenbach ; mais, je le répète, la pièce a un grand succès là-bas, et, à cet égard, il m'a semblé intéressant d'en donner un aperçu.

*
* *

A ceux qui, après avoir entendu cet échantillon du théâtre, voudraient se faire une idée de la littérature en Amérique, je conseillerais la lecture des œuvres de Mark Twain ; c'est le vrai écrivain yankee, original, ayant la saveur du terroir, donnant la note vraie de la nouvelle Amérique ; il représente le premier bégayement d'une littérature nationale. On lui a fait d'immenses succès ici. Il nous semble absurde souvent ; la jeune Amérique prétend qu'il est charmant : question d'âge. A quarante ans, vous trouvez bête comme tout Guignol, qui, à *dix*, vous faisait tourner la tête. Je recom-

mande surtout la fameuse *Histoire de la grenouille qui a avalé du plomb;* il y a là-dedans des plaisanteries qui pèsent mille kilogrammes.

Il est vrai que nous, peuple vieux, inégal, blasé, nous sommes bien difficiles à dérider.

Donc, ce que les Yankees ont de mieux à faire (ce qu'ils font, du reste), c'est de piller notre littérature : on le leur pardonnerait encore volontiers, si le bon goût guidait leur choix; le malheur veut que, tout en supposant bien que Musset n'est pas un sot, ils s'obstinent à traduire *Rocambole.*

*
* *

Les incendies de Chicago sont célèbres, et, il n'y a pas trois semaines, tout un quartier a été la proie des flammes. L'hôtel où je suis, *Tremontt-House,* a brûlé trois fois, et l'on a fait imprimer en lettres d'or au frontispice ces trois *fires* avec la date de la reconstruction en regard : le propriétaire, à qui j'en fais mon compliment, a l'air tout heureux. Du reste, il est bon de remarquer ceci, à savoir que les Chicagois

ne sont pas médiocrement fiers de cette spécialité d'incendies et de résurrections qui rend leur ville célèbre entre toutes; et ce rôle de phénix renaissant de ses cendres leur semble tout particulièrement mirifique. Vingt personnes m'ont raconté le *great fire* qui est la gloire de la cité, celui de 1871; c'est leur orgueil, leur illustration; ils en parlent, ils le citent comme, chez nous, on ferait d'un grand homme, d'un trait d'héroïsme ou d'une grande bataille. « Monsieur, me dit-on, le 9 tout brûlait, le 11 tout était en cendres, le 12 on rebâtissait; six semaines après, il y avait cinq mille maisons à moitié achevées, les affaires reprenaient, et l'on inaugurait de nouveaux théâtres. »

Ces gens-là bénissent tous les hasards, même quand ils s'appellent malheurs, pourvu qu'ils leur permettent de déployer leur force, leurs ressources et leur témérité — devant la galerie.

C'est un côté curieux du caractère yankee, qui est surtout remarquable ici, car le Chicagois représente la quintessence de l'Américain.

*
* *

J'ai vu hier une chose qui m'a ravi : un meeting. Il s'agissait d'une question d'instruction primaire dans laquelle le peuple trouvait que l'administration de Chicago avait fait fausse route : la réunion a été orageuse, il y a eu tumulte, cris, bousculade, horions; je m'attendais à une émeute; pas du tout, la ville aujourd'hui travaille, roule, fume, embarque, débarque comme si de rien n'était : les journaux commentent la réunion d'hier et promettent des changements selon les vœux émis.

L'Européen a de ces surprises en Amérique, surtout à l'approche des élections présidentielles : l'agitation, alors, est fiévreuse, intense, effrayante; toute la population est sur pied, prenant part à la lutte; chaque groupe politique fait des processions, pose des affiches où il éreinte le candidat adversaire, affirmant que c'est un misérable, un ivrogne, un faussaire, et qu'il a assassiné un grand nombre de personnes.

Quand le scrutin a prononcé, tout rentre dans l'ordre; l'électeur furibond de la veille retourne à l'office, à la charrue, à la mine, et salue le président, s'il le rencontre, se réservant pour la prochaine fois.

Je trouve cela admirable, parce que c'est plein de bon sens.

*
* *

A Omaha, j'ai fait une curieuse rencontre, celle d'une caravane de chefs indiens venant pour s'entendre avec les commissaires de Washington pour faire cesser la guerre terrible que se font depuis six mois, dans l'Ouest, les pionniers et les sauvages. J'examine longtemps ces guerriers, qui, réellement, ont fort grand air, malgré les haillons grotesques dont ils sont accoutrés. L'un des chefs porte un collier... fait de boîtes de sardines; le pionnier, en effet, quand il a mangé le contenu, jette la boîte dans le désert; le Peau-Rouge trouve cette caisse de fer-blanc jolie, la ramasse précieusement et s'en fait une décoration. Le

sachem, qui porte ainsi l'ordre de la sardine, se promène gravement devant moi avec un bruit de dinanderie et une majesté admirables. Il est superbe, du reste, ce sauvage : haute stature, mine dédaigneuse, mendiant se tenant comme un roi, il n'excite pas le rire, mais la surprise : nez aquilin, narines mobiles, sensuelles, peau de brique, yeux bridés, presque chinois, oreilles percées d'un bâton à pendeloques, collier de coquillages, chevelure noire, sèche, luisante, s'échappant d'un diadème de plumes; portant, en guise de vêtement, une peau de buffle, quelques haillons rouges, couleur préférée des races inférieures, une ou deux chevelures scalpées, et, malheureusement pour le pittoresque, un pantalon troué, je dois le dire. Je suis resté longtemps à regarder cet étrange personnage; voyant mon insistance et ma fixité, il m'a examiné un instant, et j'ai bien vu, à la façon dont il a détourné la tête, que mon visage pâle et mon lorgnon ne lui inspiraient qu'une profonde pitié.

Cela m'a désobligé.

*
* *

Les sauvages que nous venons de voir appartiennent aux Arrapahoes, aux Chayennes et aux Serpents ; ce sont les tribus qui résistent le plus à l'influence conquérante de l'Européen. Elles n'acceptent pas de se soumettre comme les *Cherokees* et les *Chactas*, qui sont maintenant des agriculteurs sédentaires. Leurs sachems veulent rester Indiens nomades comme leurs pères, et se plaignent amèrement aux commissaires que leur envoie le président, le « big father », comme ils l'appellent, de l'envahissement et de la cruauté des pionniers. On leur donne quelques présents, du tabac, de la poudre, de l'eau-de-vie, des subsides : malheureusement les représentants de l'*Union* volent leur gouvernement, comme tout bon fonctionnaire doit le faire quand il n'est pas surveillé, et ce qui arrive aux Indiens n'est que la pire moitié de ce qu'on leur envoie.

« Vous nous trompez, disent les Indiens,

vous nous abusez par de vaines promesses. » Et les voilà partis dans « le sentier de la guerre : *path of the war* ». Ce sont alors des scènes effroyables. Les Indiens scalpent les hommes, violent les femmes avec une bestiale brutalité, puis leur coupent les seins et les laissent mourir. Parfois, ils allument du feu sur la poitrine de leurs prisonniers et dansent autour des malheureux qui agonisent.

Même quand la guerre n'est pas déclarée, il y a toujours des luttes, des batailles entre les Indiens et les trappeurs qui cherchent l'or. J'ai eu la bonne fortune de causer avec un pionnier qui a passé quinze ans de sa vie dans les affreux déserts du Far-West, en face des Indiens. Il me raconte des scènes étranges : je reproduis un de ses récits :

« Nous étions partis, dit-il, moi et cinq autres mineurs, dans la Sonora, pour prospecter (c'est-à-dire, pour sonder les terrains aurifères). Le soir du sixième jour de marche, nous plantâmes nos tentes au bord d'un ruisseau (*creek*), près d'une colline dont les flancs

avaient bonne figure (c'est-à-dire, annonçaient de l'or), et nous dormîmes bien, la bride de nos mules attachée au poignet, de peur d'alerte. Le lendemain, dès l'aube, un Indien, qui débusquait de derrière un buisson, vint humblement nous demander du tabac (*tchoupa*). Nous lui en donnâmes. La présence des Peaux-Rouges dans notre voisinage nous inquiétant, nous creusâmes au pied de la montagne un trou protégé d'un épaulement, où furent déposés les gallons d'eau, la viande de buffle sèche, le *bacon* et les armes. Bien nous prit de ne pas négliger cette précaution. Dans la matinée, un des nôtres, qui s'était avancé dans un pli de terrain, revint en courant : « Les *couyotes*, dit-il, débouchent du » bois en hurlant, les Indiens sont là [1]. » Il n'y avait rien d'insolite dans la prairie, et pourtant, quelques instants après, nous étions bien sûrs que, derrière chaque pierre, au pied de chaque buisson, il y avait un sauvage. Nous

[1] Les *couyotes* (loups) fuient avec terreur les Indiens, qui les maltraitent et les mutilent.

venions d'élever doucement un de nos chapeaux hors du trou où déjà nous étions réfugiés, et aussitôt une flèche l'avait percé. Nous engageâmes le feu. Voici comment nous procédions : deux de nous visaient une pierre, l'un à droite, l'autre à gauche, et tiraient presque en même temps, celui de droite un peu plus tôt. La première balle effritant le coin de la pierre, l'Indien qui était derrière cette pierre se jetait brusquement de l'autre côté, en se découvrant, recevait en tête la balle du second tireur, faisait un bond énorme et retombait, foudroyé comme un lapin.

» Les Indiens tenaient le creek, et, n'osant nous donner l'assaut, attendaient patiemment que l'eau nous manquât. Au bout de trois jours, les outres étaient vides, et une soif horrible nous tourmentait; la position n'était plus tenable. Au soir, un de nous, un brave et solide gaillard de vingt-cinq ans, s'offrit pour aller au ruisseau remplir une outre. Nous laissâmes la nuit tomber bien noire, et, pendant que nous tenions nos fusils épaulés, n'osant respirer, il

rampa jusqu'à l'eau et emplit le gallon : nous le voyions, nous le sentions revenir. Tout à coup, un caillou roula; aussitôt, un sifflement et un bruit mat particulier nous avertirent que le malheureux était touché; en même temps, dans l'obscurité, une silhouette d'Indien bondit sur lui. Nous tirâmes, mais trop vite, et le sauvage que nous venions de manquer se mit à scalper notre camarade : nous entendîmes l'épouvantable « floc » qui nous fit frissonner jusqu'au fond des entrailles. Dans un de ses mouvements, enfin, nous réussîmes à ajuster le Peau-Rouge, et une balle l'étendit roide mort sur sa victime.

» Mais nous n'avions pas d'eau, et nous mourions de soif. Le lendemain, fous, désespérés, nous résolûmes de nous faire tuer plutôt que de continuer à souffrir ainsi : en masse, subitement, nous sortîmes de notre retranchement, et, après avoir tué les sauvages qui étaient trop près de nous, nous nous jetâmes dans la rivière, à plat ventre, pour mieux boire. Les flèches sifflaient, et, quand nous revînmes, trois de nos camarades gisaient au bord du creek;

la nuit, un de ces malheureux, qui vivait encore, se traîna jusqu'à nous; il avait une flèche dans le ventre, et se tordait dans d'affreuses convulsions : il expira enfin, l'écume aux lèvres. Alors, celui qui restait avec moi, un Prussien, me proposa d'escalader la montagne et de fuir par derrière, ce que nous fîmes avec des fatigues et des dangers inouïs. Et alors, dans cette plaine qui, à l'infini, n'était qu'un sable ardent, nous nous mîmes à marcher vite, désespérément, dévorés d'une soif atroce que nous trompions en mettant sur notre langue des pommes de terre râpées. A la fin, au bout de deux jours de marche, épuisé, je me laissai tomber sur le sable, disant à mon compagnon de m'abandonner là : il hésita un instant, fit un pas en avant, puis, revenant, m'enleva sur ses épaules et me porta. La Providence, enfin, eut pitié de nous, et ce soir-là même nous arrivâmes dans une vallée où il y avait de l'eau et du gibier en abondance.

—Qu'est devenu votre compagnon? demandai-je à mon narrateur.

— Nous nous sommes fâchés au moment de la guerre : il m'a appelé « chien de Français », je lui ai répondu par « sale Prussien ». Il m'a quitté, et je ne l'ai jamais revu. »

*
* *

Quand on a entendu de pareilles histoires, on ne trouve plus, pour blâmer le meurtre des Indiens par les pionniers, les paroles sévères et flétrissantes qui, de loin, venaient à l'esprit et au cœur, en foule ; et, alors seulement, on comprend l'immense difficulté de ce problème : fusion des races. Le philosophe de Boston, le politique de Washington, du fond de leur cabinet, déclarent qu'il faut l'union des blancs, des noirs, des rouges et des jaunes. Mais le planteur de Charleston leur répondra que *Tom* est une brute, et le leur prouvera ; le rowdy de *Virginia-City* leur racontera que *Nez-Percé* a violé, puis scalpé une femme hier : madame Brown, de San-Francisco, leur objectera que *Chi-hao* sent mauvais.

Que dirait le philosophe de Boston, s'il venait en Far-West ?

*
* *

C'est réellement une singulière existence que celle du pionnier ; rien n'égale son audace, sa résolution, sa froide énergie ; il s'enfonce dans le désert avec des piquets, une tente, des pioches. Arrivé au pied d'une montagne ou d'un ruisseau aurifères, il s'installe et travaille, calme, âpre à la besogne, bravant les fatigues, les privations et les intempéries, insouciant du danger et de la solitude. Mais voici que, de tous les points de l'horizon, accourent d'autres aventuriers, flairant l'or, comme les chacals une proie ; ils se pressent à la curée : bon gré, mal gré, on fait place aux nouveaux venus, en grognant un peu ; puis on s'habitue à vivre ensemble, sans trop se regarder.

Mais, dans cet amas, il y a des mauvaises têtes ; dans cette réunion d'orpailleurs, il y a des paresseux qui veulent manger sans travailler, des pillards. Or, entre voleurs, il n'y a rien de plus sacré que la propriété, et le larcin d'un mulet y est considéré comme plus grave que le meurtre d'un homme. Comment s'y prendra-t-on pour rétablir l'ordre compromis?

Avec des honnêtes gens, les *desesperados* auraient raison, on s'inclinerait devant eux, et on leur assurerait au besoin une pension pour être tranquilles; mais ici, avec des *rowdies*, les choses tournent autrement. Une nuit, quelques brigands devenus gendarmes se réunissent secrètement pour aviser à la sécurité publique; quelques noms sont prononcés à voix basse; on se sépare, et le lendemain on trouve pendus à la plus haute branche d'un arbre, et se balançant au soleil levant, quelques-uns de ces bandits mal élevés : c'est la loi de lynch.

Parfois, un homme d'une trempe énergique, d'un courage fou, d'une force herculéenne, se met à la tête de gens d'ordre, s'institue et s'intitule grand justicier, sans se cacher, à la face de l'univers et de tous les coquins, disant à la canaille armée de revolvers et de bowies-knifes : « C'est moi qui te punirai, si tu bouges. » Tel fut Bob Wilson, le schérif de Denver, et voici l'histoire que raconte à son sujet Hepworth Dixon : Un jour, trois individus disparaissent de Denver, emmenant des chevaux

volés. Bob se met à leur poursuite, les trouve, les arrête, se nomme et leur dit : « Je vais vous ramener à Denver et vous pendre. » Brownlee fait le geste de toucher à son revolver, il roule le crâne fracassé; Carter veut s'élancer, une balle dans la poitrine l'étend roide mort; le troisième, Smith, reste muet de peur ; tremblant, il se laisse garrotter, bâillonner et ficeler sur son cheval.

Bob rentra à Denver avec son prisonnier et, le jour même, l'accrocha au réverbère, soigneusement.

C'est ainsi que se fondent les villes au Far-West.

*
* *

Il est réellement intéressant de remarquer que les commencements de la vie de société sont toujours et partout les mêmes : la loi de lynch et le schérif Bob se dressent au début de l'histoire de tous les peuples. Devant les excès, les exactions du fort, du brutal, devant le déchaînement des appétits, devant la conviction vite acquise que l'homme est, en ré-

sumé, un misérable où les mauvais instincts débordent, on recourt à l'autorité, on s'en remet au pouvoir d'un maître au cœur ferme, au bras solide. Voyant que l'arbre planté en liberté, au grand soleil, en pleine nature, n'est qu'un sauvageon, on va trouver un jardinier pour qu'il greffe, pour qu'il taille ce tronc vigoureux et désordonné : le malheur est que le jardinier, souvent, en fait du fagot et des feux de joie.

Le vertige de la serpe!

***

L'Indien n'estime pas et n'aime pas sa femme. Il la bat, et, quand elle est adultère, lui coupe le nez ou la tue, à son gré. « Le Dieu Manitou, dit-il, a fait l'Indien pour chasser, et la femme pour travailler. » Aussi, les femmes, écrasées des besognes les plus abjectes, sont-elles généralement laides au physique, et, au moral, plongées dans un abrutissement complet. Ces horribles mégères sont, du reste, d'une férocité inouïe, et, quand les Indiens veulent torturer *un blanc, ils le* livrent à leurs *squaws* qui in-

ventent et pratiquent d'atroces supplices sur les prisonniers.

Singulier être que la femme, meilleure que l'homme quand il est bon, pire que lui quand il est mauvais !

***

A propos de ces femmes indiennes, tout ceux qui ont vécu au Far-West vous raconteront qu'elles recherchent beaucoup l'homme blanc, et qu'il est très-facile de nouer avec elles des relations galantes. « Elles mendient notre amour », me disait un pionnier charitable; du reste, on compte beaucoup d'enfants métis, issus de ces unions passagères.

Ce fait est remarquable partout et est aussi commun aux négresses et aux Chinoises.

L'élévation de la race par l'instinct féminin, quel phénomène naturel est plus digne d'attention ?

***

Si vous examinez l'état actuel des choses, vous comprendrez que les Américains n'amé-

lioreront pas les Indiens en les attirant à eux, mais les tueront. Et vous le regretterez si, jetant un coup d'œil sur l'histoire, vous voyez à quel point, quand le Canada nous appartenait, les Français avaient su entrer dans la familiarité de l'Indien et s'en faire aimer.

On se rappelle, en effet, cette singulière scène racontée par Chateaubriand. Il vit, dans une cabane indienne, un maître de danse, un petit Français, poudré et frisé, avec un habit vert-pomme, raclant sur un violon : *Madelon Friquet*, pour faire danser les Iroquois. Il disait : « Messieurs les sauvages, mesdames les sauvagesses », et leur apprenait les belles manières. Après chaque danse, les Indiens riaient aux éclats en lui prenant les mains et en gambadant...

Mais tout cela est changé, et bientôt s'éteindra le dernier Peau-Rouge, et avec lui la poésie du désert.

*
* *

Cette race est décidément bien condamnée à

périr, il y a là-dessus des chiffres terribles : en 1865, il y avait plus de 300,000 Indiens; cinq ans plus tard, on n'en comptait plus que 287,000. Et, chose très-singulière, cette effrayante dépopulation se remarque même parmi les Indiens civilisés, cantonnés dans les réserves. Ainsi, en dix ans, ils sont tombés de 44,000 à 25,000. On n'explique pas suffisamment tout cela; mais enfin, il est certain que l'Indien disparaîtra sans avoir fait un pas en avant. Ce sauvage ne s'élèvera pas dans l'échelle humaine : il mourra stupide et oisif à côté de sa charrue, sans être sorti de l'état rudimentaire de la tribu.

*
* *

C'est un phénomène des plus curieux que cet arrêt, cette improgressivité qui semble être le privilége de certaines races. L'humanité présente trois degrés de civilisation distincts : *chasseur, pasteur, laboureur;* l'Indien, l'Arabe, l'Américain. Une race, la nôtre, a passé successivement par ces trois degrés, mais, à

chacun de ces états, elle a laissé des frères qui y sont restés immobiles, sans pouvoir suivre sa marche ascendante. Le blanc a été chasseur et pasteur comme l'Indien et l'Arabe, mais l'Indien ne deviendra pas pasteur, ni le Bédouin laboureur. Dans un arbre, le rameau de tête, le rameau central monte sans cesse, visant le ciel, absorbant toute la séve; mais les branches latérales qui, à chacune de ses étapes, naissent avec lui, restent à leur place, enchaînées à ce niveau où elles s'atrophient et se dessèchent.

***

A-t-on fait remarquer que le type américain semble se rapprocher de l'Indien? C'est une observation aussi bizarre qu'incontestable.

***

Dans l'Amérique centrale où je suis maintenant, il y a des Anglais, des Allemands, des Suédois, des Norvégiens, des Russes, des Français, des Espagnols, des Italiens, des Grecs, des Arabes, des Nègres, des Indiens,

des Chinois; c'est le lieu de réunion des nations qui couvrent l'univers.

J'arrive, je l'ai dit, de Palestine.

Cette Palestine, tous les peuples de la terre se la sont disputée aussi.

Hébreux, Philistins, Pharaons, Grecs, Persans, Mèdes, Macédoniens, Romains, Musulmans, Mongols, Turcs, Guy de Lusignan, Napoléon. — Durant des siècles, elle a été le champ de bataille du monde. Et maintenant, ce pays est calme comme un cimetière; cette motte de terre, dont la possession a coûté la vie à tant de héros, est délaissée. Que signifie ce changement? Pourquoi cette Palestine, autrefois si enviée, si glorieuse, est-elle devenue un objet sans valeur et encombrant? Et d'où vient que cette fiancée si belle qui a excité parmi les peuples tant de colères, de haines et de combats, croupit maintenant dans la solitude et l'abandon?

Les temps sont changés. L'humanité a toujours la même énergie conquérante, la même séve débordante, mais le but n'est plus le

même. Autrefois, elle produisait les croisés qui combattaient pour leur Dieu; plus tard, ce furent les volontaires de 92 qui bouleversèrent le monde, au nom d'une idée politique; actuellement, ses enfants s'appellent pionniers et cherchent des pépites.

Le rendez-vous des peuples, ce n'est plus Chanaan, c'est l'Amérique, et la terre promise, c'est le pays de l'or.

Dans quelques siècles, quelle est la contrée où se jettera en foule l'humanité, et quelle est l'idée, la convoitise ou la fatalité qui l'y portera ?

*
* *

Nous roulons dans le Far-West. Au loin, jusqu'à l'horizon, s'étale la grande prairie, toute constellée de trèfles, de tournesols, de soucis sauvages, de nénufars et de soleils aux boutons d'or : le vent frais des sierras lointaines creuse, sur la plaine immense, des vagues bariolées. A la surface de cette mer fleurie, frissonnent, courent et ondoient, au souffle de la brise, des

moires chatoyantes aux mille reflets; un renard, à la fourrure grise, les yeux clairs, dresse ses fines oreilles derrière un arbuste nain; les coqs de prairie, les plouviers, les merles et les vautours s'ébattent à l'envi; des myriades d'insectes invisibles chantent dans cette nature spontanée et vierge, sous le ciel bleu; des légions de sauterelles bruissent dans les hautes herbes. Ce bourdonnement, cette harmonie intense de la vie joyeuse, sauvage et libre, s'éteindra à l'apparition de l'homme, du maître; le silence remplacera ce fourmillement imperceptible et puissant.

*
* *

Ce chemin de fer du Pacifique, sur lequel nous courons depuis deux jours, est bien défectueux encore, et il ne faudrait pas s'attendre à trouver dans cet immense travail la solidité, l'élégance étudiée, le fini de nos lignes ferrées européennes. Il y a dans les trois lieues de tunnel au mont Cenis plus de science mille fois que dans tout le *Pacific Railway*; mais les

ingénieurs yankees n'ont pas été à l'École polytechnique, et, s'ils connaissent les épures, c'est pour en avoir entendu parler seulement; pour eux un coup de pioche vaut mieux qu'un trait de plume; ils estiment que pour finir un travail, il n'y a rien de tel que de le commencer. Quant à arriver du premier coup à la perfection, c'est une chose dont ils se soucient fort peu. Dès qu'une entreprise est par eux jugée utile, ils n'ont rien de plus pressé que de s'y mettre, ne se piquant point de prévoir dès l'abord et de résoudre les difficultés à venir par des plans et des études : ils vont de l'avant, sans trop se charger l'esprit, « *go ahead, never mind* »; si la chose marche mal au début, elle ira mieux ensuite. Si l'on commet quelques bévues, on a assez d'expérience et d'expédients pour s'en tirer.

Ainsi exécutées, toutes leurs œuvres doivent être et sont incomplètes, disparates, négligées; elles n'ont rien de définitif : il faudra les réparer demain, mais le Yankee ne s'inquiète pas de demain : il pourvoit aux besoins du jour,

va au plus pressé, pense que c'est bien suffisant et n'a pas tort.

*
* *

On n'admettra jamais en France cet empirisme américain.

Nous sommes un peuple amoureux de théories; nous prenons toutes les questions de haut; nous estimons qu'il faut procéder en tout par développements philosophiques, par examen intellectuel, aligner des raisonnements, aller jusqu'au bout, logiquement, brutalement, nier, au besoin, les faits qui semblent contrarier nos systèmes et nos déductions, sans pitié pour les contradicteurs, — car rien n'est despotique comme l'idée; à propos de rien, nous allons chercher *les principes;* nous tirons le canon pour tuer une mouche — ou la manquer.

*
* *

Voici l'endroit du fameux pari qui eut lieu entre les deux compagnies concessionnaires des travaux, *Central* et *Union*. Les constructeurs

de *Central* firent un jour 10 kilomètres de rails; pris d'émulation, les ouvriers de *Union* en posèrent 11 kilomètres et demi; mais alors ceux de *Central*, se réunissant dans un suprême effort, en achevèrent 17 kilomètres en onze heures! Ce fut superbe — mais vous voulez bien croire que les trains déraillent.

Les Américains adorent les *challenges*, les défis, les courses au clocher, les concurrences folles, et l'on citera longtemps ce capitaine d'un bateau de l'Hudson qui, pour dépasser un rival, brûla sa cargaison et dut payer 5,000 dollards d'indemnité. C'est charmant, très-drôle, mais jamais cela ne prendra en Europe, j'ose l'affirmer.

*
* *

Nous passons en ce moment à *Promotory-Point*. C'est là qu'eut lieu, le 10 mai 1869, la fête d'inauguration du railway, où l'orgueil théâtral qui caractérise l'Amérique put se donner libre carrière. Ce furent de pompeuses démonstrations et d'interminables liesses. Le télégraphe

parlait : « Découvrez-vous, disait-il à l'ouest, au sud et à l'est, nous allons prier. » Et Chicago répondait : « Nous vous suivons. » Et les journaux s'imprimaient à profusion, et l'on discourait, et l'on criait; mais, désespérant de se faire entendre de l'autre côté de l'Atlantique, on envoyait le tout par dépêche au vieux continent, afin qu'il n'en ignorât. — Ils eussent été parbleu bien fâchés qu'il en ignorât. Et on lançait le vieux sarcasme à la tête des « civilisations décrépites », et l'on en dit des « miracles d'activité », « génie américain », « grand œuvre », « avenir colossal » ! bref, ce fut délirant. Mais voilà que, maintenant, on demande pour je ne sais plus combien de millions de réparations, voilà que le railway n'est pas solide, que sais-je encore ! voilà qu'il ne marche pas comme ceux des « civilisations décrépites », qui auraient mis, à la vérité, quelques années de plus pour le construire.

Que ce *Pacific Railway* résume bien l'Amérique, ses immenses qualités et ses défauts : énergie, hâte, amour de la gloriole !

*
* *

Les grands peuples sont orgueilleux, les petits sont vaniteux; mais enfin, géants comme myrmidons, ils aiment qu'on les exalte et qu'on flatte leur fierté nationale; dans ce métier d'adulateur, n'ayez crainte, ne prenez point souci de la vraisemblance; dites à toutes les nations qu'elles sont fortes, — comme à toutes les femmes qu'elles sont jolies, vous serez cru; votre absurde compliment sera le bienvenu, et l'on dira que vous êtes charmant.

Mais ce travers qu'ont tous les peuples, nulle part on ne le trouve plus développé qu'en Amérique; la fibre nationale y est arrivée à ce point de sensibilité qu'un rien la fait résonner d'une manière profonde, violente, douloureuse; le patriotisme y est devenu maladie, ou tout au moins manie, et parfois les voisins en sont incommodés. « Nous sommes forts, disent les Yankees, très-forts; qui est-ce qui dit que nous ne sommes pas forts? » Et ils

regardent de côté la perfide Albion, qui, en personne bien élevée et prudente, courbe la tête, et l'échine souvent.

*
* *

Comme je ne parle pas au nom de mon gouvernement, je ne vois pas ce qui m'empêcherait de dire aux Américains que je trouve ridicule cette glorification perpétuelle de la patrie. Qu'ont-ils à objecter à cela? mon appréciation est celle d'un étranger sans parti pris, qui écrit ce qu'il voit et comme il le voit; et, du moment qu'ils me donnent d'eux cette opinion, le tort est de leur côté : ils voulaient me frapper de respect, et voilà que je hausse les épaules : c'est désastreux; car la pompe, l'apparat, l'extérieur, tout cela était à mon intention, à moi étranger, et voilà que je dis : « Les poseurs! »

Oui, ils m'ennuient, ils cherchent trop l'éloge, ils le provoquent, et je ne connais pas de plus sûr moyen de s'attirer des choses désagréables. Ils sont trop empressés, trop âpres à

prélever un tribut de louanges sur tout ce qui passe à portée de leur vanité. Tout voyageur est soumis, ici, à un impôt d'admiration, et j'en connais qui refusent de payer les droits à cette douane d'un nouveau genre; peut-être ont-ils le caractère mal fait, mais la question n'est pas là.

*
* *

A mesure qu'on approche des États du Pacifique et du pays des placers, les *revolvers* et *bowie-knives* apparaissent, avec d'autres types de voyageurs que ceux d'entre Chicago et Omaha. Ce sont des pionniers, à l'œil froid, dur, à l'attitude déterminée et calme. Leurs costumes sont bizarres, grotesques parfois, et pourtant l'idée d'en rire ne vient pas; on ne saurait le prendre sur le même ton gouailleur avec un *squatter* qu'avec un de nos paysans, de même qu'on ne s'aviserait pas d'adresser à un Yankee les mêmes plaisanteries qu'à un milord.

Il n'y a rien de vulgaire dans ce pays.

***

Tout ce nouveau monde a quelque chose de hâtif, d'inachevé, d'inquiet, de provisoire; jamais cela ne m'est apparu plus clairement que devant ces cités du Far-West, hier florissantes, aujourd'hui abandonnées, vides, laissées là comme pour attester l'instabilité de cette civilisation fiévreuse.

On retrouve, après des milliers de siècles, les ruines de Karnak, de Memphis et de Baalbek; mais, dans quelques années, qui dira où se trouvaient Julesburg et Benton?

***

La voie des chemins de fer, ici, n'est pas close; chacun peut donc traverser la ligne en liberté, et y séjourner, si bon lui semble, à ses risques et périls; même au milieu des villes les plus populeuses, le train passe à niveau dans les rues, sans ralentir sa marche, sonnant seulement d'une manière continue, en signe d'avertissement. Il convient, au reste, de dire que les compagnies, afin d'assurer à la locomotive

libre passage partout, ont adapté à son avant un fort bel éperon, nommé *Cow-catcher*, lequel coupe en deux bêtes et gens : à bon entendeur..... mais ici, bêtes comme gens ont des yeux, des oreilles, des jambes, et s'en servent, sans attendre qu'on les en prie, comme chez nous. Un Yankee rira aux larmes si vous lui dites que, dans les gares de notre bienheureux pays, il existe des messieurs en uniforme qui surveillent les voyageurs avec sollicitude et les empêchent de se jeter sous les roues de la locomotive.

En réalité, l'armée de fonctionnaires qui administre, régente et embrouille les chemins de fer, chez nous, est trop nombreuse de moitié : ce personnel immense ne sert qu'à gêner, qu'à agacer les voyageurs, outre qu'il coûte très-cher à la compagnie; mais il faut qu'en toutes choses les Français marchent comme un régiment — ou comme un troupeau.

*
* *

Et en tout cela est ainsi. Toujours cette in-

gérence lourde, maladroite, arbitraire, de l'administration et du pouvoir, dans mille petits actes qui, en raison même de leur insignifiance, devraient être laissés à l'initiative et au bon plaisir de chacun. Cette déplorable manie donne le mot de nos défauts et, peut-être bien, de nos désastres. L'espèce d'opposition taquine, d'inertie maligne qui semble de plus en plus caractériser notre nation tient beaucoup à l'abus de la réglementation et à la gêne qu'impose le gouvernement.

« Les Français, a dit un homme d'esprit, ne se fâchent que dans deux circonstances : quand on les force à monter la garde et quand on les empêche de la monter. »

C'est fort bien dit, mais ne serait-ce pas la faute du caporal ?

*
* *

Le développement des chemins de fer, aux États-Unis, est absolument stupéfiant : le réseau actuel est presque aussi considérable que celui de tous les autres peuples du globe en-

semble. Il est vrai que, dans la seule année 1872, les Américains ont construit 11,000 kilomètres de lignes ferrées, maintenant en cours d'exploitation !

Cela tient positivement du prodige. Mais aussi, combien ces entreprises ne sont-elles pas simplifiées, facilitées par l'application de ce principe que nous, Français, nous trouvons si fécond — en théorie : par la division du travail !

Voyez plutôt :

Une ligne est concédée, il s'agit de la construire. Si une seule compagnie était obligée de faire face à tout, on ne finirait jamais; or, il est nécessaire de se hâter, car les capitaux attendent, improductifs; pas de retard, car « time is money », ici plus encore qu'en Angleterre. Vite, on distribue la besogne entre diverses sociétés de capitalistes et de constructeurs : la compagnie concessionnaire exécute la ligne seulement; une autre (*Rolling stock Company*) fournit le matériel roulant, les wagons ordinaires des voyageurs et des marchan-

dises; une autre (*Pullmann*) se charge des wagons de luxe, *palace-cars;* une autre (*Express-Co*) s'occupe des bagages des voyageurs; une autre établit des restaurants pour les trains, etc.

Et, chacun de son côté, on va de l'avant, de concert, sans se gêner réciproquement, et, quand l'entreprise est terminée, quand la ligne est livrée à la circulation, tout marche avec entente, ardeur et vigilance, car l'intérêt est commun.

Comme ces gens-là entendent et pratiquent l'association !

Que ce système soit infiniment préférable aux complications et aux lenteurs de notre monopole; qu'il soit nécessaire de modifier, sinon de supprimer ce monopole, personne n'y contredit en France, notez cela; mais nous avons la mauvaise habitude de remettre toutes les réformes au jour où nous ferons une bonne petite révolution.

***

Nous voici aux montagnes Rocheuses, et le

train gravit déjà les pentes, soufflant, tirant, geignant; nous devons franchir la crête à niveau, n'y ayant pas de tunnel, comme au mont Cenis : un travail pareil eût été trop long et trop cher surtout; or, l'exécution des ouvrages américains est souvent aussi parcimonieuse que leur conception a été grandiose; mais, réellement, la voie sur laquelle court la locomotive est ridiculement dangereuse : nous franchissons, d'un bond, d'énormes précipices sur des ponts, ou plutôt des poutres branlantes : ce serait à donner le frisson si l'on avait le temps d'y penser; mais on n'a pas plutôt conscience du péril qu'on est déjà de l'autre côté, courant follement.

Un pareil état de choses ne pourrait pas durer en France.

Sur le *Pacific Railway*, on attend qu'un train ait fait la culbute pour bâtir des ponts en maçonnerie ou en fer.

L'événement ne peut tarder bien longtemps.

*
* *

A *Sherman*, le point culminant de la voie,

le train est à 8,423 pieds au-dessus du niveau de la mer, la plus grande hauteur que, jusqu'à présent, ait atteinte un chemin de fer. L'air est vif, sec, la respiration un peu gênée, le coup d'œil superbe; tout autour de nous se dressent les pics sourcilleux, couverts de neige, énormes et immobiles. Drus et serrés comme une armée en bataille, les pins comblent les précipices, montent à l'assaut des rocs les plus escarpés; ce paysage alpestre, piqué çà et là de cascades grondantes, a toute la sombre fraîcheur, l'éclat tranquille d'une toile de Ruisdaël, et parfois me rappelle la poésie voilée des montagnes d'Écosse.

On détache le train de la locomotive, et nous voilà partis, glissant sur les pentes des monts Wasatch, vertigineusement, avec un grondement de tonnerre que répercutent tous les échos.

*
* *

Salt-Lake-City. Donc, me voici chez les Mormons. Je m'informe d'un hôtel : on m'indique

celui de *Townsend*, un apôtre de l'Église mormonne. « Un apôtre restaurateur, me dis-je, c'est bizarre : allons chez Townsend. »

A mon arrivée, l'illustre « saint du dernier jour » me bénit : néanmoins, je ne sens pas la grâce descendre en moi, malheureux impie que je suis; on m'installe dans une ravissante petite chambre donnant sur le jardin, aux fenêtres ombragées de *cotton-woods*, d'ailantes et d'acacias. A *Déseret*, pays de l'abeille (c'est le nom que les Mormons donnent à leur cité), toutes les maisons sont ainsi entourées, et cela donne à la ville un charmant aspect.

***

J'ai demandé à Townsend de me présenter à Brigham Young : il hésite. « Quelle est votre profession? me demande-t-il. — Journaliste. — Oh! répond-il, Young, le tout-puissant, dit que les journalistes sont des bavards; il ne les admet pas volontiers auprès de lui. »

Et il fait bien, ma foi, ne pouvant qu'y perdre. Voilà certes un empereur qui ne fera

pas la faute de rendre sa monarchie constitutionnelle et qui, en cela, sera logique.

*
* *

Je viens de rencontrer « Sa Majesté » dans *Main-street*. Toute la population s'incline religieusement devant lui, moi comme les autres, plus que les autres, car, en Mormonie, il ne faut pas broncher sur l'article des génuflexions. Young a soixante-quatorze ans, un collier de barbe grise, un extérieur simple, une figure pleine de bonté ou plutôt de bonhomie, n'ayant rien d'extraordinaire, sauf les yeux, qui dénotent une pénétration étonnante. Il faut en effet que cet homme soit fort, pour tenir cent mille âmes tremblantes sous sa loi.

Il gouverne seul : la Chambre qu'il s'est donnée n'est pas législative, et sa seule mission est d'enregistrer les mandements du pape-empereur. Il est le trésorier de la communauté : c'est lui qui achète et revend la plus grande partie des produits agricoles ; ajoutez qu'il fait la banque ; qu'à toutes ces petites industries il s'est

amassé un joli pécule de 100 millions; que, dès l'arrivée au Lac-Salé d'un convoi d'émigrants, il se fait amener les femmes les plus jolies, pour les sanctifier au fond d'un tabernacle qui ressemble à une alcôve ; que beaucoup de jeunes dévotes tiennent à épouser spirituellement Smith, et qu'alors, temporellement, c'est Young qui remplit le rôle de son prédécesseur; que, toutes les fois qu'un Mormon part en prédication, il est d'usage qu'il désigne quelqu'un pour aller, de temps à autre, faire une visite à sa femme, afin que la pauvre chérie ne s'ennuie pas trop; et que ce bienheureux substituant est souvent le Président; tout cela pourra vous donner une idée des charmantes prérogatives dont Young est investi.

Je me ferais bien Mormon, mais je voudrais être le pape : qu'on se le dise, au Lac-Salé.

*
* *

La prostration morale de ce peuple devant Young est étonnante : Brigham est pape et empereur. Pour trouver dans l'histoire des

exemples d'un pareil despotisme, il faut remonter jusqu'au gouvernement sacerdotal égyptien, dont le mormonisme n'est qu'une résurrection. Il était, du reste, nécessaire que la muette obéissance fût le principal dogme de cette société bizarre, qui ne peut se soutenir qu'à la seule condition de n'être point discutée : c'est, maintenant, l'âge d'or du mormonisme, en tant que religion ; quand, au lieu d'un dogme à croire, il faudra des systèmes raisonnés, quand il faudra expliquer le pourquoi, quand, aux croyants, auront succédé les philosophes, alors les beaux jours de cette secte seront passés.

A cette épreuve, le christianisme lui-même périclite.

*
* *

Ce Young, avant d'embrasser la profession qu'il exerce maintenant, était peintre-vitrier ; et, à ce propos, je dois dire qu'une chose m'a toujours particulièrement étonné dans ce pays-ci, à savoir, la facilité prodigieuse qu'un Américain a de faire tous les métiers, si disparates,

si incompatibles qu'ils puissent paraître. Vous pouvez trouver le même homme successivement menuisier, coiffeur, jurisconsulte, matelot, dentiste, aubergiste, boulanger, acteur, boucher, journaliste, épicier ou député au Congrès, portant partout son bon sens pratique, son dédain pour les formes et les choses reçues.

***

Young aime, encourage et fréquente beaucoup le théâtre. Ses filles sont actrices. Il comprend que les hommes aimeront toujours ce genre de divertissement moral; il voit là un moyen facile de frapper leur imagination, de leur inculquer les saines doctrines et la morale pure. Tout cela n'est pas mal vu et vaut bien notre système, lequel consiste à faire du théâtre l'exposition et souvent le piédestal de tous les vices, comme de toutes les corruptions.

***

Le pape-empereur aime beaucoup à danser :

il a été appelé le *grand prêtre de la joie.* On adore le bal à Deseret, et, dans *Social-Hall,* on peut assister souvent, soit à des entrechats bibliques, exécutés par des apôtres, soit à des cotillons où tout le monde figure : pape, prophètes, saints, évêques — et même quelques pécheresses.

***

Le révérend Townsend m'a mené au *tabernacle,* qui est fort laid : on dirait une chaudière renversée. C'était l'heure de l'office, et Young prêchait; il a parlé sur l'*ingratitude.* Son sermon a été éloquent, plein de pensées neuves, de comparaisons piquantes, frisant un peu le vulgaire.

Mais l'auditoire est là, attentif, bouche béante, buvant les paroles du grand prêtre ; c'est plus que de la piété, plus que de la ferveur, c'est du fanatisme.

D'où vient cela ? Comment se fait-il que tous ces hommes qui, hier, étaient des paysans sans aucune croyance, des vagabonds n'ayant de loi que leur caprice, des gens habitués à mettre

au-dessus de tout les intérêts matériels, pris, du reste, dans les classes les plus dégradées de la vieille Europe; comment se fait-il que ces hommes soient devenus, tout à coup, des fidèles ardents, dociles, religieux ? car, il ne faut pas s'y tromper, rien n'est plus complet que leur dévouement, plus entier que leur foi.

Ce serait presque une énigme, si l'on ne réfléchissait à l'influence extraordinaire du « milieu » : ces hommes se trouvent jetés, tout à coup, sans préparation, sans volonté contraire du reste, dans une atmosphère de dévotion intense ; ayant le moral trop faible pour résister à l'entraînement, ne s'y efforçant point, au surplus, ils s'anéantissent, ils se fondent dans la grande communauté et deviennent eux-mêmes enthousiastes disciples, sectateurs aveugles du prophète.

Qu'un petit ruisseau bien calme tombe dans un torrent, le ruisseau n'arrêtera pas le torrent, mais le grossira.

*
* *

Chaque Mormon peut avoir autant de femmes

qu'il en peut nourrir, dit le livre de Smith. Dans la vérité des choses, ce sont plutôt les femmes qui soutiennent le mari, de leur travail et de leur industrie ; vivant dans de petits cottages isolés, elles emploient leurs économies à se faire un intérieur charmant, où le maître soit choyé, fêté, assez pour désirer y revenir, sinon y rester ; elles s'appliquent à le captiver, à l'accaparer, suprême but de la femme, comme savent ceux qui l'ont observée un peu ; voilà donc à quoi se bornent leurs rivalités, et, au fond, ce n'est pas pour le maître une chose si désagréable.

Young a pensé qu'il fallait éviter les querelles de femme à femme, et il a, tout de suite, trouvé le moyen pratique : la suppression, pour les femmes, de la vie commune : c'était la polygamie sans le sérail.

Méhémet-Ali disait que, dans sa carrière, il n'avait trouvé que deux difficultés : établir la discipline dans son armée et la paix dans son harem.

Méhémet-Ali n'était pas de la force de Young.

*
* *

Ce qu'il y a de neuf dans cette religion, c'est qu'elle établit la sainteté du mariage. Toutes les autres doctrines, ou à peu près, vantent le célibat comme l'état par excellence de l'âme supérieure, laissant le mariage à la multitude des pécheurs et des âmes faibles. L'idéal de la femme grecque était Vesta; celui de la femme chrétienne fut la Vierge; le modèle, ici, c'est *mistress Angell,* épouse de Brigham Young, mère de cinq enfants. La plus grande gloire d'un Mormon, c'est d'avoir une nombreuse famille; créer, c'est faire plaisir à Dieu; le devoir conjugal est un article du dogme, un rite sacré. Le célibataire n'est pas bon Mormon; il est vu d'un mauvais œil par la communauté; l'armée n'aime pas les déserteurs.

*
* *

Une chose bien digne de remarque, encore, c'est que le mormonisme ne considère pas le

travail comme une expiation, mais, bien au contraire, comme une sanctification. Selon Young, produire de l'huile, moudre du blé, voilà des actes méritoires aux yeux de Dieu, infiniment plus que toutes les contemplations; pour lui, c'est Marthe qui aurait choisi *la meilleure part :* Dieu, dit-il, aime mieux voir ses enfants cultiver le sol que de les entendre prier, et il fait plus de cas d'une journée de travail que de la récitation d'un chapelet. Les évêques inspectent les labours, les semailles, les prairies de leurs ouailles, et sont eux-mêmes meuniers, agriculteurs, mécaniciens, planteurs, fabricants; on a appelé l'épiscopat mormon le « clergé du travail ».

Voilà un Évangile qui ne pouvait prendre naissance qu'en Amérique.

*
* *

A *Salt-Lake-City*, la population est généralement belle; il faut excepter les arrivants, les nouveaux immigrés, qui ont la lourde structure des paysans européens : mais, à mesure qu'ils

vivent au Lac-Salé, on voit leur teint devenir plus clair et leurs formes plus délicates. Dans l'Inde, au dire du fameux voyageur *capitaine Burton,* il suffit d'un séjour de quelques années pour détruire l'éclat de la peau et détériorer la beauté des proportions, surtout chez les femmes. Pourquoi ne pas admettre qu'une semblable influence, en sens contraire, soit exercée par cette admirable vallée, par cet air vif et doux comme celui de la Grèce?

Et n'est-il pas vrai de dire que le climat, c'est l'homme?

*
* *

Après le repas, aujourd'hui, j'ai eu un entretien fort intéressant avec une des femmes de Townsend. Je lui demandais pourquoi elle avait épousé ce vénérable apôtre et j'insinuais, à ce propos, qu'en France, se mariant avec un jeune homme, dont elle serait l'unique compagne, elle aurait un peu plus de distractions qu'avec le digne prélat, lequel était rempli de bonnes intentions, je n'en voulais point douter,

mais devait se trouver à la tête de soixante-dix hivers et de cinq épouses.

« Vous êtes un philistin », me dit-elle.

J'en tombai d'accord.

« Et vous jugez ces questions avec vos idées profanes. Il faut, dans cette vie, ne l'oubliez point, songer sans cesse au salut de son âme. Eh bien! supposons que je vous aie épousé, vous, au lieu de Townsend. »

Je fis un geste : cette supposition me flattait, peut-être plus que de raison, et je tremblai un instant de devenir apostat.

« Avec ce dernier, continua la petite prélate, j'aurai, après ma mort, dans le ciel, une glorieuse place ; car il est écrit que la femme occupe devant le Tout-Puissant le même rang que son mari ; tandis qu'avec vous....

— Avec moi, interrompis-je, c'est tout juste si nous pourrions entrer dans le royaume des élus, car je suis un grand pécheur, je l'avoue avec humilité! »

*
* *

J'éprouve le besoin d'ouvrir ici une paren-

thèse : on doit trouver que je parle souvent des femmes dans mes notes de voyage ; cela est vrai, et la raison en est que, pour moi, l'étude de leur condition, de leurs mœurs, de leurs pensées, révèle presque toute la physionomie d'un pays et donne souvent le vrai mot d'une civilisation.

***

Au Lac-Salé, il naît plus de femmes que d'hommes. C'est, du reste, un fait commun à tous les pays polygames et qu'on m'avait déjà fait remarquer en Turquie, par exemple. Il y a là une loi physiologique qui se manifeste partout où l'homme est épuisé par l'abus du plaisir. On pourrait donner sur ce chapitre mille détails, mais ils sont beaucoup trop intéressants pour être imprimés.

***

Les cérémonies d'initiation mormonne ne sont déjà plus assez secrètes, au Lac-Salé, pour qu'un étranger ne puisse parfaitement se renseigner à leur sujet. Elles ont beaucoup de

rapports avec celles des francs-maçons et sont destinées, comme elles, à frapper l'imagination des néophytes par des rites aussi mystérieux qu'effrayants, mais frisant parfois l'immoralité. Ainsi, on représente la création, la femme sortant du sein de l'homme, etc... et il paraît... Allons, c'est trop difficile à raconter.

*
* *

C'est en 1827 que Joseph Smith fit ses premières révélations. Vous savez en quoi consiste la fable qu'il imagina.

Les Indiens d'Amérique sont un débris du peuple d'Israël, qui vint aborder sur le nouveau continent, à une époque reculée. Depuis, ils sont tombés dans une extrême barbarie, et les derniers prophètes ont enfoui leurs annales, écrites sur des feuillets d'or, dans les flancs d'une haute montagne. Un ange a remis le livre sacré à Smith, qui l'a traduit au moyen de deux pierres données par Dieu, l'*Urim* et le *Thummim*, lesquelles forment une lunette surnaturelle, sans laquelle on ne peut comprendre les

caractères étranges du livre. On remarquera que personne n'a vu les feuillets sacrés et que Smith les traduisait derrière un rideau. Que tout cela est donc réjouissant !

Il en a donné des copies, mais le docteur *Authon* a déclaré que les lettres étaient tout simplement des caractères empruntés, pris à toutes sortes d'alphabets et placés dans d'autres positions.

Grâce à des recherches et à des révélations, on peut voir clair, maintenant, dans toutes ces supercheries. On sait qu'en 1809 un certain *Salomon Spaulding*, ministre protestant fort instruit, fit un roman, intitulé : *Manuscrit trouvé*, dans lequel il imagine cette arrivée d'Israël en Amérique. L'œuvre du ministre fut remise à un prote, qui est précisément *Sydney Rigdom*, l'*Omar*, ou plutôt le compère du nouveau Mahomet, et, très-certainement, c'est de là que vient l'inspiration primitive de Smith, qui s'appropria la fiction de Spaulding.

Joë Smith, évidemment, n'était pas un homme ordinaire. Lisez ses révélations : au

milieu de mensonges grossiers, comme lorsqu'il prétend que Jéhovah ordonne aux Mormons de le nourrir à rien faire, lui, son serviteur chéri, vous y rencontrerez une certaine grandeur, une poésie de haute allure, une indéniable largeur de vues qui font que vous le comparerez à Mahomet, avec lequel, à mon sens, il a beaucoup de rapport, comme individu. Mais sa doctrine ne vivra pas comme celle de l'Arabe, et son nom n'aura pas, dans les siècles, le même retentissement. C'est qu'il n'a pas, comme le célèbre coraïte, résumé les aspirations de tout un peuple.

« Les novateurs, a écrit un de nos grands hommes, ne sont forts que parce qu'ils personnifient les vœux d'une nation ; il les devancent, voilà pourquoi on les persécute, mais ils les expriment, voilà pourquoi on les suit. » C'est ce qui distingue le grand Mahomet du pauvre Joë Smith; voilà pourquoi l'un est devenu le prophète révéré de millions de fidèles, et pourquoi l'autre est et sera toujours considéré comme un véritable bohème.

Smith oublia que, pour frapper l'imagination des hommes, d'une façon durable, il faut mépriser leurs plaisirs, repousser du pied leurs idoles, et se montrer ainsi d'une autre essence qu'eux. On connaît la scandaleuse aventure dont il fut le héros, avec une certaine madame Forster, jolie créature à qui il essaya de prouver qu'elle devait être à lui, Dieu ayant fait une expresse révélation à ce sujet. La provocante brebis, frémissante des effluves de la foi, allait céder, et Smith commençait à entrevoir la douce récompense de son éloquent et sensuel sermon, lorsqu'au milieu de cette conversation biblique, survint M. Forster, homme borné et impie, qui mit le prophète à la porte, ni plus ni moins que s'il se fût agi d'un simple commis voyageur.

L'histoire fit du bruit ; ne pouvant nier, Smith avait la main forcée. Il inaugura sa fameuse théorie de la femme spirituelle, la *polygamie*. Et c'est cela précisément qui sera la cause de la ruine du mormonisme. Ne voyez-vous pas que tout cela s'enchaîne et

qu'un pouvoir humain doit périr, quand il n'est pas fondé sur le respect des lois naturelles et les règles immuables de la vie de société?

*
* *

Quoi qu'il en soit, je ne saurais trop insister sur la moralité, apparente du moins, de toute cette société. Pas un cabaret, pas un tripot de jeu, pas une femme dans les rues, pas de maisons de tolérance, pas d'adultère; pas plus ici qu'en Turquie, un étranger ne peut avoir d'aventures galantes, et il y a de cela une excellente raison.

Dans tous les pays polygames, les hommes sont jaloux, ils surveillent leurs femmes constamment, et, partout où la femme ne peut pas faire autrement, elle est envers son mari d'une fidélité admirable. Un étranger (*gentile*) qui ne serait pas réservé pourrait bien recevoir la visite de deux ou trois saints qui le plongeraient incontinent dans le lac Salé.

Pour un Français, la discussion n'est pas fa-

cile avec un Mormon. Je disais, hier, à Townsend, lequel est devenu mon ami, que la polygamie est dégradante pour la femme.

Il ne répondit qu'un mot, mais il me fut mortel.

« Cela vaut mieux, dit-il, que votre prostitution. »

*
* *

Les Mormons, désormais, ne peuvent prospérer; l'éloignement leur donnait du prestige. Le chemin de fer a jeté autour d'eux la civilisation, qui les tuera. Cette excroissance, au demeurant malsaine, quoi qu'il y paraisse, finira par se résorber dans le corps robuste qui l'environne; mais Young a vu le danger; aussi parle-t-on d'un nouvel exode. Ce qu'il a appelé « l'ordre d'Enoch » était tout simplement un moyen de s'assurer du nombre des fidèles sur lesquels on pourrait compter, au cas où l'on abandonnerait le *Lac-Salé*. Le roi des îles *Sandwich, Kalakaua*, est converti et offre à Brigham Young de faire du mormonisme la religion

d'État dans son royaume. Et il est presque probable que le pape acceptera, si ce n'est déjà fait.

Voilà qui est fort bien, mais je ne croyais pas le roi *Kalakaua* aussi voluptueux.

Une autre raison de l'effondrement probable de cette société, c'est la tranquillité parfaite où on la laisse. Réfléchissez que sa fortune, sa célébrité, ses progrès ne datent que du jour de l'assassinat du prophète. Persécuter une religion, c'est le plus sûr moyen de lui attirer des fidèles. Qu'un imbécile ressuscite l'antique culte des poireaux, et qu'un gouvernement décrète de mort tous ses adeptes, cette secte couvrira le monde.

*
* *

Je vais, enfin, quitter la cité du Lac-Salé et sa singulière population, mais je n'oublierai pas les quelques jours que j'ai passés là, au milieu de la société la plus curieuse qu'il soit donné au voyageur d'étudier, parmi les nations civilisées. Cette société, on ne peut se défendre de

l'admirer, si l'on considère les étonnants et merveilleux résultats qu'elle a produits. Et pourtant, Young est un monarque absolu. C'est à se convertir au despotisme, ma parole.

***

Le séjour que j'ai fait au Lac-Salé m'a, du reste, démontré que le progrès matériel et le mouvement civilisateur sont aussi merveilleux, dans ce pays livré au pouvoir d'un seul, que dans la républicaine Amérique.

En ce qui concerne le développement des peuples, la forme politique du gouvernement a moins d'importance qu'on ne le croit en France. Je suis peut-être le seul qui professe cette opinion, mais cela ne prouve pas qu'elle soit fausse.

***

Un professeur de l'Université de Notre-Dame (Indiana), le révérend père L., a bien voulu m'inviter à visiter cet établissement, l'un des plus grands de l'Amérique. On me dit que je

puis le prendre pour modèle de l'instruction supérieure aux États-Unis. Voilà deux jours que j'y suis installé, après avoir été accueilli de la façon la plus charmante du monde. J'ai mon couvert mis à la table des Pères, parmi lesquels beaucoup sont Français. On m'offre du vin, à la santé de la patrie, qu'ils aiment ici bien mieux que nous autres, je vous assure ; ils me montrent leurs cellules, leur musée, leur observatoire, leur imprimerie, où ils publient un journal (l'*Ave Maria*); leurs arbres, leurs fermes. Tout est propre, soigné, comme généralement dans les monastères ; ne faisant presque plus partie de l'humanité, tout l'amour de ces hommes a passé là, dans la nature. « Trouvez-vous que c'est aussi bien qu'en France ? » me demande-t-on. Je m'arrête devant leur église, que l'on bâtit. « Elle sera très-belle ; il faudra revenir quand elle sera finie », me disent-ils.

Ils ont compris qu'un sombre visage est un vilain masque pour la religion ; ils l'ont faite aimable et enjouée.

Et nous passons de longues heures à parler d'instruction sous les grandes avenues du parc.

*
* *

L'établissement universitaire de Notre-Dame, qui est bâti dans une belle et saine campagne, est réellement superbe ; et, en France, aucun de nos lycées n'en approche. Les couloirs sont larges, les plafonds hauts; les salles d'étude et de classe propres, spacieuses, ventilées avec un soin extraordinaire, l'été, et chauffées, l'hiver, au moyen d'une machine à vapeur, qui permet d'avoir l'eau chaude et l'eau froide à tous les étages. De grandes prairies, d'immenses allées ombreuses, un lac, alimenté par des sources d'eau vive, permettent aux élèves de courir, de se reposer, de prendre les bains, de se promener en barque ou de pêcher, au moment des récréations.

L'histoire de cet établissement, qui est, en même temps, une école primaire, un collége, un couvent et une université, rend bien

compte de l'esprit américain. En 1842, le père Saurain fonde un collége, dans une plaine inculte occupée par les Indiens. En 1844, la législation d'Indiana lui accorde le droit de s'ériger en université, et de délivrer des diplômes. Alors, on élargit les cadres, on appelle d'autres professeurs, on forme un corps académique. Et voilà l'Indiana doté d'une université, sans bourse délier. L'État ne surveille pas du tout les classes ; mais il est de l'intérêt même des administrateurs de l'université, pour attirer les élèves, de rendre les études fortes et de ne délivrer de diplômes qu'à des jeunes gens instruits.

Je me suis rendu compte de la somme d'instruction que représentent leurs grades de bachelier et de licencié ès sciences, ès lettres, de licencié en droit et docteur en médecine ; elle est la même qu'en France et roule sur le même champ, absolument. La seule différence consiste en ce que, à côté des écoles classiques (*classical works*), il y a les cours commerciaux, qui sont les plus suivis. Et il est constant

qu'à la fin de l'année scolaire il y a plus de *masters of accounts* (maîtres des comptes) que de bacheliers.

Les élèves travaillent aux mêmes heures que nos lycéens et n'ont pas plus de récréation. L'année scolaire est de la même durée. Les vacances ne comprennent pas les mêmes mois, mais sont aussi courtes que les nôtres.

En un mot, je n'ai point constaté de différence notable, dans les études classiques, et, plus généralement, dans le système d'instruction, entre les universités américaines et les lycées français. Eh bien! à ce genre d'instruction, je fais un reproche capital : *il fait trop travailler les enfants.*

L'éducation anglaise est toute différente, et cela m'apparut clairement, lorsque je visitai l'université d'Oxford, où je trouvai comme une résurrection de l'éducation antique, de cette éducation qui garde l'équilibre entre la vie physique et la vie intellectuelle, qui donne une place prépondérante aux exercices du corps.

Reportez-vous aux Grecs et aux Romains : « Chez eux, dit M. Taine, quand le jeune homme avait été au gymnase, au bain, qu'il avait écouté ses maîtres sous le Portique, les orateurs à l'Agora ou au Forum, la journée était finie. » De là cette harmonie complète du corps et du cerveau, de là ce calme, cette beauté tranquille, venant de l'accord des fonctions vitales. Mais l'homme, en se développant, s'est, pour employer l'expression heureuse du même auteur, « déjeté tout d'un côté, par la prédominance de la vie nerveuse et cérébrale, par l'effort disproportionné ».

L'homme fléchit sous le poids accablant des connaissances acquises : le faix de ses inventions et de ses idées lui déforme les reins. Mais on ne voit pas cela en France et en Amérique : on veut faire engloutir à un enfant toute la science humaine, ce qui est une simple folie. On l'enferme dans une boîte étroite où il étouffe et d'où il sort deux fois par semaine; il travaille onze heures par jour, plus qu'un membre de l'Institut, à une époque où il n'est pas en-

core formé, et les professeurs voient d'un bon œil qu'il lise à la récréation, au lieu de jouer et de courir. On en fait ainsi un pur cerveau..., ou un cul-de-jatte.

*
* *

J'adresserai encore une critique à notre système d'éducation supérieure, et, conséquemment, à celui des États-Unis. Il ne développe pas assez les langues vivantes, tandis que la place prépondérante est donnée aux langues de peuples morts depuis des siècles. Pourtant, lequel est réellement le plus instruit, le plus utile à son pays, du jeune homme qui parle couramment l'anglais et l'allemand, ou du petit phénomène qui fait des phrases grecques comme défunt Démosthène, ou aligne des vers latins à l'imitation de cet excellent Virgile Maron? Ces jeunes savants, impropres à tout ce qui touche la vie pratique et usuelle, n'est-ce point là une pépinière de déclassés?

J'engage fort mes compatriotes à lire la biographie des chefs de la Commune.

*
* *

Retranchez donc de vos programmes les choses antiques qu'ils contiennent; faites étudier son siècle à l'enfant; apprenez-lui deux ou trois langues vivantes; développez largement la gymnastique; augmentez la durée des récréations; mettez tous les colléges dans les campagnes; l'argent qui vous sert à distribuer des prix comme celui-ci : *Marie, ou la vertu récompensée*, employez-le à former des bourses pour des voyages que vous accorderez à deux ou trois élèves distingués, ne donnant aux autres que des mentions honorables ; et alors, vous aurez une vraie, une solide éducation, au lieu de celle que vous préconisez maintenant, laquelle est dangereuse dans ses moyens, et toute de convention dans son but.

*
* *

A quelques milles de Notre-Dame, est l'université de Sainte-Marie, pour les jeunes filles. J'ai été admis à la visiter, et je suis resté émerveillé des vastes proportions, de la propreté, de la salubrité de cet établissement que j'ai pu

étudier dans tous ses détails. Toujours cet accueil cordial et simple : « Revenez demain, me dit-on; nous ferons chanter les élèves devant vous. » Ces élèves sont fort instruites, comme j'ai pu en juger.

En France, je ne pourrai visiter aussi complétement un couvent de demoiselles qu'après avoir atteint un âge fort avancé, la sœur tourière ayant l'habitude de se signer, avec toutes les apparences de la plus profonde terreur, d'aussi loin qu'elle aperçoit une moustache.

*
* *

Le plus bizarre établissement que l'on ait imaginé pour l'éducation des filles, c'est le collége d'*Oberlin*, dans lequel on reçoit et instruit, ensemble, des jeunes gens et des jeunes filles de quinze à dix-huit ans : on a fait beaucoup de bruit, ces temps derniers, autour de ce couvent-collége. On prétendait que le système offrait beaucoup d'avantages, sans le moindre danger; on publiait des statistiques séduisantes, des rapports superbes.

J'ai voulu savoir l'opinion du doyen de Notre-Dame sur ce collége célèbre : il m'a répondu ceci :

« Voulez-vous que je vous donne le nom de vingt jeunes filles qui en sont sorties enceintes ? »

A la bonne heure : je m'en doutais. Aussi, je ne m'y reconnaissais plus.

*
* *

A côté de ces grands établissements pour l'instruction supérieure, dont la direction comme la création sont laissées à l'initiative particulière, il y a les *écoles publiques* fondées et entretenues par l'État.

Depuis que je suis dans ce pays, je visite toutes celles que je rencontre. Voici quels sont les principes du gouvernement au sujet de l'instruction primaire :

Il considère qu'il est de son devoir de faire participer le peuple entier à cet inappréciable bienfait. Il a voulu que ses écoles fussent gratuites ; mais il respecte trop l'individu pour avoir osé les faire obligatoires.

Dans chaque commune, ce sont les habitants qui fournissent (par un vote) les fonds nécessaires à la construction de l'école, à l'achat du mobilier, au salaire de l'instituteur. Le supplément est fourni par l'État, qui, en récompense, exige qu'on lui fasse des rapports sur les classes, et peut ainsi assurer l'unité de direction.

Ouvertes à tous les enfants des deux sexes, depuis cinq jusqu'à dix-huit ans, les *common-schools* sont l'équivalent de notre enseignement primaire à tous les degrés, de nos cours spéciaux, et, en grande partie, de l'enseignement de nos lycées.

Ainsi, l'élève qui a passé successivement par la *primar-school*, la *grammar-school* et par la *high-school* sait lire, écrire, compter; il connaît l'orthographe, l'arithmétique, le dessin, la physique, la tenue des livres, l'histoire des États-Unis, la littérature américaine, les sciences exactes, naturelles et physiques, le français et l'allemand.

Malheureusement, peu de jeunes Américains

parcourent ce cercle complet ; car les affaires les réclament, et l'instruction, pour elle-même, il faut le dire, ne séduit pas le Yankee. Il apprend les éléments et quitte l'école ; ceci justifie les paroles suivantes de M. de Tocqueville : « Il n'existe pas au monde un pays où, proportion gardée, on rencontre aussi peu de savants et moins d'ignorants qu'aux États-Unis. »

La commune, en même temps qu'elle vote les fonds pour l'instruction, nomme un bureau d'éducation, *board of trustees*, pour surveiller l'école, et il paraît que cette surveillance est excessivement stricte. Nos *commissions cantonales* sont issues du même principe, et l'on sait ce qu'elles valent. Voilà un exemple d'une institution identique dans les deux pays : en Amérique, elle fait une œuvre bonne et grande ; en France, elle n'est qu'une ridicule superfétation.

C'est que nous manquons d'initiative, et que nous avons contracté l'habitude d'obéir à des ordres extérieurs, au lieu de prendre en

nous-mêmes notre force d'impulsion; c'est que nous ne sentons pas assez énergiquement le devoir nécessaire, pour mettre en avant notre responsabilité individuelle. Cette faiblesse de conscience disparaîtra-t-elle? Évidemment oui; mais il faut, pour cela, un long exercice de la vie publique. Ce n'est qu'en se servant du bras débilité qu'on lui communique, à nouveau, la force et la vigueur.

*
* *

Quand on voit ces écoles publiques si bien organisées, quand on voit l'instruction si largement répandue, ici, on ne peut s'empêcher d'envier le sort de ce pays. On comprend pourquoi la vie publique y pourrait être plus sage, le progrès plus facile, que partout ailleurs.

Ici, en effet, le peuple fait lui-même ses affaires, au moyen du suffrage universel; et s'il les fait mal, ce n'est pas la faute de son éducation, car il a été à l'école, et il sait lire.

S'il trébuche, son excuse n'est pas qu'on l'ait laissé dans l'obscurité.

Nous aussi, nous avons le suffrage universel; mais notre paysan, qui en est le maître, notre paysan est ignorant. Nous avons confié un fusil à un aveugle : il en doit résulter des malheurs.

Ah! on s'agite, en France, on fait des discours, des projets, on parle de réformes politiques et sociales : mais il faut toujours, en fin de compte, remettre la solution de tous ces problèmes à un suffrage inintelligent; il faut toujours se servir de cet instrument dangereux et imparfait, de cette belle lame sans poignée avec laquelle la main se coupe. Nos gouvernants ne suivent pas l'ordre logique des choses : ils oublient que l'instruction est la source de tout.

Voyant l'arbre qui périclite, ils veulent le soigner par les feuilles et non par les racines.

*
* *

Revenons en Amérique. Le système des écoles publiques, que je viens d'exposer, ne

satisfait pas tout le monde, il s'en faut; c'est qu'on ne l'applique pas dans son esprit et qu'on n'y pratique pas, ainsi qu'on le devrait, la séparation de l'Église et de l'État. J'en parlais aujourd'hui avec un Américain catholique : « On a posé en principe, disait-il, afin de rallier tout le monde à ces écoles, qu'on n'y parlerait point de religion, ce soin devant être laissé aux écoles du dimanche : malheureusement, les instituteurs, qui presque tous sont méthodistes ou presbytériens, lisent et *commentent* la Bible en classe : le principe est violé. Il s'ensuit que les catholiques, ainsi que les adeptes des autres sectes protestantes, ne peuvent y envoyer leurs enfants. Et voilà que nous payons un impôt dont nous ne pouvons bénéficier. Pourquoi ne fait-on pas comme au Canada, où l'on remet à chaque religion une partie de l'impôt, proportionnelle au chiffre de ses adhérents? »

*
* *

« Le catholicisme a-t-il de l'avenir aux États-*Unis?* » demandais-je au révérend père L.

« Depuis 1865, me dit-il, le nombre des fidèles a doublé : nous sommes maintenant neuf millions, et dans cinquante ans l'Amérique sera catholique. »

— Mais le protestantisme?

— Le protestantisme est divisé en mille sectes; arrivé déjà à cet état qu'avait prédit Bossuet : *autant d'Églises que de têtes,* il ne sera bientôt plus que poussière. Jugez plutôt; voici les principales communions : méthodistes, luthériens, congrégationalistes, épiscopaux, presbytériens, anglicans, quakers, moraves, unitaires, dunkériens, universalistes, wesleyens, sabbatariens, campbellistes, baptistes libres, baptistes de la vieille école, millénaires, taylorites, putneyites, svedemborgiens, come-outers, schwenkfelders... Je pourrais continuer. La plus forte de ces églises, le méthodisme, ne compte que 1,600,000 adeptes; elle a pour elle le gouvernement, mais nous avons le nombre; et ici, le nombre est roi.

Considérez encore ceci, à savoir que le fondement de l'idée protestante est que chaque

fidèle, Bible en main, peut et doit se créer une foi; or, rien n'est plus propre que ce dogme à effrayer l'Américain, homme pratique, aux idées claires, *farmer* ou marchand, peu enclin aux discussions théologiques, aux spéculations religieuses. Si cet homme éprouve le besoin d'une religion, — et il l'éprouvera au milieu de cette société troublée, qui se résume en trois mots : lutte, inquiétude, égoïsme, — tenez pour certain que, tournant le dos au protestantisme, composé de rivalités, de contradictions et de confusion, il ira droit au catholicisme dont les dogmes, assis, immuables, lui fournissent l'appui qu'il demande, le refuge qu'il cherche, dont la croyance révélée raffermit son âme, en proscrivant les doutes, les indécisions et les découragements.

— Vous avez donc confiance en l'avenir? pourtant vous m'avez dit que l'État protége vos adversaires.

— Tant mieux! nous n'avons pas à payer sa protection par des compromis, des égards, des ménagements. Du reste, demeurez con-

vaincu que l'alliance de l'État est toujours onéreuse pour l'Église; on ne croit pas cela en France, on y viendra, après bien des déconvenues, mais on y viendra; et ce que le gouvernement de Grant pouvait faire de mieux pour notre avenir, c'était de ne pas s'immiscer dans nos affaires et de nous laisser libres de travailler au salut de cette nation.

Nous sommes énergiquement conduits par nos chefs spirituels; nous avons organisé nos diocèses sur une grande partie du territoire, et, peu à peu, nous prenons racine dans le pays; nous bâtissons des églises superbes pour frapper l'imagination; nos sociétés de Saint-Vincent-de-Paul, nos sœurs de charité forcent l'admiration de tous; nous écrivons dans les journaux, nous en fondons, pour nous défendre, sinon pour attaquer; nous inaugurons des universités; instruire les enfants, c'est faire un grand bien et s'assurer une influence profonde; nous provoquons les discussions; nous instituons des conférences; nous faisons de la propagande à l'américaine; nous publions

des brochures que nous répandons à profusion, dans les villes, les gares, les wagons, les omnibus ; nous nous mettons franchement dans le monde actuel ; nous employons les moyens du siècle ; nous nous sommes faits Yankees ; dans nos mains, l'antique esquif de l'Église est devenu bateau à vapeur.

Et nous marchons courageusement dans cette voie, nous accomplissons notre mission, nous parachevons notre œuvre, avec l'ardeur de gens qui n'ont, pour les arrêter, ni les joies, ni les soucis de la famille. »

***

Mais il me faut dire adieu à l'université de Notre-Dame, et c'est avec un vrai regret que je quitte tout ce monde, qui m'a si bien et si cordialement accueilli, que je tourne le dos à cette ravissante campagne de l'Indiana, à ces longues allées de tilleuls, où j'ai passé de si bons instants : j'ai promis d'y revenir, mais Dieu sait si jamais je pourrai tenir cette parole, et je serre la main des professeurs, mes com-

patriotes, comme d'amis que, peut-être, je ne dois plus revoir.

*
* *

Dans cette chaude atmosphère de la liberté des cultes, on a vu pousser des plantes bien étranges. Il existe, par exemple, à *Oneida-Creek* une société qui a pour dogme fondamental la communauté des biens et des femmes. Ce sont les *partisans de l'amour libre* (*free-lovers*), disciples de John Noyes, ex-clerc d'avoué.

Ils disent que la propriété est un vol, le mariage un préjugé, et qu'il est coupable à deux êtres de se dévouer l'un à l'autre pour jamais. Il est certain que la communauté des femmes est une fort agréable chose, et qu'ainsi se trouve supprimée la grande confrérie que vous savez : néanmoins, on ne peut s'empêcher d'être étonné devant une société qui pousse aussi loin le libre échange.

Ce singulier phalanstère subsiste et devient florissant, ce qui doit faire tressaillir d'aise les âmes des citoyens *Cabet* et *Fourier*.

Un voyageur raconte qu'ayant eu la curiosité de voir le village qui abrite cette secte, il fut saisi par une femme, portant une robe scandaleusement courte, et qu'il dut opposer une vigoureuse résistance à cette aimable pythonisse, laquelle prétendait avoir trouvé en lui son *affinité*. (Comme avec discrétion ces choses-là sont dites!)

A la lecture de ce récit, je m'étais fait ce raisonnement sensé, à savoir que les femmes jeunes et jolies ayant trouvé, là-bas, plutôt deux affinités qu'une, il restait seulement les autres. Bien que d'un caractère naturellement assez résolu, je ne me sentais pas capable d'affronter l'affinité d'une petite horreur.

S'il vous plaît, m'étais-je dit, je n'irai point à *Oneida-Creek*.

M'y voici pourtant; et peut-être convient-il de n'analyser point les raisons d'ordres divers qui m'y ont conduit.

Mais, à l'arrivée, on est loin de compte, je vous assure. Rien, dans cette société, ne répond à l'idée affriolante qu'on s'en faisait de loin, et

le libre amour y est entendu d'une façon qui en diminue le danger, — comme le charme, aux yeux de certains touristes dépravés.

Vous saurez, en effet, qu'il faut, avant de demander une femme, avoir l'assentiment de la communauté; et les « Saints » veillent avec sollicitude à ce que leurs frères ne soient pas heureux plus qu'il ne convient. D'un autre côté, pour calmer les emportements sensuels, on veut que les jeunes gens offrent leur amour aux duègnes et que les jeunes filles soient réservées aux vieillards. Cela satisfait-il tout le monde? Je ne veux même pas le savoir.

Mais il est bien certain qu'ainsi, l'amour, au lieu d'être un duo, devient un solo.

*
* *

Ainsi, voilà une société dite de l'amour libre, et que trouve-t-on en tête de son règlement, que découvre-t-on derrière ce titre alléchant « Communauté de femmes » ? Une surveillance importune sur les rapports sexuels, une censure jalouse, une ingérence permanente de tous

dans les affaires de chacun, une inquisition tracassière et despotique. Je ne connais pas d'exemple d'une pareille tyrannie ! Sous les Khalifes, on empalait les gens, mais on les laissait libres de se marier à leur guise ; et voilà qu'on n'a même pas ce droit à *Oneida-Creek*, le dernier mot de la société libre.

Dans le gouvernement des hommes, il y a une limite qu'on ne doit pas dépasser, un équilibre que l'on ne compromet jamais impunément. Si l'on vous dit : la licence est là, cherchez bien, vous devez y trouver aussi le despotisme — dans quelque coin.

*
* *

Dans l'État de New-York, se trouve *Mount-Lebanon*, asile des Shakers, ces étranges adeptes d'une religion inoffensive autant que bizarre, dont le principal rite est une sorte de danse, faite de sauts brusques et de tremblements convulsifs. En souvenir des derviches du Caire et de Damas, je ne pouvais faire moins que de comprendre *Mount-Lebanon* dans mon itinéraire.

Une chose m'attirait surtout dans cette communauté, c'était le dogme du célibat, c'était cette vie monacale d'une population réunie d'hommes et de femmes de tout âge.

J'assiste, depuis quelques jours, à cette existence tranquille et silencieuse, d'où les passions semblent bannies; je vois les efforts que font ces malheureux, pour vivre dans le renoncement, pour refouler les tentations, pour éloigner les idées viriles : les frères et les sœurs n'osent se regarder, les sœurs sont horriblement habillées avec des sacs de toile, de peur d'éveiller la convoitise et d'inspirer l'œuvre de chair.

Pauvres gens, ils luttent contre l'impossible, ils veulent imposer silence à la nature : ils ne comprennent pas que cette vie claustrale est une digue qui, emprisonnant les instincts, leur donne plus de force.

Quand on le laisse dans le domaine du mystère, l'amour est la cause d'épouvantables désordres moraux. Les idées qui, de l'organisme physique de ces malheureux, montent

à leur cerveau, ressemblent à ces plantes qui, du fond des mines, altérées d'air pur et de soleil, grimpant aux parois, poussent des rejetons étranges et démesurés.

*
* *

J'ai pris l'habitude de causer plus particulièrement avec un de ces bons Shakers, le frère S. : je l'interroge sur sa religion, ses dogmes, sa théodicée; tout cela est bien obscur et se résout en des rêveries peu intéressantes au fond; mais, ce que je relève curieusement, c'est qu'à chaque instant et d'une façon inconsciente, presque malgré lui, le frère ramène la conversation sur le mariage : il répète le mot : mariage, et il ferme les yeux...

C'est bien cela : le sujet l'attire, l'éblouit, le fascine, le brûle. Personne ne comprend la volupté comme les continents et les chastes; personne ne parle du plaisir avec plus de délices que les gens qui n'en usent pas — ou qui n'en usent plus.

*
* *

Les Shakers vivent en Jésus-Christ, avec les anges, peut-être bien avec les archanges, mais plantent, cultivent, comme d'excellents fermiers, et vont au marché; les femmes pratiquent l'imitation mystique de mère Anne, mais s'occupent de la cuisine, font de la dentelle, des éventails et des joujoux que l'on vend très-cher, au bénéfice de la communauté. Ces gens-là font leurs affaires spirituelles, mais n'oublient point les temporelles : ce sont des rêveurs, mais des rêveurs américains.

*
* *

J'aime décidément cette communauté, où tout est calme, où tout repose : je me plais au milieu de ces mélancoliques religieux-laboureurs; leur réception simple, franche, m'est allée au cœur, et longtemps je me souviendrai de la tranquillité suave et sobre qui règne dans cet asile de la paix.

Ce couvent en plein soleil, ce *béguinage* silencieux, peuplé de visages à la carnation délicate, cette ravissante nature, cultivée avec

amour, ces cottages riants, pimpants, tout ce petit monde étrange et nouveau, plein d'une poésie de bon aloi, produit l'impression rafraîchissante d'une oasis, au milieu de la civilisation fièvreuse, chaude et criarde qui l'environne.

Ces gens-là paraissent heureux, et l'air de satisfaction intime qui resplendit sur les visages, je l'ai retrouvé toujours au front de ceux qui se retirent de la vie, renonçant précisément au bonheur qu'elle semblait leur promettre.

*
* *

Je ne sais pas trop pourquoi l'on se moque de ces religieux, doux et charitables. Ils croient que le célibat est l'état de grâce par excellence, mais ils prêchent bien fort que tout le monde ne peut y être appelé, le réservant seulement pour les élus du Seigneur : il n'y a, là-dedans, rien qui soit bien nouveau pour nous, rien qui doive nous sembler à ce point extravagant : les monastères, du genre char-

treux et trappiste, où le travail manuel est admis, ne sont pas autre chose.

Du reste, on peut, sans danger, laisser prêcher le célibat dans ce pays : la grande majorité des habitants est trop bien avisée pour fermer le livre de l'humanité; elle s'en tiendra longtemps encore, il faut l'espérer, au précepte antique : « Croissez et multipliez »; c'est plus logique — et plus agréable.

Le censeur Métellus a fort bien dit, du reste, que si, avec les femmes, on ne peut vivre commodément, il convient d'ajouter que, sans elles, on ne peut pas vivre du tout.

*
* *

Dans cette revue des aberrations mystiques, parlerai-je du spiritisme, qui est devenu un métier, une exploitation, aussi éhontée que bête, et qui compte néanmoins un grand nombre d'adhérents?

Relevons seulement ce prospectus de Georges Emerson, *medium* extralucide, lequel, « par un développement immense de la puissance spi-

rite, se charge de guérir les malades en absorbant leurs maladies, même à distance » !

Des stupidités aussi extravagantes ne seraient pas dignes d'être transcrites, n'était qu'elles révèlent un singulier état social, par le fait seul de leur existence.

Des plantes vénéneuses indiquent une composition particulière du sol.

***

De l'examen de toutes ces sectes religieuses, en ce qui concerne leur philosophie, que doit-il résulter? Ceci, à savoir qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil : on retrouve partout des ressouvenirs de l'antiquité; les Mormons se reportent aux patriarches et à la vie biblique ; les Shakers remettent en honneur les rites des pythonisses, le culte tendre, la théodicée mystique des Esséniens; les doctrines, la cosmogonie des spirites, des voyants, des communistes, qu'est-ce autre chose que la résurrection des rêveries de Pythagore sur la métempsycose, la vertu des nombres et

autres sujets profonds : symbolisme, entités, dyades, etc.?... Où est l'idée neuve, moderne, dans tout cela?

On dirait vraiment que, sur le domaine des abstractions spéculatives, des développements métaphysiques, la marche de l'humanité pensante est une illusion, et que, se bornant à des généralisations prématurées, elle est condamnée à tourner dans le même cercle, infécond et rebattu. Toute combinaison d'idées *a priori*, toute édification de systèmes, par la seule puissance du cerveau, sans les yeux, toute conception purement théorique du monde et de ses principes de vie, ne peuvent fatalement aboutir qu'à une redite. Dans la science seulement est le progrès réel. Platon n'est pas dépassé par Fourier et John Noyes; mais un bachelier ès sciences en remontrerait à Archimède.

La philosophie a déserté les jardins de l'Académie; elle habite les cabinets de dissection, et le laboratoire des chimistes : d'aucuns lui voudraient voir un logis plus convenable; mais elle se plaît là, et n'en veut plus sortir.

*
* *

Que de sectes dans cette Amérique, que de cultes, quelle spontanéité! Réellement, on se prend à songer qu'une religion forte et supérieure a de l'avenir, ici : c'est une atmosphère où elle doit bien vivre, un sol où elle doit pousser de bien profondes racines. Ce peuple annonce une énergie religieuse extraordinaire, et un pareil déploiement de dogmes est significatif, pour l'avenir de ce continent. Voyez quel amas de croyances bizarres et vigoureuses, quelle forêt vierge de plantes sauvages et fortes, quelle floraison préparatoire! Lorsqu'il sera déblayé, débarrassé de toutes les broussailles, et cultivé, comme ce terrain sera fertile !

*
* *

Rien, du reste, ne révèle mieux à l'observateur l'élan, les aspirations, les besoins de ce peuple, que le phénomène religieux appelé *revival*.

Dans cet immense creuset qui s'appelle le

nouveau monde, l'humanité bout, soulevée par les réactifs les plus puissants, les affinités les plus tumultueuses. Est-il donc étonnant que, dans une semblable fermentation, il y ait de la lie et des gens ivres, qu'une pareille effervescence produise des scories et des explosions, et que la société américaine paraisse vaciller quelquefois, ébranlée par des expansions subites, par des forces internes inexplicables? Le *revival* est un de ces symptômes effrayants, une de ces secousses profondes : c'est une agitation religieuse, soudaine, intense, inouïe; à intervalles, cette fièvre chaude de dévotion devient plus bénigne, semble s'apaiser; la conscience publique reparaît, ferme et froide; l'accalmie morale s'annonce.

Puis, tout à coup, passe sur les têtes je ne sais quel souffle mystique et puissant; l'orage envahit, bouleverse les cœurs. C'est un vertige, une orgie, une saturnale, où, chose bizarre, la passion religieuse semble traîner après elle toutes les autres passions. Dans la solitude où se réunissent ces illuminés, on voit

des faits monstrueux, des libertinages sans nom...

Et, de nouveau, la tourmente s'apaise, le ciel redevient bleu, chacun se reconnaît; mais cet ébranlement intellectuel laisse des traces indélébiles et funestes; ces fous d'un jour ne reviennent pas tous à la raison. Ce sont les *revivals* qui ont créé et qui alimentent les sectes les plus bizarres des États-Unis : Mormons, Shakers, Tunkers, Communistes, Perfectionnistes d'Oneida, Spirites, Voyantes.

C'est ainsi qu'après le passage du torrent déchaîné, il reste, de par les guérets, des flaques d'eau, saumâtres, stagnantes et pestilentielles.

***

Quelle que soit, du reste, l'intensité de ces phénomènes, il faut dire qu'ils ne sont que passagers, locaux, restreints, et qu'ils sévissent sur l'élément, relativement peu éclairé, qu'amène l'immigration. Quant au Yankee lui-même, au vrai Américain de New-York ou

de Boston, sa religion principale est celle du dieu Dollar, du moins tant que son corps est vigoureux et son esprit ardent : dès qu'il est vieux, il découvre qu'à trois pas de son office se trouve un temple, et songe qu'au surplus, peut-être bien y a-t-il une autre vie, dans laquelle il serait bon de s'assurer une situation passable.

Alors, il donne mille dollars au temple et fait des excuses à son âme de l'avoir si longtemps négligée.

*
* *

Pour comprendre son pays, il faut en sortir, et il n'y a pas d'endroit au monde où l'on soit mieux placé qu'en Amérique pour juger la France.

Notre civilisation peut s'exprimer d'un mot : médiocre.

La bourgeoisie substituée à la noblesse comme classe dirigeante, faisant l'effet d'un diminutif de sa devancière, en bien comme en mal ; des talents, plus de génies ; des défauts

plutôt que des vices; des inimitiés au lieu de haines; l'épingle remplaçant l'épée; pas plus de héros que de brigands; partout l'égoïsme, mais un bon petit égoïsme, grassouillet, ne souhaitant mal à personne; une civilisation étroite, petite, où les grands hommes sont à l'étroit; un plafond bas, où les géants se cognent la tête; en politique, plus de passions, plus d'enthousiasmes, l'indifférence partout, excepté peut-être dans le camp de ceux pour qui la politique est une profession — ou un métier; plus rien que des habitudes prises et des intérêts matériels; invasion du fonctionnaire qui a deux mille livres de traitement et fait des saluts pour en obtenir quatre mille; chacun classé, coté, étiqueté, par ordre de fortune, de manière que chaque degré soit congrûment séparé du suivant, au café, dans les chemins de fer, au théâtre, chez le tailleur; l'amour du « lopin de terre » dans l'esprit de chaque paysan; pour les enfants, des instituteurs sachant tous lire et écrire; une hiérarchie surveillée, honnête conséquemment; le partage de toutes les bonnes

choses, de manière que chacun en ait un morceau, pas gros, suffisamment; protection efficace, et, par suite, inertie; des lois imparfaites, point mauvaises; à tout le monde, une lumière douce, éteinte, filtrée, de peur de fatigue et d'ophthalmie; une atmosphère morale ayant plus d'azote que d'oxygène; du lait où l'on a mis de l'eau, et qui tourne au feu.

Au demeurant, ce système a bien du mauvais, mais peut-être est-il encore le moins dangereux, vu notre vieillesse et le mauvais état de notre santé.

*
* *

Voilà deux jours que je fais, à Albany, la plus sotte figure qui se puisse imaginer : rien n'est absurde comme avoir la fièvre dans un voyage d'agrément.

Pourtant, cela m'a servi à constater l'égoïsme profond de ce pays-ci. Autour de celui qui a besoin des autres, le vide se fait. Si, pourtant, le dieu Dollar et quelques-uns de ses verts compagnons n'habitaient point dans votre

poche ! Ici, malheur aux faibles et aux pauvres : ils ne trouvent pas de main secourable, et ils apprennent vite qu'en Amérique, charité bien ordonnée commence — et finit par soi-même.

Décidément, dans ce pays, et d'autres que moi l'ont remarqué, les hommes ne sont pas à la hauteur des institutions.

*
* *

Albany est une petite ville, riante, calme comme une de nos sous-préfectures ; c'est pourtant la capitale d'un comté, où New-York, la « Cité Impériale », n'est que ville principale. Dans ce pays, le gouvernement d'un État n'est pas dans la ville la plus importante ; Washington, ville morte, commande l'Amérique ; Bâton-Rouge commande New-Orléans ; Sacramento, San-Francisco ; et Spingfield, Chicago. Les masses, les agglomérations de peuple, semblent dangereuses pour le libre jeu des institutions républicaines ; ces sages politiques redoutent les enthousiasmes et les colères de la

foule; ils n'aiment pas la tyrannie de la rue; ils n'aiment pas davantage celle du trône; et vous remarquerez que ce n'est jamais l'homme éminent du Congrès qui est président de l'Union ; on se défie des grands hommes.

Timor Domini.....

Mais peut-être les Américains poussent-ils à l'excès cette crainte du césarisme : j'ai vu souvent les hommes tomber précisément dans le défaut dont on avait trop sauvegardé leur enfance.

*
* *

J'ai acheté à ma fièvre une dose de quinine qui l'a mise en déroute, et me voilà en bateau, naviguant sur l'Hudson, par une magnifique matinée. Des rangées de hauts arbres, des pics, des îles, se réfléchissent dans l'eau calme, frémissante pourtant : leur image brisée tremblote, rayée de hachures d'argent qui vacillent et miroitent, toutes chatoyantes, avec des éclairs soudains.

Le paysage est charmant, mais ce qui l'est plus encore, c'est le steamer lui-même, qui fait en une journée le trajet d'Albany à New-York. Je n'imagine rien de plus beau, de plus confortable, de plus royal, que ce splendide vaisseau à trois ponts, où il y a des bains, des salles de restaurant, des chambres de repos, des salons, un cabinet de lecture et un orchestre. Un de ces jours, quelqu'un aura l'idée d'établir un service de bateaux pareils entre Paris et le Havre; mais on en rira tant qu'il se ruinera, à n'en pas douter.

Quelques années plus tard, un autre ressuscitera l'entreprise et fera sa fortune.

*
* *

J'ai connu un vieillard qui avait coutume de dire ceci : « En France, ne soyez jamais le premier, mais trouvez-vous toujours le second. »

Et il disait vrai, ce vieillard, y ayant encore, grâce à Dieu, dans notre beau pays de France, des gens avisés, en assez belle majorité, qui

tiennent Vespuce pour infiniment plus spirituel que Colomb.

***

Le beau fleuve que cet Hudson, profond, transparent, surtout large et commode !

Je songe à la Seine, étroite, difficile, traître, coquette, charmante.

Je songe aussi au Jourdain, fleuve étriqué, tortueux, roulant de la boue et des branches sèches, encombré de limon.

Les trois civilisations sont là, dans cette comparaison géographique.

***

Me voici de retour à New-York, où je recommence mes excursions.

J'arrive d'une audience du tribunal correctionnel (Police-Court). Je suis surpris de la rapidité avec laquelle le *judge* expédie toutes les affaires; un *policeman* amène un individu qui vient de commeftre quelque délit, et, avec lui, des témoins, pris sur les lieux ; tout de

suite, on tire l'affaire au clair; le délinquant s'explique; dépositions, accusations, justifications, de tout cela sort facilement la vérité. La chose vient de se passer, on n'a pas perdu la mémoire, on n'a pas eu le loisir d'édifier des systèmes de défense, et vous voyez bien que le juge a beaucoup moins de chance de se tromper que chez nous, avec notre prison préventive et notre interminable procédure.

Cette manière de faire a encore un autre avantage. On n'a pas le temps de mêler à la cause des questions étrangères. Le débat est circonscrit au délit lui-même. En France, il en est tout autrement : avant d'arriver à l'examen du fait criminel, on prend l'homme corps à corps, on le dissèque, on fouille dans sa vie, on scrute ses antécédents, ce qui met dans l'esprit du juré des considérations qui n'y doivent point entrer et donne à l'acte incriminé en lui-même une gravité qu'il n'a pas.

*
* *

La chose était vraiment bien étonnante; de-

puis que je suis dans ce pays, je n'avais encore rien lu sur l'émancipation des femmes; ce matin, en ouvrant un journal, il m'est tombé sur la tête un article énorme; trois pages durant, on réclame les droits du sexe qui porte le nom de « faible » depuis soixante siècles.

Anna Dickenson lève le drapeau de l'indépendance et fait des discours aux clubs. Élisa Farnham, dans de superbes conférences, démontre que la femme doit être supérieure à l'homme, puisqu'elle a des organes plus compliqués et plus délicats. Caroline Dall, Marguerite Fuller parlent dans les rues. Mary Cragin est la prêtresse autorisée de l'amour libre[1]. Mary Walker montre ses pantalons au public!

Mon Dieu! si Gavroche habitait l'Amérique!

*
* *

Le mouvement est très-fort ici.

Dans le Wisconsin les femmes votent; à New-York, on me dit que mademoiselle Victoria Woodhall posera sa candidature, pour rempla-

[1] H. Dixon.

cer le général Grant, avec l'appui du parti radical. Une certaine demoiselle Tennie prétend devenir colonelle des pompiers ; elle cite Jeanne d'Arc.....

Allons, que le bon sens reprenne donc ses droits. Tout cela est ridicule. La femme est dans son rôle, et heureuse conséquemment, non pas quand elle se croit l'égale de son mari (car alors elle le méprise, et ne peut l'aimer), mais lorsqu'elle le voit puissant, lorsqu'elle se sent petite, dans sa main; il y a là, pour elle, un sentiment délicieux, un bonheur intime, aussi délicat que profond, et la conscience de sa faiblesse ne la rabaisse point.

Elle aime mieux, comme on a dit, être regardée d'en haut avec tendresse que d'en bas avec admiration.

*
* *

Ces femmes exerçant les professions et métiers de l'homme, ces femmes avocats, députés, professeurs, savants, ne réussiront jamais, grâce à Dieu, dans notre France qui, en résumé,

est encore le pays du bon sens. Toujours, quand on parlera à un Français de cette fameuse émancipation de la femme, toujours il répondra par une plaisanterie, et il aura raison.

« Nous ne détestons pas les bas bleus, a dit un de nos philosophes, cela dépend du mollet qui est dedans. »

On ne trouvera pas mieux, ni plus à propos.

*
* *

Après quoi courent tous ces gens qui encombrent Broadway ? Après l'or. La vie de l'Américain se résume dans ce mot : « s'enrichir » ; pourtant il faut se garder d'une erreur dans laquelle doivent, nécessairement, nous faire tomber nos idées françaises.

Le Yankee est âpre au gain, et pourtant rien en lui ne ressemble au juif. Il ne peut pas être avare, il gagne l'or trop facilement pour s'y attacher, pour ne pas jongler avec, pour ne pas le dépenser avec profusion. Chose étonnante pourtant, pour obtenir cet or, il a fait tout, même ce qu'il ne faut pas faire. *Catch*

money, my son, honestly if you can, but catch money[1] ! Telle est sa devise, et il n'a pas plutôt dans sa caisse le précieux métal qu'il songe à le mettre ailleurs, sans un regret. C'est un peu le chasseur qui a été jusqu'à braconner pour tuer un lièvre, et qui ne goûte pas à son gibier.

Pourquoi, d'ailleurs, économiserait-il et pour qui ? Ses enfants feront comme lui, ils travailleront. Déjà John et Harry ont un office dans Broadway, pour leur compte. Ici, on ne connaît que la fortune acquise, non la fortune transmise. Qu'une affaire produise un beau bénéfice, notre Américain partira en voyage, avec toute sa maison, jettera l'argent par les fenêtres, éblouira les millionnaires européens, qui lui demanderont ses filles, les leur accordera sans un sou de dot, puis, heureux de cette excellente spéculation, reviendra à New-York continuer le commerce aventureux et les entreprises hardies.

[1] « Gagne de l'argent, mon fils, honnêtement si tu peux, mais gagne de l'argent. »

Six mois après, vous pouvez le retrouver ruiné, mais prêt à recommencer.

*
* *

Sur vingt maisons, à New-York, il y a un « bar » ou « buvette ».

On a caractérisé les Orientaux d'un mot : « *generandi amor.* » La race anglo-saxonne mériterait l'épithète « *bibendi amor* ». La vérité est que l'ivrognerie est le vice capital de ce pays-ci, comme de l'Angleterre. On s'efforce d'y remédier, sans succès : les sociétés de tempérance, défendant la boisson, la rendent bien meilleure. Les établissements fondés pour l'amélioration des ivrognes emploient un moyen naïf : priver de wisky les misérables, qui en sortent plus affolés de liquide qu'à leur entrée. Mettez en quarantaine dans un monastère de chartreux un Arabe qui a son harem, et vous jugerez de l'excellence du système.

Les dames de New-York font des processions dans les rues, s'arrêtent à la porte des cabarets, chantant des cantiques, faisant au maître

du bar et aux consommateurs un éloquent sermon, et, ainsi, jettent le ridicule et la défaveur sur la cause qu'elles défendent.

Il n'y a rien à faire à cela, demeurez-en bien convaincus ; le mal trouve généralement son meilleur et son plus efficace remède dans ses excès mêmes, quand il en trouve. En pareille matière, les défenses comme les conseils ne valent rien.

Mais, dira-t-on, ce vice est terrible, effrayant ; il amènera, fatalement, de graves désordres dans l'économie de ce peuple ; il peut dégénérer en maladie mortelle s'il ne se guérit pas de lui-même.

C'est fort possible, effectivement.

***

« Vous êtes noble, disait Lincoln à un jeune officier anglais qui lui demandait du service dans l'armée américaine ; soyez tranquille pourtant, cela ne saurait nuire à votre avancement. »

C'est un mot charmant, mais ce n'est qu'un mot.

La vérité est que la républicaine Amérique ne recherche rien tant que les titres, les distinctions, les noms ronflants. Les Yankees font sonner bien haut qu'ils répudient le « lord » anglais, le « von » allemand, la particule française. Jamais, qu'on le sache bien, ils n'adopteront ces mœurs nobiliaires ; qu'on ne leur parle pas de toucher à l'égalité, cet article sacré de leur évangile politique. Fort bien, mais alors pourquoi cette étrange manie qui sévit partout ici de s'appeler « general, captain, commodore, doctor, professor » ? Le bout de l'oreille, citoyens, convenez-en !

Ils abhorrent les coutumes surannées, personne ne l'ignore. Dieu sait qu'ils répudient les vestiges odieux de la féodalité ; les blasons, les quartiers héraldiques, Washington les a proscrits de cette société régénerée. Oui, certes... Mais voilà que je ne comprends plus pourquoi les Yankees achètent, pour leurs filles, tous nos marquis à vendre ; et jugez de mon étonnement, quand je découvre, à n'en pas douter, que la plus chère ambition de ce tronc républi-

cain est de produire de nobles rejetons, en demandant à tous les échos de la France et de la vieille Europe des greffes de distinction !

C'est une pitié, à leur avis, qu'on soit esclave des préjugés de naissance, qu'on ne s'affranchisse pas de l'orgueil de caste, et il est assurément ridicule qu'on voie l'aristocratie faire montre de l'ancienneté de sa race. C'est fort bien dit, et l'on ne se moquera jamais assez de ces manufacturiers de New-York qui prétendent descendre des *Knickerbrokers* (les anciens colons hollandais), et de ces millionnaires californiens qui se disent « pionniers d'avant 1848 » !!!

Que diront-ils, ces démocrates, quand je leur affirmerai qu'on est plus collet monté, plus coterie, plus talon rouge à *Fifth Avenue* que dans le faubourg Saint-Germain, et que Mgr le comte de Chambord, lequel est d'assez bonne famille, est plus accessible mille fois que M. Jackson, ancien filateur ?

Et que penseront de tout cela les rêveurs d'égalité ?

*
* *

On dit que les Américains sont charitables, ils le paraissent du moins.

C'est plaisir de voir comme les institutions de bienfaisance, les entreprises de mutualité, les sociétés de secours sont développées ici. Il ne faudrait pourtant point se faire illusion, ni se hâter d'en tirer des conclusions trop favorables; on est toujours en Amérique, qu'on ne l'oublie point, et tout, jusqu'à la charité, s'y fait à l'américaine. Le Yankee secourt son semblable, mais tient à ce qu'on le sache, ne se souciant pas autrement du pauvre diable dont son aumône a soulagé la misère; il ne donne pas l'argent, il le jette par les fenêtres, afin que tout le monde le voie tomber.

Il fait partie des comités de secours, il ne manque pas une souscription, parce qu'il espère que son nom sera imprimé; au fond, il est toujours Yankee; il vous volera sans mot dire, proprement, mais fera insérer au *Herald* qu'il vous a donné trois piastres.

Et si jamais il avait l'idée de cacher à sa main droite ce que fait sa main gauche, ce serait que sa main gauche fait de vilaine besogne.

*
* *

Les Américains ont la notion si exacte des devoirs que leur impose la chose publique, qu'eux, citoyens, en mainte circonstance, assument le rôle de l'État. Il n'est pas rare de voir des communes s'imposer spontanément pour tel ou tel objet d'utilité générale[1]; les souscriptions dues à l'initiative privée sont aussi très-fréquentes; les dons volontaires sont des faits journaliers, surtout pour l'instruction. On cite un simple brasseur de Pongkheepsie ayant fondé une académie supérieure pour les jeunes filles, laquelle lui a coûté 500,000 dollars.

Il y a dans le pays que j'habite, en Normandie, un homme qui fait bâtir un hospice à ses frais; on le considère comme un original.

[1] Il convient de dire, au reste, qu'on n'a pas encore inventé, ici, les autorisations préfectorales et autres formalités intelligentes.

*
* *

Je visitais ce matin la synagogue de New-York, et l'on me disait qu'aux États-Unis les israélites deviennent de plus en plus nombreux et prospères. Ainsi donc, ces juifs, débris, rebuts du vieux monde, ces juifs que j'ai vus conspués à Jérusalem, je les retrouve ici, florissants et vivaces. Étrange nation, en vérité, que cet Israël, portant avec lui toujours sa ténacité craintive, sa nature pliante et coriace! Cette race-là ressemble aux vieux parchemins; cela n'a plus d'âge, mais cela ne s'use pas. On en fait des chiffons, on les met au grenier, au rebut; mais les petits-neveux les retrouveront un jour, sales et inaltérés, alors que les beaux volumes dorés sur tranche de la bibliothèque d'honneur auront disparu, rongés par la poussière dévorante du temps.

*
* *

J'ai passé aujourd'hui deux heures bien intéressantes dans les imprimeries du *New-York Herald*, dont les portes m'ont été ouvertes

avec une courtoisie tout américaine, sur ma seule présentation comme journaliste français. L'administrateur général de cette feuille a voulu m'accompagner lui-même, dans ma promenade à travers les ateliers et les bureaux de ce journal, unique au monde. Les chiffres qu'il me donne et que je transcris ici sont fabuleux.

L'expédition de Stanley pour trouver Livingstone a coûté au *Herald* 150,000 fr. — Il y a plusieurs rédacteurs payés 100,000 fr. — Quand Rochefort, arrivant de Calédonie, a mis le pied sur le sol américain, le *Herald* a dépêché à sa rencontre cinq reporters pour ne pas le manquer : il s'agissait d'avoir la première lettre qu'il publierait après son évasion. Rochefort demanda 5,000 fr., il les eut; mais les reporters avaient ordre d'aller jusqu'à 25,000 fr. Cette lettre, qui tenait deux pages, a été publiée dans le journal *en français*.—Le *Herald* entretient, à ses frais, en rade, un bateau, pour avoir les nouvelles maritimes avant les autres journaux. — Le dimanche, les che-

mins de fer ne marchent pas ici : cela gêne le *Herald* : il fait chauffer un train express, spécialement pour lui, dans les grandes lignes. Le train de *Saratoga* lui coûte 2,500 fr. — Au moment de l'Exposition de Vienne, le *Herald* a reçu par dépêche du câble le résumé de la séance : la dépêche a coûté 15,000 fr.

Et, malgré cela, le *Herald* rapporte à M. *Bennett* plus de 2 millions par an.

Le *Herald* avait deux presses, coûtant chacune 220,000 fr. : elles faisaient l'admiration des étrangers. Un inventeur inconnu, M. *Bullock*, se présente avec une nouvelle presse coûtant 150,000 fr. On lui en commande deux, tout de suite ; elles seules, maintenant, fonctionnent ; les autres ne servent plus ; mais la nouvelle machine emploie quatre hommes au lieu de seize, et imprime 30,000 journaux à l'heure !

*
* *

Excursion au pénitencier de Blackwall. — On me montre l'inspecteur Tweed, ce célèbre fonctionnaire qui, d'accord avec le conseil mu-

nicipal de New-York, détourna 100 millions de francs des deniers publics; on a beaucoup plus d'égards pour lui que pour le menu fretin des voleurs, qui n'ont pris que quelques méchants billets de mille francs, et les journaux sont impuissants à lui faire enlever le salon qu'on a cru devoir joindre à sa cellule[1].

*
* *

D'un fripon, nous disons « fripon ». En Amérique on dit *smart fellow*, quelque chose comme « fin matois ».

Que ce *smart fellow* est doux, gracieux, aimable, et comme il est significatif!

*
* *

En Europe, on imagine difficilement les énormités, les monstrueuses dilapidations, la stupéfiante perversion de sens moral, qui dis-

[1] Depuis, l'inspecteur Tweed s'est évadé, évidemment avec l'appui de hautes complicités. Ce sont surtout les prisons américaines qui méritent d'être comparées à ce filet légendaire qui laissait échapper les gros poissons, pour ne garder que les petits.

tinguent la libre Amérique. Tweed est un exemple plutôt qu'une exception, et, pour le prouver, il suffit de grouper ici quelques faits inouïs, qui rempliront toujours d'un étonnement immense notre bourgeoise petite honnêteté.

On se rappelle les désastres financiers qu'amena sur notre Bourse, en 1869, cette association de flibustiers connue sous le nom de *Memphis Pacific* et qui aboutit, en 1873, à une condamnation infamante devant nos tribunaux.

On n'a pas oublié, non plus, ces discussions qui ont tant agité le congrès il n'y a pas deux ans, lesquelles dévoilaient les opérations véreuses auxquelles s'était livrée la compagnie *Union Pacific*. C'était le colossal du genre.

Tout dernièrement, ne vient-on pas de découvrir une société fonctionnant à New-York, Cincinnati, Philadelphie et Pittsburg, laquelle avait pour but de fabriquer des titres de propriété faux, et avait ainsi vendu au public douze millions d'hectares de terrains situés

dans l'Arkansas et le Missouri, appartenant à des non-résidents!

M. Simonin[1] a publié de curieux détails sur des fraudes éhontées et gigantesques qui eurent lieu, il y a quelques années, au sujet de la perception de l'impôt des douanes : pour un seul exercice, les détournements se seraient montés à quatre cents millions de francs. Quand l'opinion publique s'émut, on vit que l'entourage du Président était compromis : l'affaire fut étouffée.

Le même auteur rapporte que, lors de la vente par la Russie à l'Amérique de l'*Aliaska*, plusieurs sénateurs avaient reçu du czar des cadeaux pour ratifier l'acte de cession.

« Notre palais législatif, ont écrit deux Américains, est une halle où l'on vend des lois et des votes. »

Comme exemple de l'effroyable démoralisation des classes officielles, je dois encore citer cette étrange discussion qui occupait les jour-

[1] L'ingénieur Simonin est le publiciste le plus exact qui ait écrit sur l'Amérique.

naux en 1872 : on ne pouvait arriver à fixer le chiffre de la dette publique : le rapporteur et la trésorerie ne s'entendaient pas, divisés qu'ils étaient par une bagatelle de 156 millions de dollars. Mais c'était l'époque de l'élection Grant-Grecley, et l'on sut depuis que, dans certains États, les frais faits par l'administration avaient atteint jusqu'au chiffre de 5 millions de dollars. Tout s'expliqua dès lors [1].

Il ne faut pas non plus oublier ces turpitudes de la police new-yorkaise qui, récemment, ont positivement ébahi l'Europe, laquelle ne pouvait parvenir à comprendre qu'ici les *detectives* forment, à l'occasion, avec les filous et les assassins, une société en commandite, dont ces derniers sont bailleurs de fonds.

Ajouterai-je qu'ici, les juges étant élus, on en cite quelques-uns qui ont dépensé des sommes énormes pour obtenir cette place mal

[1] Faut-il vous parler aussi du général Belknap, ce ministre de la guerre qui va passer en police correctionnelle? J'engage encore mes lecteurs à suivre le procès qu'on intente à Farnham, ce faussaire qui a fabriqué deux millions d'obligations de chemins de fer américains.

rétribuée, et, néanmoins, au bout de quelques années, se sont retirés avec une très-belle fortune, principalement quand ils ont eu l'heur d'avoir, dans leur exercice, un gros accusé, auquel cas ils palpent de jolis honoraires pour l'acquittement qu'on leur demande, — acquittement de première classe!

Et moi qui m'indignais en voyant les Arabes voler un porte-monnaie !

*
* *

Réellement, ces incroyables malversations, ces abus inouïs, cette corruption de l'édifice social américain, sont un sujet d'étranges réflexions pour l'observateur qui arrive d'Orient. Ce fameux pays de l'avenir est-il réellement supérieur au pays du passé ? La friponnerie américaine a-t-elle le droit de le prendre de haut avec la malhonnêteté arabe? Si un de ces députés qui se font payer leur vote voyageait en Syrie, que dirait-il au drogman qui le volerait?

Qui est le plus perverti, en résumé, de

l'Orient ou de l'Amérique? Qui est le plus dangereux, de l'eau stagnante ou du torrent? Qui aura la plus longue vie, du tronc usé, dévasté, étêté, ou du jeune arbre déjà rongé par un ver intérieur? Qu'aimez-vous mieux, le vieux grand-père assis, ou Fanfan Benoîton?

*
* *

Ce peuple-là n'est pas sain : l'absence de moralité est un vice qui le ronge, une gangrène qui va le pourrir peu à peu, et le menace d'une prompte dissolution; il n'y a de possible au fond que l'honnêteté dans les relations sociales, et je ne crois pas à l'avenir d'une nation où la vénalité et les concussions sont à la mode, d'un bout à l'autre de l'échelle sociale. Quels que soient les succès et l'apparence florissante de ce peuple, tenez pour certaine la débâcle, si longtemps qu'elle se fasse attendre.

Chez nous, la raison de ne pas désespérer, malgré nos incurables défauts, c'est que nous respectons la loi; le mot de notre coquin : « Je tourne la loi, donc je la respecte », est un

symptôme et un hommage. Que chaque citoyen, riche comme pauvre, puisse se reposer à l'abri d'un code inviolable, le même pour tous, confié dans son exécution à d'intègres magistrats, voilà, pour une société, le grand élément de stabilité, la plus ferme des bases, le plus solide des principes.

Mais ici, qui respecte la loi, quand les juges vivent des infractions à cette loi, quand les articles du Code sont tarifés, quand l'administration donne un coup de main aux coquins qui payent bien? Un Anglais a dit cette vérité terrible : « L'Amérique, c'est l'anarchie, plus un constable. »

*
* *

Voilà un fait qu'on m'a raconté et qui s'est passé l'an dernier dans une des plus grandes villes de l'Union.

Un homme fort riche devait passer en cour d'assises pour meurtre avéré : quelques jours avant l'audience, un des jurés reçut la visite de l'avocat, gros personnage de la ville lui-même,

lequel lui demanda combien il lui fallait de dollars pour que sa voix fût acquise au verdict *not guilty*, « non coupable », ajoutant que les autres étaient gagnés. — Notre juré refusa net de concourir à une pareille iniquité, s'écria que c'était une honte, une infamie, fit de fort belles remontrances à l'homme de loi, parla de responsabilité, de morale, de justice, de conscience, fut, en un mot, d'un ridicule achevé.

Le lendemain, rentrant un peu tard, il heurta si malheureusement un inconnu que celui-ci le tua roide d'un coup de couteau.

Et le verdict *not guilty* fut proclamé à l'unanimité.

*
* *

L'Amérique recèle donc bien des vices, bien des hontes. Voyez-la telle qu'elle est, tête glorieuse gâtée par le cœur; ne croyez pas ceux qui disent que tout y est admirable et parfait; ne vous laissez pas trop convaincre par ces auteurs à systèmes préconçus, qui regardent

l'Amérique avec un télescope, de *Paris* (*en France*). Lisez leurs livres, ils sont charmants, mais ne vous enthousiasmez pas d'emblée; vous ressembleriez à cet imprudent qui devint amoureux d'une dame borgne, sur son portrait peint de profil.

***

A la lecture des lignes qui suivent, beaucoup vont s'écrier que je me trompe, et auront tort.

On s'est habitué à considérer les Américains comme des gens passionnés pour tout ce qui concerne, de près ou de loin, les affaires publiques. C'est une pure illusion, qui se dissipe aussitôt qu'on a vécu quelque temps au milieu de ce peuple, si peu connu en France. Sauf quelques circonstances solennelles, où l'existence de la nation est en jeu, le Yankee ne voit dans les questions parlementaires qu'un passe-temps, qu'une représentation, dont il connaît trop les ficelles pour en être dupe.

Un Européen est positivement stupéfait en

constatant le discrédit profond dans lequel sont tombés ici le monde gouvernemental et la classe des fonctionnaires. A ceux qui font métier de diriger les choses de l'État, on applique un nom : *politicians*, qui n'est pas précisément respectueux, il s'en faut.

Certainement, tout bon Yankee lit le *Herald* ou la *Tribune;* c'est même par là qu'il commence la journée; mais cela ne prouve qu'une chose, c'est que les débats du Congrès l'amusent beaucoup. Au fond, qu'on ne s'y trompe point, les annonces l'intéressent encore beaucoup plus; observez-le, en effet, c'est là qu'il regarde d'abord. Les joutes oratoires, les luttes de la tribune, les batailles de députés ou de journaux sont les *circenses* de ce peuple; tout cela ne lui déplaît point, mais la seule chose qui le préoccupe sérieusement au fond, c'est *panem*. Ne lui demandez pas de descendre dans l'arène, les gradins lui suffisent.

Le Yankee n'a garde de manquer aux représentations; il s'enthousiasme pour ses gladiateurs, jusqu'au pari inclusivement; il leur crie :

Hourrah! mais professe pour eux le plus parfait mépris, et n'a pas tort.

Il adore le théâtre, mais tient tous les acteurs pour des cabotins.

Et nous-mêmes, en France, Dieu merci, nous arrivons, peu à peu, à une situation analogue : le monde politique s'isole de la vie nationale et n'a plus avec elle la même connexité que naguère. Les choses du gouvernement deviennent une carrière comme une autre, comme celle des armes ou du théâtre; la chute d'un ministère aura bientôt, en France, le même retentissement qu'un changement de bureau dans la Société des gens de lettres, et déjà les discours des députés ou les articles des journaux en sont venus à occuper dans notre esprit presque autant de place que la pièce de demain aux Variétés, ou la nouvelle chanson de madame Judic.

Cette dépréciation des fonctions publiques a commencé de se faire sentir le jour où l'on a compris que, dans la politique, pour parvenir, il faut tout autre chose que des connaissances

spéciales, de l'honnêteté ou de hautes facultés, mais des dehors, du tempérament, de l'éloquence surtout, de l'aplomb et une certaine intelligence faite d'audace et de sang-froid : toutes qualités d'ordre suspect, sinon d'ordre inférieur, ayant un air de famille avec les aptitudes requises pour le théâtre.

Et le jour où il a été démontré aux substituts et aux sous-lieutenants que pour devenir, d'un coup, ministre, il suffit de se mettre dans les journaux, ce jour-là, les ministres ont perdu de leur prestige, aux yeux des sous-lieutenants et des substituts.

*
* *

Dans une promenade que j'ai faite, ce matin, sur la rivière de l'Est, j'ai rencontré un steamer chargé d'enfants, joyeux, chantant et piaillant à qui mieux mieux. On me dit que c'est la Société des petits *boys* des rues, qui va en ce moment à Long-Island s'ébattre dans la villa d'un banquier, M. K..., sur l'invitation du maître de la maison.

C'est une admirable institution que cette

société, créée pour venir en aide aux petits gamins de la ville, pour les arracher au vagabondage, à la débauche et à la misère : elle les appelle, les reçoit, les loge, les nourrit presque pour rien (six cents par jour), leur fait la classe, se charge de placer leurs petites épargnes, leur apprend un métier, ou les envoie dans les fermes de l'Ouest. Elle améliore ainsi ces petits misérables : de ces futurs déclassés, de ces vauriens en herbe, de ces apprentis voleurs, elle fait de braves garçons, qui travaillent, économisent et prospèrent.

Et tout cela, avec les seules ressources de la charité particulière et des souscriptions volontaires; elle peut, dit-on, dépenser près d'un million par an.

Rien ne m'a plus frappé en Amérique que ces associations privées remplissant le rôle de l'État, se substituant à lui. Voulant donner au gouvernement le moins de droits possible, on ne lui impose pas de devoirs, et des sociétés libres remplacent, presque partout, nos ministères, organes du pouvoir dirigeant.

Considérez cette évolution politique; elle est d'un intérêt immense. Examinez ces trois états de société : l'ancienne monarchie persane et égyptienne, représentée encore par la Turquie, désastreuse et condamnée; puis nos systèmes constitutionnels européens; enfin la République américaine, se résumant en une négation de l'autorité, désormais remplacée par l'union libre et réfléchie des individus.

Le groupement spontané des forces, en dehors de tout gouvernement, est-il le dernier mot de l'avenir, la forme définitive de la société? ou bien, n'est-ce qu'une affirmation excessive, une oscillation trop forte, destinée à rétablir l'équilibre ; une réaction contre le système compressif de l'ancienne monarchie, provisoire comme toutes les réactions, devant aboutir à une fusion de principes différents, à égales doses? Un bâton longtemps déformé dans un sens n'a-t-il pas besoin d'être courbé fortement dans l'autre, pour redevenir droit?

La raison de douter, c'est l'existence des effroyables abus que l'observateur impartial

relève dans l'Amérique, et dont j'ai parlé plus haut; c'est le danger que présente le développement anormal de l'individu, en face d'une débilitation excessive du pouvoir central : ce président de l'Union, à qui, dernièrement, une municipalité contestait ses notes d'hôtel, qu'est-il auprès d'un *Stewart* qui fait 15 millions de bénéfices par an, d'un *Delmonico* qui gagne 10,000 fr. par jour, d'un *Jay Cooke* dont la faillite fit fermer la Bourse pendant huit jours, d'un *Vanderbilt* dont une indisposition a occasionné dernièrement la baisse des fonds publics?

Quelle importance croyez-vous que puisse avoir ce fonctionnaire mal rétribué auprès d'une compagnie centrale des railroads de Pensylvanie, qui possède un territoire grand comme l'Italie et jouit d'un revenu de 250 millions? Que dira-t-il, quand cette compagnie de Pensylvanie ruinera, comme elle l'a fait en 1870, les compagnies minières, et ce par un caprice? Quelle sera sa conduite quand Fisk prendra d'assaut la ligne de Susquehannah,

laissant après lui des blessés et des morts ? Est-ce un vrai pouvoir que celui qui est obligé de s'en rapporter à la modération de ses administrés?

Un gouvernement platonique, en face de pareils éléments de puissance, c'est une cause de perturbation, à mon avis. Les Américains me répondront que je suis Français, imbu, malgré moi, du principe d'autorité : cela peut, en effet, influer sur mon jugement; mais l'important est qu'il soit sincère.

Aussi bien, je n'écris pas pour les Américains, mais pour les Français; et cela révolte mes idées de logique, de voir un nain commander des géants.

*
* *

Et voilà pourquoi Grant, malgré ses tendances dictatoriales, est possible dans cette république, réputée si défiante et si jalouse — comme ses sœurs.

En l'état actuel des choses, après la guerre civile, en face des abus, des dilapidations

commises par cette administration sans contrôle, on comprend, du reste, que le plus grand désir des gens sensés, — désir qu'ils avouent le moins possible, de peur des railleurs, — soit l'union par la surveillance centrale, et qu'aucun bien ne leur semble préférable à l'ordre; on aspire à la sécurité de l'organisation forte; les excessifs priviléges de l'individualité font peur : *particularisme, droit de chacun,* sont des mots désormais malsonnants; *autorité* et *pouvoir* ont repris faveur, sans qu'on s'en aperçoive peut-être : Grant est le résumé de cette situation; et, tout dernièrement, un de ses lieutenants a pu mettre à la porte une assemblée élue, sans qu'on crie trop fort au 18 brumaire.

On n'ose pas biffer l'article « liberté »; on vous dira que nul n'y songe; mais les restrictions, peu à peu, mangent le principe; les corrections s'accumulent au fur et à mesure des expériences ; la belle page blanche et simple se noircit insensiblement de *si*, de *mais*, de défenses, de sanctions, de ratures.

C'est logique et fatal : l'humanité n'est pas meilleure de ce côté-ci que sur l'autre rive de l'Océan : les fiers *pilgrims*, les *puritains* sont morts ; de détestables *rowdics* les ont remplacés ; les illusions généreuses qu'avaient fait concevoir l'honnêteté et la hauteur morale des colons primitifs de la Nouvelle-Angleterre ne sont plus de saison; il faut retomber dans la réalité, si belles que soient les chimères caressées ; et l'on doit en venir à comprendre que la vie de société, avec des gredins, a des exigences auxquelles on ne peut se soustraire et qui finissent toujours par avoir raison des utopies les plus admirables : c'était un système bien ingénieux, bien séduisant qu'avait trouvé Washington de proclamer que le peuple se gouvernerait lui-même; cela simplifiait mirifiquement les choses.

Mais ce n'était pas pratique.

***

On ne connaît pas assez en France les causes de division qui menacent l'Amérique.

Il y a d'abord la haine du Nord et du Sud, haine irréconciliable, à mort, comme j'ai dû déjà l'écrire. Les idées séparatistes du Sud sont parfaitement avouées; des journaux s'en font les ardents interprètes. Ceux des planteurs qui n'ont pas été ruinés dans la dernière guerre refusent de prendre part aux affaires publiques, laissant les nègres occuper tous les emplois.

Il y a ensuite la présence de ces nègres eux-mêmes. Ils sont là plus de 4 millions, qui ne peuvent et ne pourront jamais se fondre avec la population ambiante, le préjugé défendant les unions avec eux. Voilà un peuple à part : on le gouverne sans qu'il souffle mot; il est ignorant, simple; il croit que les nordistes l'aiment parce qu'ils l'ont émancipé. Au reste, il pense encore, peut-être, qu'il est d'une nature inférieure; mais considérez qu'il s'instruit, et, peu à peu, s'habitue à vivre de la vie publique. Songez aux idées qui lui viendront, qui lui viennent, en se voyant l'égal de la race qui entend le diriger et le dominer, en sentant que cette race le méprise, l'acceptant pour

subordonné, mais non comme ami et comme frère.

A l'ouest, il y a l'immigration chinoise qui apporte en Amérique l'élément jaune avec lequel aussi les Yankees ne se combineront jamais. Cette race chinoise est patiente, sobre, travailleuse : les *coolies* amassent de l'argent; vous les avez en dégoût; mais, quand ils seront riches, puissants et nombreux, en possession d'un sol béni par sa fertilité, que feront-ils? Se l'est-on demandé [1] ?

Au nord-ouest et au sud-ouest, ce sont les Indiens. Ceux-là, encore, vous les rejetez de votre alliance avec horreur; vous en tuez beaucoup, le plus que vous pouvez, oui; mais il en reste. C'est une épingle dans votre chair; vous ne l'arracherez pas de longtemps : vienne une crise, vous sentirez la douleur, sinon le danger.

Et dans la race blanche elle-même, que

[1] Et que sera-ce donc quand les femmes chinoises pourront sortir du Céleste Empire? Alors, l'émigration deviendra envahissement.

d'éléments hétérogènes! Ne voyez-vous pas, Yankees de l'Atlantique, que tout le *Far-West* se peuple d'Irlandais, d'Allemands, de Français, d'Italiens et d'Anglais? Ces trois derniers sont d'une absorption facile, soit par leur nature, soit par leur petit nombre; mais les autres ne se fondent point et semblent n'en avoir aucune envie : les Allemands surtout, voilà le danger : leur nombre est considérable; à Chicago, ils forment le 1/3 de la population. Les derniers événements ont eu ici leur contre-coup; ces émigrés se sont sentis *nation*. Ils ont compris, en se comptant, que la majorité leur appartiendra dans le congrès, au prochain dénombrement; ils ont leurs journaux qui leur donnent le mot d'ordre.

Ce n'est qu'un lien nominal qui réunit tous ces peuples, si divers : où est l'attache réelle, la communauté effective? La religion, émiettée en mille sectes, n'a pas la puissance de fusion. Ce n'est pas sur le terrain des croyances que l'on s'unira. Le gouvernement central n'est qu'un pouvoir de raison : il n'a pas d'armée

pour faire respecter sa volonté, qui doit être pourtant reconnue, et, au besoin, imposée sur une surface plus grande que l'Europe.

Tous ces États de l'Ouest, peuplés de gens qui ne sont pas Américains, se laissent gouverner. C'est qu'ils n'ont pas encore atteint le développement complet de leur individualité. Ce sont des enfants qui consentent encore à s'asseoir au foyer commun; mais vienne la majorité, supposez-les adultes : ils aimeront mieux leur maison à eux que la maison du père adoptif, et la déserteront.

Pour combiner ces éléments si distincts, pour en faire un peuple compacte, il faudrait une pression extérieure; or, l'Amérique n'a pas de voisins. Ce sont les malheurs nationaux, communs, plutôt que la prospérité et le bonheur, qui font les peuples unis. Au morceau de fer natif, si sain, si brillant que vous le supposiez, il faut des coups de marteau, sur une enclume; autrement il s'exfoliera.

* * *

Voyez encore ce symptôme : c'est une trinité militaire qui gouverne cette république : *Grant, Sheridan, Sherman*. Quand les généraux deviennent hommes d'État, il est permis de n'être point tranquille, les chiens n'entendant très-généralement rien à la conduite d'un troupeau; le traîneur de sabre n'aime pas qu'on lui réplique; il déteste les discussions et met au violon les gêneurs : le moyen, pour cet homme, habitué aux conquêtes et aux assauts, de résister à la tentation de prendre cette belle nation qui s'offre à lui, de l'accaparer, de la faire sienne !

Autant vaudrait confier une jeune vierge à don Juan : il éloignera bien les galants de la demoiselle, et empêchera les malotrus de lui prendre la taille; mais soyez sûr qu'il la violera pour son compte — s'il ne peut la séduire.

*
* *

Cette question du Sud, dont je viens de parler, est toujours le point noir de l'horizon poli-

tique en Amérique; elle est grave, vitale même, et, en cela, je crains bien que les sudistes n'encourent le reproche de manquer de patriotisme, s'ils ne se rallient pas franchement aux États-Unis, s'ils ne se réconcilient pas avec leurs frères, s'ils refusent de recommencer le travail commun, sous le drapeau étoilé; bouder, se complaire dans le titre de martyr, repasser, avec un plaisir amer, tous ses malheurs, mettre un soin jaloux à ne pas sortir d'une attitude coquettement désespérée, pour s'attirer des compliments de condoléance, c'est gentil, intéressant, mais ce n'est pas pratique; et puis, voilà qu'on ne fait déjà plus attention aux vaincus; les nordistes sont retournés à leurs usines, à leurs mines, à leurs offices, et voilà les nègres qui vont à l'école.

En matière de conclusion, personne ne conteste que les sudistes n'aient été fort malheureux; mais quelques-uns ajoutent qu'ils le méritaient bien.

*
* *

Au reste, un fait, qui n'a rien de politique, tend de plus en plus à simplifier la question nègre. Je veux parler du concubinage des blancs avec les *quarteronnes*, lequel est maintenant passé en habitude et, à la longue, finira par changer cette couleur qui s'oppose si énergiquement à la création d'une population compacte et unie dans le Sud.

S'il est un fait digne de remarque, c'est bien celui-ci : à savoir que les vices de l'humanité n'auront pas peu contribué à la formation de ce nouveau-monde : c'est l'avarice, l'amour de l'or, qui y a attiré la population; c'est l'orgueil qui pousse en avant Chicago, et embellit New-York; c'est lui encore qui a fait construire le *Pacific-Railway;* c'est l'ivrognerie qui rapproche l'Indien de l'Européen; et c'est la luxure qui prépare la fusion des races.

*
* *

Évidemment, l'équilibre actuel de l'Amérique est près de rompre. Pour comprendre cela, il faut comparer le *Far-West* et les États

de l'Atlantique, *Chicago* et New-York; il faut examiner cette population de la grande ville impériale, composée d'hommes étiolés par le travail excessif et de femmes mièvres, presque chétives; population dans laquelle s'est introduit cet élément dissolvant des sociétés qui s'appelle : la prudence dans le nombre des enfants; et voir, dans les prairies du Centre, l'immigration étrangère, multitude neuve, forte race, rudement trempée, setlers royalement doués de tout ce qui fait l'homme, travaillant, croissant et multipliant.

Et alors, les yeux sur la carte de l'Amérique, on comprend que, de l'ouest seulement, sortira le peuple américain, mélange de toutes les nations européennes. Ce qu'il sera, je ne puis le dire, mais il n'aura rien de la colonie anglaise que je vois de ce côté-ci des Alleghanys.

*
* *

Voyez une carte, du reste : regardez les États-Unis. Cette position de New-York capi-

tale est illogique, dissymétrique; constituée comme elle l'est actuellement, l'Amérique ressemble à un corps embryonnaire, à l'état de formation; et New-York rend assez l'effet de ces organes de nutrition provisoires et anormaux, dont la fonction est d'apporter la nourriture externe, mais qui sont destinés à s'atrophier ou à changer de rôle, lorsque, le cordon ombilical une fois rompu, l'être apparaît complet, vivant de sa vie propre.

*
* *

Avant de quitter les Américains, une observation. Est-il désirable que nous adoptions, en France, leur système politique, ainsi que le veulent certains publicistes? Je déclare qu'en ce qui me concerne, à l'heure qu'il est, je ne puis juger équitablement, rigoureusement, ce système : il s'est développé dans des circonstances trop favorables pour qu'on doive le déclarer parfait : de l'espace, de la richesse vite acquise, du bien-être, un peuple heureux, mais cela marche tout seul; et, au-dessus

de toutes ces concordances, les institutions, fussent-elles défectueuses, fonctionnent excellemment.

Au contraire, que l'Amérique devienne Europe, c'est-à-dire un pays étroit pour sa population, une nation travaillée par les déclassés, les mécontents, les malheureux, un vieux corps politique, dévoré de parasites, attaqué de cette grande maladie qui a nom « question sociale » : alors nous pourrons voir à l'œuvre, apprécier et, peut-être, admirer cette grande constitution.

Toujours est-il que, jusqu'à présent, de la seule difficulté qui se soit présentée dans l'histoire américaine, les vices de la constitution ont fait une effroyable guerre civile. Évidemment, si le pouvoir central eût été plus fort, plus respecté, le Sud n'eût même pas songé à une sécession. Un peu de notre centralisation ferait bien en Amérique.

Chez nous, Marseille tenterait-il de se séparer de Lille ?

Tout cela ne signifie pas qu'on doive ap-

prouver complétement notre système politique : la centralisation, chez nous, est arrivée jusqu'à l'étouffement. Le gouvernement s'occupe de tout, même de ce qui ne le regarde pas, surtout de ce qui ne le regarde pas : il en advient que le jour de la réaction, — lisez révolution, — ce jour terrible, ce jour de colère, périodique, l'émeute, de sa lourde main, dépouille le gouvernement de ses attributions, au hasard, sans distinguer entre ce qui est essentiel et ce qui est superflu, quitte à voir périr bientôt ce pouvoir mutilé.

Le maître d'un tigre l'agaçait du bout de sa badine ; le fauve se rua sur lui, et, d'un coup de gueule, lui arracha le bras ; l'imprudent en mourut... C'est de l'histoire de France.

Concluons : notre système est mauvais. Je dis qu'il faut le réformer ; mais je ne demande pas qu'on le remplace par la constitution américaine.

*
* *

Et me voici, de nouveau, embarqué sur le

Washington, qui va me ramener en France ; on vient de quitter le *pier;* les mouchoirs s'agitent, les adieux s'échangent encore, on s'adresse de dernières recommandations.

Nous sommes en route, Dieu nous protége !

*
* *

Je ne me lasse pas de regarder cette grande baie de New-York, vaste, spacieuse, libre ; dans quelques jours, nous toucherons le Havre, port étroit, difficile, où il faut calculer les marées, où il faut gouverner droit, manœuvrer avec science, pour ne pas s'échouer.

C'est bien l'emblème de cette Europe, petite, encombrée, où tout est difficile, où tout mouvement de l'individu doit être précis, pour ne gêner personne, où toutes les questions sont vitales.

Et la rade qui s'étale aujourd'hui devant moi, où le steamer évolue comme en se jouant, est le résumé, l'expression même de ce pays bienheureux où il y a place pour tout le

monde, où, si quelqu'un ne se plaît pas à l'est, il peut aller à l'ouest, où l'existence est facile et où chacun a ses coudées franches.

*
* *

Dans ce passage, rien d'autre à signaler qu'une épouvantable bourrasque, sur le banc de Terre-Neuve. Une de nos barques enlevée; la brigantine toute carguée, mise en lambeaux par le vent; les claires-voies défoncées par un paquet de mer; de l'eau dans les salons jusqu'au genou; le gouvernail faussé, la pompe à incendie broyée; les officiers liés sur la passerelle; le navire faisant d'effroyables sauts, avec des craquements sinistres; tout cela jette la terreur parmi les passagers, qui ont déjà l'imagination frappée des récents désastres de la compagnie. Les dames sortent des cabines, pleurant, échevelées, dans des costumes problématiques, qui révèlent à l'observateur calme d'étranges perspectives.

Une grosse femme apparaît dans le salon : entourée de sa ceinture de sauvetage, elle re-

semble à une bouée ; au cas de naufrage, elle peut être précieuse ; je me rapproche d'elle. Un coup de roulis l'étend à mes pieds, dans l'eau ; tout en flottant, elle s'accroche à une de mes jambes :

« Mon doux Jésus, crie-t-elle, sauvez-moi ! »

Le rôle de doux Jésus était, vous en conviendrez, difficile à remplir, même à la faveur de l'obscurité.

Ainsi que l'eût fait un simple mortel, je la remis sur son axe ; puis je la consolai, en l'appelant, Dieu me pardonne : « ma chère enfant. »

Un coup de mer est décidément une fort agréable chose, quand il ne se termine pas par un naufrage, bien entendu.

EN FRANCE

Quand on revient d'Amérique, tout semble petit et mesquin en France; c'est une impression qui se renouvelle à chaque instant, pour moi, depuis que je suis de retour ici. Et, quand je songe au pays d'où je viens, il me paraît colossal.

Je revois ce Missouri, cinq fois long comme le Rhin; ces lacs, qui sont des mers immenses; ces arbres, hauts comme les Pyramides; cet énorme territoire, qui tient 100 milliards d'acres; ce chemin de fer du Pacifique, qui relie deux villes aussi éloignées l'une de l'autre que Paris et Ninive!...

***

C'est le pays de Brobdingnag, — mais un

pays de Brobdingnag où, en résumé, les habitants n'ont que la taille de Gulliver.

*
* *

C'est, en général, un vilain métier que de prédire l'avenir des gens, principalement quand on annonce des choses désobligeantes, et que, d'ailleurs, on n'en est pas prié.

Étant admis, au surplus, que, jusqu'à présent, ce sont encore les oracles qui ont commis le plus d'erreurs et dit les plus grosses sottises, je m'abstiens de prophétiser la ruine de cette civilisation.

Mais puis-je oublier ses misères, ses faiblesses, ses vices, ses étranges maladies morales? Les phénomènes politiques, religieux et sociaux que j'ai constatés dans ce pays ne sont-ils pas absolument inquiétants pour qui cherche à pénétrer ses destinées? Et ne révèlent-ils pas un état pathologique très-grave?

Il est possible qu'il n'y ait aucun danger de mort; mais il me déplaît de voir un malade rire

au nez des médecins, et jeter les remèdes par la fenêtre.

Les optimistes ne nient pas les crises, les défaillances, auxquelles la Nouvelle-Amérique est sujette; mais ils affirment qu'elles seront passagères; qu'il n'en faut tirer aucun pronostic alarmant; que ce jeune corps a eu une croissance rapide, dont il est exténué; mais qu'il est plein de vie, d'ardeur, de séve, et qu'il deviendra un grand et robuste garçon, dont sa famille d'Europe sera fière.

Malheureusement, d'aucuns le disent phthisique déjà.

En ce cas, je connais une de ses vieilles parentes, nommée *Albion,* qui ne le regretterait guère, — et ne s'en porterait pas moins à la succession.

FIN.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

χρ.κ